

LA VIE

DE

M. Louis-Marie

GRIGNION de Montfort

Par Picot de Clorivière

(5^e tab. et Rennes.)

Recteur de Parigné 1785

A M A D A M E
V I C T O I R E
D E F R A N C E.

M A D A M E,

*Souffrez que je vienne déposer à vos
pieds , la Vie d'un Homme extraordi-
naire , que la divine Providence , qui
veille toujours sur ce grand Royaume ,
a suscité dans le commencement du siècle ,
pour y contribuer au salut d'un grand
nombre d'ames.*

É P I T R E.

M. de Montfort, tant qu'il a vécu, ne s'est jamais fait voir à la Cour des Rois; & , quoiqu'à l'exemple de son divin Maître, il se soit immolé sans cesse pour le bien des hommes; quoiqu'il l'ait procuré d'une manière éclatante; le mépris, l'opprobre, les persécutions ont été le plus souvent son partage, & la récompense de ses travaux.

Ce sont ces titres même que j'allègue pour présenter cet ouvrage à MADAME. Il a besoin d'être décoré d'un nom, tel que le vôtre. Quand la vertu la plus aimable, quand une piété véritable & pleine de sagesse est réunie à ce que la grandeur a de plus relevé, le monde même est forcé d'accorder son suffrage à ce qu'elle juge digne de son approbation. Il faut aussi que cet Oracle de la vérité s'accomplisse dans cet humble Serviteur du plus grand des Maîtres; Celui qui s'abaisse sera exalté.

Ajouterai-je que cet homme de Dieu prophétise encore après sa mort; qu'une société de Missionnaires, qu'une Congrégation de saintes Filles, décorées du beau

É P I T R E.

nom de la Sagesse , qui toutes deux font de grands biens en beaucoup d'endroits de ce Royaume , se font gloire de l'avoir pour Fondateur.

Ces motifs sont sans doute capables d'intéresser pour cet ouvrage une grande ame , qui ne trouve ici - bas de satisfaction réelle , que celle de faire du bien à tout le monde ; cependant , je dois l'avouer ; sans la protection de votre auguste Sœur , qui , comme vous , MADAME , fait la gloire de la Religion ; content dans mon obscurité , j'aurois en secret admiré des vertus , qui , étant placées auprès du Trône , ne peuvent rester inconnues ; mais je n'aurois jamais osé porter mon ouvrage à vos pieds.

Je suis avec le plus profond respect , de

M A D A M E ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur , P. J. PICOT DE
CLORIVIERE , Recteur de
Paramé.

P R É F A C E.

L'HOMME Apostolique , dont nous écrivons la vie , a paru au commencement de ce siècle. Dès le temps de sa première jeunesse , on l'a regardé comme un modèle de perfection ; dans un âge plus avancé , ceux qui l'ont fréquenté le plus , ont remarqué dans lui les vertus les plus héroïques , un recueillement profond & continué , une pénitence égale à celle des anciens Anachorètes , un zèle ardent & infatigable ; par-tout , les croix , la pauvreté , les humiliations , ont été son apanage & ses délices. Il a méprisé le monde , & s'est vu lui-même l'objet des mépris du monde , qui ne pouvoit souffrir un homme , qui fouloit à ses pieds les Divinités qu'il encense ; il a combattu l'enfer , & l'enfer de son côté n'a jamais cessé de de le persécuter en mille manières ; des gens de bien eux - mêmes se sont souvent déclarés contre lui , ne pouvant goûter ce que ses manières avoient d'extraordinaire & de singulier ; au milieu des contradictions , qui sembloient se multiplier sous ses pas , il a répandu la semence Évangélique , & cette semence , arrosée de ses sueurs , a produit les fruits les plus merveilleux & les plus durables ; il est mort enfin comme il avoit vécu , & , depuis sa mort , l'opinion que les peuples s'étoient formée de sa sainteté , n'a fait que croître de jour en jour ; & , ce qui paroîtroit incroyable , si nous n'en avions pas sous les yeux des témoignages toujours subsistans , deux Congrégations respectables , se sont élevées sur son tombeau & sont

a

sorties , pour ainsi dire , de ses cendres , pour perpétuer ses œuvres de zèle & de charité.

Voilà l'abrégé de ce que contient la vie de M. Grignon de Montfort , à qui l'on peut sans doute donner un rang distingué , parmi ces hommes véritablement grands , qui ont illustré notre siècle par leur sainteté. En contribuant , autant qu'il est en nous , à le faire connoître de plus en plus , nous croyons entrer dans les vues de notre divin Maître qui se plaît à glorifier , après leur mort , ceux qui pendant leur vie n'ont cherché qu'à s'abaisser pour l'amour de lui. Nous avons cru pareillement travailler à l'édification des fideles , en mettant sous leurs yeux l'assemblage des vertus & des dons précieux , dont le Seigneur avoit enrichi l'ame de ce serviteur zélé. Il ne peut que leur être très-avantageux de voir , par des exemples arrivés en quelque sorte sous leurs yeux , que le bras de Dieu n'est point raccourci , & qu'il n'est rien dont un homme ne puisse venir à bout , quand il est animé de son esprit. Nous ajoutons , que , quoique , dans la vie de M. de Montfort , comme dans celle de tous les Saints les plus anciens , il y ait beaucoup de traits qu'il faut se contenter d'admirer , il en est encore un grand nombre , qui sont tout-à-fait propres à réveiller l'ardeur du commun des Chrétiens , & qu'on peut sans crainte proposer à leur imitation.

Ces raisons nous persuadent que toutes sortes de personnes attachées véritablement à la Religion (car c'est pour elles seules que nous écrivons) verront avec plaisir reparoître , en quelque manière au milieu d'elles , ce grand Serviteur de Dieu. Mais si ce plaisir est commun à tous les fideles enfans de l'Eglise ,

nous avons sujet d'espérer qu'il sera plus particulièrement senti dans ces pays, où il a travaillé davantage, & par ces personnes avec qui il a eu des liaisons plus étroites; ces pays sont la Bretagne, qui lui a donné naissance, & qui a eu part aux premiers fruits de son Apostolat; Paris, où pendant long-temps, il a puisé les prémices de l'esprit Ecclésiastique dans une de ses meilleures sources, je veux dire, le Séminaire de S. Sulpice; le Poitou, le Pays d'Aunis, & sur-tout la Rochelle, qu'on peut regarder comme le siege & le centre de ses Missions. Par les personnes avec qui le Missionnaire a eu de plus grands rapports, j'entends en général les Ecclésiastiques séculiers, la plupart des Ordres Religieux, pour lesquels il avoit la plus grande vénération, sur-tout celui de S. Dominique, auquel il étoit spécialement agrégé; grand nombre de Confréries, de l'un & de l'autre sexe, qu'il a érigées en divers endroits; & plus encore que les autres, les Missionnaires du S. Esprit, & les Filles de la Sagesse, qui le regardent comme leur Pere & leur Fondateur.

Il y avoit déjà une vie de M. de Montfort, écrite à-peu-près huit ans après sa mort. Elle a le mérite d'avoir paru la première, lorsque la mémoire du Missionnaire étoit encore toute récente, & par là, d'avoir conservé long-temps l'impression salutaire que ses Missions avoient faite, sur une multitude presque infinie de personnes. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'avoir une haute idée de celui qui en a fourni la matière; & l'on y trouve un grand nombre de traits édifiants, rapportés d'une manière simple & naturelle;

mais soit que les manuscrits n'eussent pas encore été ramassés, soit qu'elle ait été faite trop à la hâte, on n'y trouve aucun ordre, aucune méthode, la suite des événemens est renversée, le temps n'est marqué presque nulle part, & des faits très- considérables y sont entièrement omis. Ce sont là les reproches, qu'on a faits à cette ancienne vie dans le temps même qu'elle a paru; aussi depuis long-temps, les personnes, dévouées à M. de Montfort, souhaitoient ardemment qu'on en publiât une nouvelle, plus méthodique & plus détaillée.

Pour la faire, cette nouvelle vie, outre l'ancienne qui nous a été de quelque service, nous avons eu des secours, que n'a point eus M. Grandet (a), ou du moins dont dont il n'a point fait usage. Ces secours sont 1°. Un Mémoire très-détaillé, fait par M. Blain (b), Prêtre, qui avoit été condisciple de M. de Montfort, tant à Rennes qu'à Paris, & qui avoit été son ami particulier; 2°. La vie de la Sœur Marie-Louise de Jesus, première fille de la Sagesse, écrite par M. Allaire, Chanoine de S. Hilaire le grand, à Poitiers. 3°. Et principalement un recueil très-étendu, fait par M. Besnard, de tout ce qu'il a pu trouver de plus certain, touchant l'homme de Dieu. C'est sur-tout aux soins de ce digne successeur de M. de Montfort, que la nouvelle vie doit son existence. Né à Rennes

(a) Prêtre & Chanoine d'Angers, Auteur de la première vie.

(b) Ecclésiastique de beaucoup de mérite & de savoir. Il a écrit la vie du fondateur des Ecoles Chrétiennes, & est mort Chanoine à Rouen, où il a fait quelques établissemens de charité.

P R E F A C E.

En 1717, un an après la mort de l'homme
Apostolique, lorsque tout Rennes, toute la
Bretagne retentissoit encore des bénédictions
que les peuples lui donnoient, pour les
grands biens qu'il avoit faits, il conçut pour
lui, presque en naissant, les sentimens les
plus vifs d'estime & de vénération. Ayant lu
sa vie, lorsqu'il étoit dans les Ordres sacrés,
il forma dès lors le dessein de se joindre à ses
Missionnaires, dès qu'il seroit en état de le
faire. Il le fit en effet en 1743, & depuis
cette époque, il s'est donné des soins infinis
pour rassembler tout ce qui regardoit M. de
Montfort. Il a recueilli ce que MM. Vatel
& le Valois en ont laissé par écrit, il a
fréquenté plusieurs de ceux qui l'avoient ac-
compagné dans ses Missions, ou qui avoient
le plus conversé avec lui; il a même parcouru
la plupart des endroits où il avoit demeuré,
& n'a composé son recueil, que de ce qu'il
tenoit de témoins oculaires, ou dont il avoit
lui-même sous les yeux des témoignages
assurés. Après tant de soins pour s'affurer de
la vérité, nous ne croyons pas qu'on puisse
nous soupçonner d'être infideles, & nous
pouvons avec le saint Auteur de la vie de S.
Martin, conjurer ceux qui nous liront, d'ajou-

ter foi à nos paroles, & de croire que nous
n'avons rien écrit, dont nous n'ayons de bons
témoignages; car nous n'ignorons pas, qu'il
auroit fallu plutôt garder le silence, que d'a-
vancer rien de faux. Au reste que le lecteur
examine les faits par lui-même, & selon les
regles d'une saine critique, il verra, qu'il en
est bien peu, qui ne soient accompagnés de
toutes les circonstances propres à les faire croire.

Ce n'est point à nous à parler de la manière

Obsecro
eos qui
lecturi
sunt, ut fi-
dem diētis
adhibeant:
neque me
quidquam,
nisi com-
pertum &
probarum
scripsisse
arbitrētur:
alioquin

ere quã
falsa dice-
re maluis-
ſe. *Sulpit.*
de viã B.
Martini.

vj

P. R É F A C E.

dont ces faits sont rapportés. Nous nous sommes attachés à ne dire que le vrai, & à le présenter dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable ; pour la diction, nous avons cru qu'il suffisoit qu'elle fut nette, précise, & pure, sans rien d'affecté ni dans les expressions, ni dans les tours. Un stile oratoire & figuré ne nous semble pas propre en général à cette sorte d'écrits, & beaucoup moins en parlant d'un homme, qui n'a jamais rien aimé que ce qu'il voyoit être parfaitement conforme à la simplicité de l'Evangile. Contents de faire connoître ce qui le regardoit, nous avons également évité, & de nous embarrasser de mille choses, arrivées de son temps, soit dans l'Eglise, soit dans l'état auquel il n'a point eu de part, étant uniquement occupé du soin de glorifier Dieu dans sa vocation ; & de surcharger cette histoire de réflexions morales. Un petit nombre de réflexions de ce genre, que le sujet amenoit comme de lui-même, étoit suffisant pour le but que nous nous proposons. Ce sont des exemples & des faits, & non pas des discours de morale, qu'on s'attend à trouver dans la vie d'un homme remarquable par sa sainteté.

Quant au fonds même de l'histoire, il nous paroît inutile de répondre à ces bruits vagues qu'on faisoit courir contre le missionnaire pendant sa vie, pour le décréditer auprès de ceux qui ne le connoissoient pas, & pour le faire passer dans l'esprit du monde, pour un homme non-seulement singulier, mais extravagant. Le temps, comme il arrive toujours, a dissipé ces faux bruits, & l'on donne universellement à la haute sagesse de M. de Montfort, les éloges qui lui sont dus. S'i

reste encore cependant dans un petit nombre de personnes des préjugés à son désavantage, nous espérons que la lecture de cet ouvrage les fera disparaître entièrement. Je parle toujours de ceux qui prennent les jugemens de l'Évangile pour règle. Nous ne devons pas nous inquiéter des jugemens du monde. On fait de quelle manière il a traité la souveraine sagesse, lorsqu'elle a paru parmi les hommes. On fait aussi que notre divin Maître a promis à ses plus chers disciples, que le monde ne les traiterait pas autrement qu'il l'a traité lui-même.

On pourroit nous objecter, avec plus de fondement, que dans la vie du Serviteur de Dieu, nous rapportons des faits, que bien des personnes, même de piété, ont regardé comme des excès blâmables, & pour lesquels il s'est vu plus d'une fois interdit en différens Diocèses. Nous répondons à cette objection, que ce n'est point un panégyrique, mais une histoire, que nous écrivons, & que nous n'avons point dû, au dépens de la vérité, cacher ni dissimuler ce qui pourroit paroître répréhensible dans la conduite du Serviteur de Dieu. Mais en même temps nous souhaitons qu'on fasse attention que ces actions, au moins la plupart, pourroient être justifiées par des exemples pareils, qu'on n'oseroit pas censurer dans les Saints, que l'Église a canonisés. L'Évangile même nous en fournit. Par deux fois différentes, Notre Seigneur, un fouet à la main, n'a-t-il pas chassé du Temple, tous ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices? N'en a-t-il pas fait sortir devant lui les bœufs & les moutons, jetté par terre l'argent des Chan-

geurs, & renversé leurs bureaux ; quoiqu'un ancien usage semblât accréditer cette espece de négoce, qu'il s'exerçât sous les yeux des Magistrats, des Prêtres, des Pontifes, & qu'une apparente nécessité, & la fin à laquelle il se rapportoit, couvrît en quelque sorte ce qu'il avoit en lui-même de profane & d'indécent ? Ce sont, il est vrai, de ces traits que tous ne doivent point imiter. Mais M. de Montfort étoit un homme extraordinaire. Dieu l'avoit plus particulièrement envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, & au simple peuple, que des actions d'éclat ont coutume de frapper. Si la Mission eût été pour ce qu'on appelle les sages du siècle, il est à croire que le même esprit de Dieu, qui l'animoit l'auroit fait agir d'une manière un peu différente. Et ce qui donne tout lieu de penser, qu'il n'agissoit alors que par un mouvement surnaturel, c'est que dans ces sortes d'occasions il paroissoit embrasé d'un feu divin, qu'il étoit revêtu d'une force & d'un courage qui lui faisoient mépriser les dangers les plus évidens, qu'il y pratiquoit les actes les plus héroïques, & que, loin que ces sortes d'actions nuisissent au bien des âmes, elles étoient toujours couronnées des plus grands succès, & suivies de conversions éclatantes (a).

(a) Benoît XIV dans son Décret du 24 Septembre 1747, pour constater l'héroïcité des vertus de l'Apôtre de Sardaigne, après avoir exposé l'objection qu'on faisoit, que pour dissiper les danses, il frappoit quelquefois les danseurs d'une discipline, ou même d'une cef, y répond, que si l'on fait attention au caractère grossier de ceux avec qui il avoit à traiter ; si l'on considère l'extrême douceur du Serviteur de Dieu en tant d'autres occasions, & tant de marques de sa tendresse & de sa

Les interdits, auxquels le Missionnaire a été plus d'une fois sujet, seroient, plus que toute autre chose, capables de faire à son égard une impression défavorable sur les esprits les mieux disposés. Il est donc nécessaire de le justifier là-dessus, & d'écarter les soupçons que la conduite sévère de quelques Prélats pourroit faire naître. Nous ne le ferons pas en accusant ces Prélats d'avoir été prévenus & mal intentionnés, ou bien en disant, qu'il faut faire peu de cas de ces sortes de censures, langage qui n'a pu se trouver que dans la bouche des hommes dévoués à l'erreur, & qui seroit bien éloigné de l'esprit de M. Monfort, qui n'a jamais vu que la personne de Jesus-Christ dans celle des premiers Pasteurs, lors même qu'ils le traitoient avec plus de sévérité; mais nous croirons l'avoir suffisamment disculpé, en disant que s'il a été interdit, ce n'a jamais été ni pour sa doctrine, ni pour ses mœurs, auxquels ceux-mêmes qui l'interdisoient, ont rendu les plus grands témoignages; que plus d'une fois, il s'est vu réhabilité dans ses fonctions presque aussitôt après avoir été interdit; qu'il est à croire que la même chose seroit encore arrivée d'autres fois, s'il avoit pris la peine de se justifier, & de présenter dans leur vrai jour les faits pour lesquels on l'interdisoit; qu'au reste on étoit dans un temps où les esprits étoient divisés, & qu'il n'est pas

charité pour les Negres, qui l'ont toujours regardé comme leur Pere; & si l'on réfléchit que ces sortes de corrections n'ont excité aucune plainte; on n'y trouvera rien à reprendre; rien de contraire à la douceur & au devoir d'un Missionnaire. Nous faisons ici la même réponse.

✠

P R E F A C E.

étonnant que beaucoup d'Ecclésiastiques, de ceux mêmes qui approchoient le plus des Evêques, se déclarassent contre un homme qu'on favoit être inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise; qu'enfin rien n'a fait paroître davantage sa vertu, que la maniere humble & respectueuse avec laquelle il a constamment supporté les rudes & frequentes épreuves de ce genre auxquelles elle a été mise par quelques Supérieurs Ecclésiastiques.

Voilà ce dont nous avons cru devoir prévenir ceux entre les mains de qui ce livre pourra tomber. Maintenant, pour me conformer au décret de N. S. P. le Pape, Urbain VIII, je proteste, que lorsque j'ai donné le nom de saint à M. de Montfort, ou à quelques autres personnages d'une haute vertu, ou lorsque j'ai parlé de miracles, & autres événemens extraordinaires, je ne l'ai fait que, selon l'usage ordinaire reçu dans les conversations, sans prétendre en aucune maniere prévenir le jugement de l'Eglise, qui seule a droit de prononcer avec certitude sur ces sortes de choses.

Laus Deo semper.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

AVANT-PROPOS. Naissance de M. Grignon. Sa première enfance. Grâces qui parurent dès-lors en lui. Sa piété. Son amour pour la Mere de Dieu. Ce qu'il faisoit pour l'inspirer aux autres. On le met au College. Il est reçu dans la Congrégation. Bonnes œuvres qu'il pratiquoit à cet âge. Soins qu'il se donne pour ses freres. Moyens que la Divine Providence lui donne pour avancer dans la vertu. Son cours de Philosophie. Idée de ce qu'il étoit alors. Ce qu'il souffre de son pere. Sa vocation à l'état Ecclésiastique. Soins qu'il a de s'y préparer. Il part pour Paris. Son voyage. Son parfait détachement de toutes choses. Mortification qu'il pratique en arrivant à Paris. Il entre chez M. de la Hermondiere. Epreuve à laquelle il y est mis. Son amour pour la pauvreté. Ses mortifications. Son Directeur l'abandonne en cela à sa discrétion. Ses veilles auprès des morts. Son application à l'étude. Mort de M. de la Barmondiere. Ses sentimens à cette occasion. Il tombe malade & est conduit à l'Hôtel-Dieu. Secours qu'il reçoit de la Providence. Il entre au petit Séminaire de Saint-Sulpice. Sa régularité.

On lui défend d'aller aux Ecoles de Sorbonne. Preuve qu'il donne de sa capacité. Son recueillement habituel. Son goût pour les choses saintes. Ses conversations. Preuves pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire. Sa confiance dans la divine Providence. Ce qu'on trouvoit de répréhensible dans M. de Montfort. Différens jugemens qu'on porte de sa conduite. Ce qu'il souffré des autres Séminaristes. Plaintes qu'on fait de lui. M. Bouin, Supérieur du Séminaire le justifie. Il se met sous la direction de M. l'Echassier. Epreuve à laquelle celui-ci le met. Son Supérieur le mortifie en tout & d'une maniere publique. M. de Montfort fait le vœu de chasteté avant d'entrer dans les Ordres sacrés. Soit qu'il a de se mortifier en tout. Son exactitude à s'acquitter de tous ses emplois. Succès avec lequel il fait le Cathéchisme. Il sépare deux jeunes gens qui se battoient l'épée à la main. Son pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Il est fait Prêtre, & célèbre sa premiere Messe.





LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE GRIGNION
DE MONTFORT, Mission-
naire Apostolique , Instituteur
des Missionnaires du Saint-Esprit
& des Filles de la Sagesse.

LIVRE PREMIER.

DANS le siècle dernier , dans ce siècle AVANT-
PROPOS. glorieux , qui porte le nom du plus grand
de nos Rois , une foule de Personnages
d'une sainteté consommée , avoient tra-
vaillé , de tout leur pouvoir , à sanctifier
la France , que de grands Hommes en
tout genre illustroient alors par leurs ta-
lens. Tandis que l'Episcopat répandoit la
plus vive lumière , & que , du haut des
chaires chrétiennes , les Orateurs sacrés
instruisoient les Peuples , & faisoient re-
vivre l'éloquence des Chrysostômes & des
Ambroises ; un saint Vincent de Paule ,
un Cardinal de Bérulle , un Ollier , un

A

Bourdoise , les successeurs du zèle & des travaux des Nobletz & des Mannoirs , & quantité d'autres de tout état & de toute condition , faisoient des prodiges de sainteté , & travailloient , avec un succès étonnant , à la vigne du Seigneur , laissant après eux des Ouvriers formés de leurs mains & remplis de leur esprit.

C'est à la suite de tous ces grands Serviteurs de Dieu , & je puis dire d'un pas égal au leur , qu'a marché l'Homme Apostolique , dont nous écrivons la vie , quoiqu'emporté par l'impétuosité de l'esprit qui le guidoit , & qui le conduisoit au même but , il ait suivi quelquefois une route un peu différente de la leur. S'il vint après eux , s'il ne parut qu'à la fin d'un siècle illustré par tant de saints Personnages , il semble que le Seigneur a voulu réunir en lui la plupart des traits les plus éclatans de leur sainteté , & couronner par là ses favoris. On peut dire aussi que Dieu le fit voir , comme un phénomène brillant , au commencement de ce siècle ; & qu'il fit éclater en lui , d'une manière toute particulière , la sainte folie de la Croix , afin de confondre d'avance cette sagesse orgueilleuse , qui , de nos jours , s'est portée à des excès d'impiété , dont le monde n'avoit point encore vu d'exemple.

Naissance de M. Grignon. LOUIS-MARIE GRIGNION , dit DE MONTFORT , nâquit au Diocèse de Saint-Malo , dans une petite ville ap-

pellée, Montfort-la-Canne, le troisieme jour de Janvier de l'année 1673. Son pere se nommoit Jean-Baptiste Grignon de la Bacheleraie, & sa mere Jeanne Robert; l'un & l'autre d'honnête famille, mais assez peu favorisés des biens de la fortune. Ils eurent huit enfans, tant garçons que filles. Le premier de tous fut celui dont nous écrivons la vie. Il reçut au Baptême le nom de Louis; mais sa tendre dévotion pour la Mere de Dieu, lui ayant fait desirer de porter son nom, cette grace lui fut accordée, lorsqu'il reçut le Sacrement de Confirmation; & depuis ce temps, il joignit toujours à son premier nom celui de Marie, afin de témoigner par là qu'il appartenoit spécialement à cette Reine des Vierges. Ce fut le même esprit de pieté, qui lui fit dans la suite substituer à son nom de famille celui de Montfort, du lieu de sa naissance. Quoiqu'il demeurât dans le siecle, pour le convertir à Jesus-Christ, il ne se contenta pas, pour suivre en tout l'exemple des premiers Apôtres, de renoncer à toutes les prétentions qu'il y pouvoit avoir; il voulut encore, en changeant de nom, comme le Sauveur du monde l'avoit fait pratiquer à quelques-uns de ses Disciples, & comme on le pratique encore en plusieurs Ordres Religieux, faire voir à tout le monde, & se rappeler continuellement à lui-même, qu'il étoit mort à toutes les choses de la terre, & qu'il ne devoit plus écouter la voix de la chair & du sang.

A 2

AN. 1678.

Sa première enfance. Les grâces qui parurent alors en lui.

On put bientôt s'appercevoir que c'étoit une de ces âmes privilégiées, en qui Dieu se plaît à manifester les trésors de sa grâce, & qui ne se ressentent presque point de la corruption de la nature infectée par le péché. Toutes ses inclinations étoient tournées vers le bien; & tout ce qu'on pouvoit lui dire, qui eût rapport à la piété, faisoit une douce & vive impression sur son esprit. Sa conduite, son air, ses paroles montroient qu'il en étoit pénétré, d'une manière dont à cet âge on est rarement susceptible. Cet enfant de bénédiction n'avoit pas plus de quatre à cinq ans, que, voyant sa mère en proie à la peine, par une suite de ces chagrins domestiques, qui sont comme inséparables de la vie conjugale, il la consolait, & l'encourageoit à supporter patiemment ses peines, par des paroles si pleines d'onction, & si fort au-dessus des lumières naturelles qu'il pouvoit avoir, qu'il sembloit que l'esprit de Dieu même les lui mettoit à la bouche.

Sa piété. Ce furent là comme les premiers traits de lumière, par où le Seigneur voulut faire connoître la grâce éminente, dont il avoit enrichi ce te âme d'élite. Ils ne firent que croître, à mesure que le jeune Louis croissoit lui-même, & s'avançoit davantage en âge; sans que jamais il y eut de temps dans sa vie, à compter depuis sa plus tendre enfance, où sa beauté intérieure reçût aucune flétrissure considérable; où même elle ne fit pas de grands progrès; de sorte

qu'on peut bien lui appliquer, dans un sens qui ne convient qu'à très-peu d'ames choisies, cette parole du Sage : *Que les sentiers du juste sont comme la lumiere, qui, depuis son aurore, augmente toujours en splendeur, jusqu'à ce que, parvenue à son midi, elle ait atteint toute sa perfection.* Dès qu'il fut en état d'apprendre les premiers élémens, ses parens l'envoyerent aux écoles avec les autres enfans ; mais, déjà soigneux de plaire à son Dieu, & d'éviter tout ce qui pouvoit l'offenser, il se tenoit toujours dans les bornes du devoir, & ne se laissoit point aller à ces traits, qu'on excuse, & que même on autorise quelquefois dans les enfans, quoiqu'ils soient en eux l'effet d'une malice qu'on devoit dès-lors travailler à corriger. Il n'y avoit en lui presque rien de puérile. Attentif aux leçons de ses Maîtres, il ne leur donnoit jamais de justes sujets de plaintes. De retour dans la maison paternelle, il cherchoit toutes les occasions de témoigner à ses parens le respect & la soumission qu'il leur devoit. Il leur rendoit tous les services que son âge lui permettoit de leur rendre, & prévenoit en tout leurs desirs. Ce qu'il faisoit, moins par un mouvement naturel, & pour se conformer aux lumieres d'une saine raison, que par une vue de foi, qui lui découvroit déjà, dans leurs personnes, celle du souverain Maître à qui tout doit obéir.

Tous ses momens étoient utilement remplis ; mais il n'y en avoit point de plus

AN. 1680.

Justorum
femita qua-
si lux splen-
dens cres-
cit usque
ad perfec-
tam diem.
Prov. 4. 18.

Son a-
mour pour

A 2

AN. 1680.
 La mere de
 Dieu.

chers pour lui, que ceux qu'il consacroit à la priere. Le goût de la piété étoit en lui comme naturel. Il ne trouvoit jantais trop long à son gré le temps qu'il passoit à l'Eglise. On l'y voyoit même souvent dans un grand recueillement, intérieurement occupé de Dieu, qui seul avoit pu lui montrer, dans un âge si tendre, à *prier ainsi en esprit & en vérité*. Ce qui parut dès-lors de plus remarquable dans sa piété, & ce qui en fut, toute sa vie, comme le caractère distinctif, ce fut son attachement singulier pour la Mere de Dieu. Il sembloit qu'il pressentoit déjà les faveurs insignes qu'il recevroit par son moyen; que ce seroit elle qui mettroit son innocence à l'abri de la contagion du siecle, qui le conduiroit, comme par la main, dans les voies sublimes, mais toujours épineuses de la perfection; qui veilleroit toujours sur lui avec une tendresse maternelle, pour le préserver d'une infinité de dangers, auxquels il seroit exposé dans la suite de sa vie, & pour l'ame & pour le corps, & qui seroit sa grande Protectrice auprès de Dieu, pour obtenir la conversion d'une foule innombrable de pécheurs. Il n'y avoit rien que le jeune Louis ne fit pour suivre un attrait si précieux. Tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Marie, étoit l'objet particulier de ses soins. C'étoit toujours un nouveau plaisir pour lui, d'entendre parler de ses grandeurs & de ses mysteres. Il visitoit ses chapelles, ornoit ses images,

& ne passoit point de jour sans réciter son chapelet, pratique qu'il a toujours conservée, & qu'il recommandoit à tout le monde, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Cette piété si vive, dont son cœur étoit rempli, ce tendre amour qu'il avoit pour les choses saintes, & particulièrement pour la Reine des Vierges, il s'efforçoit de les communiquer aux autres enfans de son âge. Souvent il les entretenoit de Dieu, il les aidoit à apprendre le catéchisme, & leur faisoit quelques lectures de piété. Lorsqu'il s'élevoit entre eux quelque dispute, il les reconcilioit, & son zèle industrieux mettoit en œuvre toutes sortes de moyens pour les porter doucement à la vertu. Il se privoit même pour cela des choses qui lui faisoient plaisir, parce que le plus grand de tous ses plaisirs étoit de voir Dieu fidèlement servi, & la très-sainte Vierge dignement honorée. Une sœur, qu'il avoit à la maison, & qu'il aimoit plus tendrement, parce qu'il trouvoit en elle des dispositions plus semblables aux siennes, éprouvoit plus que personne les effets de son zèle. Il l'associoit à ses pratiques de dévotion; & lorsqu'elle y sentoit de la répugnance, il l'animoit & l'encourageoit, en lui faisant même de petits présens. C'est ainsi que dès l'âge le plus tendre, il préluoit en quelque sorte aux fonctions apostoliques, auxquelles la partie la plus considérable de sa vie devoit être consacrée.

AN. 1682.

*Ce qu'il
faisoit
pour le
communiquer
aux
autres.*

AN. 1685.

*On le met
au College.*

Une pareille conduite peut sans doute paroître étonnante dans un enfant ; mais il est des ames qui ne sont point assujeties aux regles ordinaires , & dans qui la grace se plaît à faire éclater singulierement son empire. Le pere du jeune Louis , voyant en lui d'heureuses dispositions pour l'étude , l'envoya à Rennes pour en poursuivre le cours. Il étoit alors dans sa douzieme année , & il trouva dans cette Ville tous les secours qu'il pouvoit desirer , soit pour la piété , soit pour les lettres. Le College y étoit alors très-florissant. Le premier soin des Maîtres étoit de former de véritables Chrétiens , & d'insinuer dans le cœur de leurs élèves les vertus solides de la Religion , bien plus encore que le goût des sciences profanes qu'ils leur enseignoient. Sous leur conduite , la vertu de Louis Grignon se fortifia beaucoup. Elle prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens , & se déployoit à proportion de son âge , & des occasions qui se présentoient.

*Il est reçu
dans la
Congrégation.*

Dès qu'il eut passé les premieres classes des Humanités , elle lui mérita d'être reçu dans la Congrégation de la sainte Vierge. C'étoit une assemblée où l'on faisoit profession d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier. Elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de plus fervent parmi les Ecoliers ; tous les moyens spirituels y étoient employés pour les porter à la perfection : de pieuses exhortations , la lecture des bons livres , la récitation de l'Of-

fice de la Sainte Vierge, la beauté du culte extérieur, l'oraison mentale, & l'usage fréquent des Sacremens. On voyoit chaque année une foule de jeunes gens sortir de ces Congrégations, pour se consacrer au service des Autels; & ceux qui restoient dans le monde, en étoient d'ordinaire l'édification. Ce fut une grande joie pour M. Grignion, de se voir attaché, par des liens plus étroits, au service de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa Mere; & personne ne fut jamais plus fidele que lui à remplir des engagements qui s'accordoient si bien avec son goût pour la piété.

Ces engagements, & tous les moyens de salut qu'ils lui procuroient, ne suffisoient pas encore pour contenter le desir immense que le fervent Ecolier avoit de s'avancer, chaque jour, dans la voie du salut. Il y avoit alors à Rennes un saint Prêtre, nommé Bellier, qui rassembloit chez lui quelques jeunes gens, à qui il faisoit des conférences de piété, & qu'il envoyoit ensuite dans les Hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire la lecture, & leur apprendre le cathéchisme. Louis Grignion fut du nombre de ceux qui venoient recevoir ses leçons, & ce fut sans doute à cette école, qu'il conçut le goût qu'il conserva toute sa vie pour le service & le soulagement des pauvres dans les Hôpitaux. C'étoit là son occupation, les jours qui n'étoient point destinés à l'étude. Le reste du temps, il étoit fort retiré, & fuyoit avec soin la

*Bonnes
 œuvres
 qu'il prati-
 quoit à cet
 âge.*

AN. 1690.

compagnie des autres jeunes gens de son âge , qui n'auroient pu que le dissiper & l'engager dans de vains amusemens. Le seul délassement qu'il crut pouvoit se permettre , & pour lequel il avoit beaucoup de goût , fut le dessin. Il y réussissoit parfaitement. Quoiqu'il n'eût point eu de Maîtres en ce genre , il exécutoit assez bien tout ce qu'il vouloit ; & , lorsqu'il lui tomboit entre les mains quelque image de piété qui lui paroissoit bien faite , il se délassoit , dans ses momens de loisir , à en tirer des copies. Un jour entre autres il en fit une , qu'un Amateur trouva si fort à son goût , qu'il lui en donna sur le champ un louis. Cet argent servit au jeune Ecolier , pour se procurer accès chez un Peintre , dont il reçut quelques leçons. Il est à croire qu'avec une imagination brillante , & le goût qu'il avoit pris pour la peinture , il y auroit excellé , s'il s'y étoit constamment appliqué ; mais des occupations plus sérieuses ne lui permirent pas de cultiver long-temps ce talent. Toutefois ce qu'il en avoit su , ne lui fut pas tout-à-fait inutile ; il en fit usage dans les Missions pour la décoration des Autels.

*Soins qu'il
se donne
pour ses
freres.*

Son pere étant venu s'établir à Rennes avec sa famille , afin de pourvoir plus aisément à l'éducation de ses autres enfans , ce fut pour le jeune Grignon une nouvelle occasion de faire éclater ses vertus & les talens dont il étoit doué. Il servoit de précepteur à ses freres , & se donna tous les

soins que demandoit cet emploi ; sans négliger ceux qu'il devoit à son propre avancement. Il satisfaisoit à tout admirablement, & les nouveaux embarras où il se trouvoit, loin d'altérer en rien sa piété, sembloient lui donner une nouvelle force.

La divine Providence, qui veilloit sur lui d'une manière toute particulière, lui avoit fait trouver dans le Directeur de sa conscience, un Homme bien capable d'y entretenir toutes les saintes dispositions qu'elle y avoit mises. C'étoit le P. Descartes (a), fort connu par la grace qu'il avoit de conduire les ames à la plus haute perfection, & dont la mémoire est encore en bénédiction. Ce Directeur éclairé reconnut aisément l'élevation de cette ame qui lui étoit confiée, & lui donna tous ses soins. Les leçons & les exemples qu'il reçut vers le même temps de son Régent de Rhétorique, le P. Gilbert, firent aussi sur le jeune Grignon, de vives impressions qui l'animoiént à la vertu. Ce vertueux Régent, qui quelques années après passa dans les pays étrangers, où il consumma bientôt ses jours dans les travaux Apostoliques, ne laissoit passer aucune occasion de parler de Dieu à ses écoliers. Il en parloit comme un homme, qui ne respiroit que Dieu. Mais, parmi la foule de jeunes gens qui composoiént sa classe, il n'y en avoit qu'un

*Moyens
que la Pro-
vidence lui
fournit
pour avan-
cer dans la
vertu.*

(a) On a de lui le petit livre intitulé le Palais de l'Amour Divin, qu'il composa dans sa vieillesse.

AN. 1691.

petit nombre qui profitassent de ses instructions ; la plupart y étoient insensibles & même prenoient plaisir à pousser à bout sa patience ; chaque classe, c'étoit de nouvelles injures qu'il avoit à supporter ; & c'étoit de sa part de nouveaux traits d'une patience héroïque, sa douceur n'en étoit jamais altérée, il n'y paroissoit pas même sur son visage, & l'on auroit cru qu'il ne s'en étoit point apperçu, s'il n'avoit pas pris occasion de-là de témoigner plus de tendresse & d'affection, à ceux qui s'oublioient si fort à son égard. Il les prévenoit en tout, & leur parloit en particulier avec une douceur, qui en gagnoit quelques-uns & les faisoit rentrer dans leur devoir. Touché de ces exemples, qu'il voyoit se renouveler chaque jour, Louis Grignon admiroit dans son Régent une vertu, dont il devoit être lui-même dans la suite un excellent modele. Il écoutoit avidement ses leçons. De son côté, le Régent avoit une estime singulière pour ce fervent Disciple, & le regardoit déjà comme un Saint. C'est ainsi qu'ils s'en expliqua quelque temps avant son départ pour les Missions, en parlant à une personne, qui avoit été sous lui Condisciple de M. Grignon.

M. Blain.

Son Cours
de Philo-
sophie.

Le cours de ses Humanités étant fini, le vertueux jeune homme commença son Cours de Philosophie ; & ce temps, si fatal à la plupart des jeunes gens, qui font pour l'ordinaire un si mauvais usage de la plus grande liberté qui leur est alors

donnée, & semblent vouloir se dédomma-
 ger par là de l'espece de contrainte où ils ont
 été jusques-là de faire le bien; ce temps,
 dis-je, fit voir combien étoit solide sa ver-
 tu. Il en parut même des traits qui la ca-
 ractériserent. En voici un qui mérite d'être
 rapporté, parce qu'il montre tout à la fois
 la grandeur de sa charité & combien il
 étoit au-dessus du respect humain, quand
 il s'agissoit d'une action agréable à Dieu,
 & qui pouvoit être utile au prochain. Il
 rencontra, lorsqu'il entroit en Logique, un
 écolier si pauvre & si mal vêtu, qu'il étoit
 l'objet du mépris & de la risée des autres.
 M. Grignion, sans en être prié, se chargea
 de lui procurer un vêtement convena-
 ble, & sollicita pour lui la charité de ses
 compagnons. Il s'en faut bien que la som-
 me, qu'il amassa par ce moyen, fut suffi-
 sante pour l'objet qu'il se proposoit. Il
 étoit d'ailleurs par lui-même hors d'état
 d'y suppléer. Mais son ingénieuse charité
 lui suggéra ce qu'il devoit faire en ce cas.
 Ayant mené le pauvre écolier chez un mar-
 chand, il dit à celui-ci: *voici mon frere &
 le vôtre; j'ai quitté dans la Classe ce que j'ai
 pu pour le vestir; si cela n'est pas suffisant,
 c'est à vous à ajouter le reste.* Ces paroles
 eurent leur effet. Le marchand fit ce qu'on
 lui demandoit avec tant de simplicité; &
 le pauvre écolier fut vêtu au grand éton-
 nement des autres, qui commencerent à
 regarder avec un œil de vénération l'au-
 teur de cette bonne œuvre.

Voici le témoignage que rend aux ver-

*Idle de
 ce qu'il
 étoit alors.*

AN, 1692.

tus qu'on remarqua dès-lors en lui, un de ceux qui étudioient avec lui. Je rapporterai ses propres paroles, de peur qu'on ne m'accuse d'exagération. « M. Grignion, » dit M. Blain (a), dans une classe remplie de quatre cens Etudians paroïssoit un modele de vertu. Dès-lors il se livroit aux exercices de l'oraison & de la pénitence & ne pouvoit goûter que Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeunesse trouve tant de charmes, étoient insipides pour lui. Il n'en auroit pu parler & n'en avoit pas même l'idée; car toute son enfance s'étoit passée dans une innocence admirable & dans le plus grand éloignement du mal. Il connoissoit si peu tout ce qui peut altérer la pureté, qu'un jour, que je lui parlois des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savoit pas ce que c'étoit. Depuis que je l'ai connu, ses inclinations m'ont toujours paru toutes célestes. Il ne sembloit même pas que ce qui fait de si vives impressions sur le cœur du commun des hommes en fit aucune sur le sien. De-là cette grande facilité, qu'il avoit pour la vertu. A peine eut-il connu la perfection, qu'il en conçut le desir le plus ardent. Quelque pénible, quelque étroite que soit la voie qu'il faut tenir, pour y parvenir, on l'y vit marcher à si grands pas & avec tant de courage, qu'il paroïssoit n'y

(a) Manuscrit dont il est parlé dans la Préface.

» rencontrer aucune épine, ou du moins
 » n'en pas sentir la pointe. Ce que la ver-
 » tu a de plus héroïque & de plus sublime
 » sembloit en lui, comme naturel, tant
 » la grace étoit éminente. Il ne faisoit
 » qu'entrer dans la carrière, & déjà il
 » avoit laissé bien loin derrière lui les
 » plus avancés. Au recueillement le plus
 » profond, à l'oraison la plus continue,
 » à la pénitence la plus austère & la mor-
 » tification la plus universelle, il joignoit
 » une paix, une douceur, une tranquil-
 » lité d'ame, que je n'ai jamais vue s'al-
 » térer au milieu des contradictions & des
 » humiliations les plus sensibles. Il veil-
 » loit tellement sur tous ses sens, qu'on
 » ne voyoit en lui ni gestes, ni regards,
 » ni paroles, ni manières, rien en un
 » mot, qui fut inconsidéré. Ses yeux
 » étoient presque toujours baissés; & un
 » air de piété, répandu sur son visage
 » & sur toute sa personne, le singulari-
 » soient déjà en quelque sorte, & le fai-
 » soient distinguer de presque tous ses
 » compagnons d'étude ».

Tant de vertus, & des vertus si rares dans un jeune homme étoient bien pro-
 pres à lui concilier l'estime de tous ceux qui le connoissoient; mais le Seigneur les
 lui cachoit à lui-même. Il avoit de sa propre personne les sentimens les plus bas;
 & non content de desirer que les autres eussent de lui les mêmes sentimens, il ne
 négligeoit point les occasions de se rendre

N. 1692

Il a souffert de son père.

AN. 1692.

méprisable à leurs yeux, lorsqu'il le pouvoit faire sans se rendre moins agréable à ceux de Dieu. Ce fut là toute sa vie un de ses principaux attrait, & Dieu prit plaisir à lui fournir abondamment de quoi le satisfaire. Dans le temps dont nous parlons, son propre pere fut en cela l'instrument de la divine Providence. Comme il étoit d'un caractère naturellement violent, & qu'il ne goûtoit pas toujours ce qu'un sentiment de piété faisoit faire à son fils, il s'emportoit allez souvent contre lui, & se seroit même plus d'une fois laissé aller à quelques excès, si celui-ci ne s'y fut soigneusement dérobé par la fuite. Le pieux jeune homme n'en étoit pas moins soumis, ni moins respectueux envers son pere, il n'en étoit pas moins attentif à rendre toutes sortes de services dans la maison paternelle. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la conduite qu'on tenoit à son égard. Tout son soin étoit de la faire servir à son avancement dans la vertu. Quelquefois ces emportemens arrivoient à l'heure du repas; alors, quelque besoin qu'il eut de prendre sa nourriture, il regardoit cela comme une injonction que le Seigneur lui faisoit de s'en abstenir, & dans cette pensée, on l'a vu dans ces circonstances refuser des rafraichissemens que ses amis lui offroient.

Sa vocation à l'Etat Ecclésiastique,

Son recours dans ces occasions & dans toutes les peines où il pouvoit se trouver, étoit Marie. Cette dévotion, qu'il avoit

eue pour la Mere de Dieu dès son berceau, & qu'il avoit comme sucée avec le lait, ne s'étoit point rallentie dans son cœur : elle y avoit pris au contraire de nouvelles forces. La connoissance plus parfaite qu'il avoit de ses grandeurs, l'avoit rendue plus solide & plus éclairée. Il étoit en tout le zélé défenseur de ses glorieux privileges ; & son plus grand plaisir étoit d'entendre parler de *sa bonne Mere*, car c'est ainsi qu'il avoit coutume d'appeller Marie. Il passoit souvent au pied de ses Autels les heures entieres, à genoux, immobile, le visage enflammé, & comme dans une espece d'extase. Toutes les fois qu'il alloit en classe, il ne manquoit jamais d'entrer dans l'église des Carmes, pour y faire ses prieres, & il s'y tenoit souvent un temps considerable, devant une image de la sainte Vierge : Il n'est point douteux que cette Mere de misericorde ne recompensât son serviteur, du zele qu'il montrait pour sa gloire, & qu'elle n'obtint pour lui de très-grandes graces. Une des plus signalées, fut celle qu'il en reçut en cet endroit-là même, comme il le découvrit quelques années après à un des compagnons de ses travaux, par la connoissance qui lui fut donnée, que Dieu l'appelloit à l'état ecclésiastique : connoissance si claire, qu'il ne lui resta pas là-dessus le moindre doute, & qu'il n'eut pas même besoin d'y délibérer davantage.

AN. 1692.

par l'entremise de Marie.

AN. 1692.

*Soin,
qu'il a de
s'y prépa-
rer.*

Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se rendre digne, autant qu'il étoit possible, d'une vocation dont il avoit la plus haute idée. Il étoit persuadé, qu'en entrant dans la Milice sainte, on contractoit l'obligation la plus étroite de ne plus vivre que pour J. C. de ne chercher en tout que sa gloire, de renoncer à tout fordide intérêt, capable de souiller le cœur & de l'empêcher d'être tout entier à Dieu; en un mot, d'être dans un sens très-particulier, l'homme de Dieu, formé sur le modèle de J. C., tout embrasé des flammes de la charité divine, & toujours prêt à mettre tout en œuvre pour embraser les autres du même feu. Ce fut sur ces sublimes idées qu'il régla sa conduite; & si sa vie, jusqu'alors, avoit été très-innocente & très-pure, elle fut depuis toute surnaturelle & remplie d'œuvres très-heroïques & très-parfaites. Il résolut de suivre en tout le flambeau de la Foi, & de ne plus agir que conformément aux maximes du saint Evangile. Il ne consultoit presque point d'autre règles; c'étoit par là qu'il confidéroit toutes les choses de la vie & qu'il leur accordoit leur estime, ou les jugeoit dignes de son mépris: ce qui le faisoit agir & parler en bien des cas d'une manière très-différente du commun des hommes, même des plus gens de bien. On en vit alors des preuves frappantes. Etant à la campagne, chez un de ses amis, pendant

les vacances qu'il prit à la fin de sa Physique, il recherchoit la compagnie des pauvres ; il les entretenoit & leur donnoit toutes les marques possibles d'affection & même de respect. On le surprit même une fois, prosterné aux pieds d'un pauvre ulcéré & tout disgracié de la nature, révérançant en sa personne celle de l'Homme-Dieu, qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Une autre fois, étant chez son pere, quoiqu'il redoutât beaucoup ses emportemens, il eut le courage de jeter au feu, en son absence, un livre où il y avoit quelques images peu décentes, & qui pouvoient être préjudiciables & faire naître de mauvaises pensées. Il crut qu'il valoit mieux s'exposer aux traitemens les plus fâcheux de la part d'un pere, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la sévérité, que de laisser subsister le scandale.

Plein de si saintes dispositions, il commença ses études Théologiques, & son intention étoit de les achever dans le même College, où il avoit fait toutes les autres, avec tant d'avantage pour son ame. C'étoit là le cours naturel des choses, & la modique fortune de ses parens ne leur permettoit pas de l'envoyer ailleurs. Mais, dans les desseins de la divine Providence, qui vouloit donner en lui un modele d'un détachement entier de toutes choses, & d'un parfait abandon, il étoit déterminé qu'il commenceroit par sortir du sein de sa famille; il le falloit pour que sa vertu

AN. 1693.

Il part
pour Pa-
ris.

X

An. 1693. fût plus exercée, pour qu'il n'eût aucun appui naturel, & pour que les fins sublimes, auxquelles le Seigneur le destinoit, fussent plus parfaitement remplies. Paris étoit le lieu, où, loin de sa famille, il devoit achever de briser tous les liens qui pouvoient encore l'attacher à la terre; & puiser, comme dans sa source, le véritable esprit de l'état, qu'il avoit embrassé. Une occasion, qui sembloit toute naturelle, lui en fit naître la première pensée. Une Demoiselle, que des affaires avoient attirée de Paris à Rennes, & qui demouroit chez le pere de M. Grignon, lui parla des Séminaires de saint Sulpice, qu'il ne connoissoit point encore: le bien qu'elle dit de la sainteté de M. Ollier, qui les avoit fondés, il y avoit environ cinquante ans; tout ce qu'elle rapporta de la maniere édifiante dont on y vivoit, & du grand nombre de saints Ecclésiastiques qu'on en voyoit sortir, fit une forte impression sur l'esprit du vertueux jeune homme. Il conçut le desir d'entrer dans une si sainte école; il adressa pour cet effet au Seigneur des prieres pleines d'ardeur & de confiance; & le Seigneur, qui lui avoit inspiré ces prieres, ne tarda pas à les exaucer. Mlle de Montigny, cette personne, dont on vient de parler, étant de retour à Paris, écrivit à sa famille qu'elle trouveroit le moyen de satisfaire le desir que le jeune M. Grignon avoit d'entrer au Séminaire, & qu'il pouvoit se mettre en marche,

quand il lui plairoit. Le pere crut bien facilement une chose qui lui paroïſſoit, AN. 1692.
 on ne peut plus avantageuſe ; & le fils, ne vit en cela que les diſpoſitions d'une providence pleine d'amour qui veilloit attentivement ſur lui, & qui lui frayoit le chemin, par lequel il devoit marcher ; ſans s'arrêter à conſidérer tous les embarras, preſque inévitables, dans leſquels cette démarche alloit l'engager.

Son voyage de Rennes à Paris fut comme l'eſſai des œuvres Apoſtoliques, qu'il Son voyage
 fit dans la ſuite. Il le fit tout entier à pied, ge.
 quoiqu'il fut de plus de ſoixante-dix lieues. C'étoit, il eſt vrai, une néceſſité pour lui ; ce qui lui fut donné pour ce voyage n'ayant pas même été ſuffiſant pour payer les frais de ſa nourriture tout le long du chemin, malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour n'en uſer qu'avec la plus grande économie. Mais cette néceſſité, qui pour tant d'autres, auroit été ſi pénible, & dont le mauvais temps, (on étoit alors au commencement de l'hiver & les pluies continuelles qui l'accompagnerent tout le temps qu'il fut en route, devoient naturellement augmenter encore ſa peine.) Cette néceſſité, diſ-je, fut pour lui une matière de joie & de triomphe. Il ſe réjouïſſoit de reſſentir les effets de la pauvreté que la vie & les leçons de l'Homme-Dieu devoient rendre ſi chere & ſi reſpectable à tous ceux qui ſe font gloire d'être ſes diſciples, Obligé, vers la

AN. 1672.

fin de son voyage, de demander l'aumône pour subvenir aux besoins de la vie, il reçut dans le même esprit tous les rebuts, les soupçons, & les paroles fâcheuses, auxquels son état l'exposoit. C'étoit comme une viande délicate dont se repaïssoit son ame; & il y trouva tant de goût, que dès-lors il prit la résolution de se la procurer, autant qu'il lui seroit possible. Loin de détourner sa vue des épreuves humiliantes qu'un semblable commencement sembloit lui présager; il y fixoit ses regards avec complaisance, & ce pressentiment de ce qu'il auroit à souffrir, faisoit sur lui l'effet qu'a coutume de faire sur les ames attachées à la terre, l'espoir de quelque grand bien temporel, dont elles sont flattées. Son esprit étoit sans cesse élevé vers Dieu; le Crucifix & le Chapelet, qu'il avoit toujours à la main, lui en rappelloient le souvenir, & les peines; les fatigues qu'il enduroit, loin de l'en distraire, ne servoient qu'à fortifier l'union qu'il avoit avec lui.

Son parfait détachement de toutes choses.

Telles étoient les dispositions du saint jeune homme. Son air, ses paroles, la sérénité qui paroissoit sur son front, tout en lui découvroit, sans qu'il y pensât, la sublimité de ses sentimens; mais il n'y en eut point qu'on remarquât davantage que son parfait dégagement, par rapport à sa famille & son pays. Sa foi, son amour pour Dieu étouffoient en lui la voix de la nature. Assuré de trouver Dieu par-tout

& considérant toutes les satisfactions de ce monde, comme le plaisir d'un moment, à peine regarda-t-il la séparation où il alloit être, peut-être pour long-temps; de ses parens & de tout ce qu'il avoit, de plus cher sur la terre, comme la matière d'un sacrifice. La grace seule avoit imprimé ce sentiment dans son cœur naturellement sensible. Il étoit appuyé sur des principes invariables; aussi ne ressembloit-il en rien à ces mouvemens passagers d'une ferveur qui ne dure qu'autant de temps que durent les consolations sensibles qui l'ont fait naître, & qui s'évanouissent bientôt avec elle. On n'y vit jamais la moindre altération, & le jeune Grignion s'efforçoit même dès-lors d'inspirer le même dégage-ment à ses plus intimes amis. Ecrivant quelque temps après à l'un d'eux, il lui peignit d'une manière si touchante le bonheur dont il jouissoit, en se voyant désormais délivré de tout autre soin que celui de plaire à son Dieu; il lui remontra si fortement combien il étoit nécessaire de s'éloigner de sa famille, & de briser tous les liens de la chair & du sang pour servir le Seigneur avec une liberté parfaite, que toutes ses paroles sembloient pleines de feu, & portoient dans l'ame de ceux qui les lisoient les vives impressions dont la sienne étoit pénétrée. Il employoit entre autres ces paroles de Dieu à Abraham: *Sois de ton pays & vas dans la terre que je te montrerai*; & il les expliquoit en termes

AN. 1693

AN. 1693.

fi pleins d'énergie & de piété, qu'il étoit évident que Dieu les avoit fait entendre à son cœur, comme à celui du pere des Croyans.

Mortification qu'il pratique a son arrivée à Paris.

Après de si généreux sacrifices ; après les fatigues d'un long voyage, il étoit assez naturel qu'il se fut accordé quelque innocente relaxation pour se dédommager un peu des efforts qu'il avoit été contraint de faire. M. de Montfort, c'est ainsi que nous appellerons désormais l'homme de Dieu, quoique nous ne sachions pas au juste le temps auquel il changea de nom, nous ne croyons pas pouvoir mieux placer ce changement qu'à cette époque, où en se séparant de sa famille, il parut vouloir faire un divorce éternel avec elle. M. de Montfort pensa bien différemment, ce n'étoit pas la pratique de se conduire par les règles ordinaires que suggere la prudence de la chair, ou même que demande quelquefois la foiblesse humaine. Il ne savoit point faire de treve avec ses sens ; persuadé qu'ils ne pourroient se fortifier qu'au préjudice de l'esprit, & que l'exercice de la mortification, de celle sur-tout, dont le propre est de les assujettir & de les régler, ne peut jamais être parfait, à moins qu'il ne soit continuel. Sur ce principe, il se priva de voir, à son arrivée, ce que la capitale a de plus curieux. Les superbes édifices, les jardins, les curiosités sans nombre, qui s'offrent de tou-

tes

tes parts dans cette grande ville, & qui font l'admiration des étrangers, n'avoient rien qui pût attirer les regards de cet homme de foi, qui comptoit pour peu de chose tout ce qui peut se voir des yeux du corps. Loin de chercher à les voir, il ne daignoit pas même y jeter la vue, lorsqu'ils se présentoient en son chemin. Et ce qu'il fit alors, il le fit toujours. Tout le temps qu'il demeura dans Paris, jamais il ne fit un pas pour satisfaire sa curiosité. Il y marchoit toujours les yeux modestement baissés; de sorte qu'après y être demeuré plusieurs années, il en sortit sans avoir rien vu de ce qu'on y vante davantage. Il n'y avoit que les objets de dévotion, que sa piété le portoit à regarder. On étoit même étonné de le voir saluer des images de Marie qui se trouvoient au-dessus des portes, & qui n'étoient apperçues que de lui. Il sembloit qu'il falloit que ce fut une espece d'instinct & de sympathie qui les lui découvroit, vu qu'il ne levoit presque jamais les yeux de dessus la terre.

Bientôt après son arrivée à Paris, la charitable Demoiselle, dont la divine Providence s'étoit servie pour l'y faire venir, le conduisit à la Communauté de M. Battu de la Barmondie, ce digne Ecclésiastique avoit été Curé de la paroisse de Saint-Sulpice. Mais une infinité de traverses, qu'il avoit eues à essuyer dans l'exercice de ses

*Il entre
chez M. de
la Bar-
mondie.*

B

AN. 1693.

fonctions (a) l'avoient comme obligé de s'en démettre. C'étoit un homme d'un grand zele, d'une douceur inaltérable, & qui joignoit à des lumieres très étendues l'humilité la plus profonde & la docilité d'un enfant. Sa vie étoit fort austere, & depuis qu'il s'étoit démis de sa cure, il n'y avoit personne, même de ceux qui l'avoient auparavant le plus persécuté, qui ne rendît justice à son mérite & à ses vertus. Ce qu'il avoit souffert n'avoit rien diminué de son zele, & l'usage qu'il faisoit de ses biens, étoit de les employer à l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclésiastique, & qui n'avoient pas le moyen de se procurer l'entrée dans les Séminaires de S. Sulpice. Ces jeunes gens formoient ensemble une Communauté dans laquelle il les faisoit vivre de la maniere la plus réguliere, pour les éprouver & les perfectionner dans leur vocation. M. de Montfort fut admis parmi eux, moyennant une modique pension qu'on promit de payer. Ce respectable Supérieur en avoit entendu parler, & le récit qu'on lui avoit fait de ses vertus l'avoit

(a) La Fabrique de Saint-Sulpice ayant fait banqueroute pour les dépenses faites à l'Eglise sous le Prédécesseur de M. de la Barmondierre, fut attaqué de la maniere la plus vive par les Créanciers. Le Curé même qui étoit absolument étranger à cette affaire, fut insulté plusieurs fois. Ces traverses, jointes à une maladie grave qu'il essuya vers ce temps-là, le firent se démettre de sa Cure en 1689.

enchanté, de sorte qu'il fit l'accueil le plus gracieux à son nouvel hôte. De son côté le vertueux jeune homme ne fut pas moins charmé de tout ce qu'il apperçut dans son Supérieur. Il ne se lassoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maison si sainte & si fervente. Il s'y regardoit, comme dans un Paradis, où dégagé de tout autre soin, il ne s'occupoit plus que de ce qui pouvoit le rendre propre à glorifier son Pere céleste. C'est ainsi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit en ce temps-là à un de ses anciens disciples, en des termes qui témoignent sa joie.

Cette joie fut bientôt interrompue. Après les premiers mois, on cessa de payer la pension qu'on avoit promise, ce qui le mettoit dans le cas d'être congédié d'une maison dans laquelle il se plaçoit si fort. La chose paroissoit comme nécessaire dans une année de disette, où la Communauté avoit déjà beaucoup de peine à subsister, & où la misère étoit si générale dans la Capitale, que la charité des riches ne pouvoit suffire pour subvenir aux besoins des pauvres. L'épreuve étoit bien capable d'allarmer tout autre que M. de Montfort. Que seroit-il devenu ; qu'auroit-il fait en cette circonstance, loin de de sa famille, sans ressource & dénué de toute espece d'appui ? Quelqu'un le lui demanda à lui-même : & il ne répondit autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore pensé, qu'il ne

AN. 1693.

Epreuve
à laquelle
il est mis.

AN. 1693.

vouloit s'appuyer que sur Dieu. Cette réponse étoit parfaitement conforme à ses sentimens. Jamais homme n'a pratiqué plus à la lettre cette maxime de l'Évangile, qui défend de s'inquiéter pour le lendemain. D'ailleurs toute sa conduite extérieure manifestoit la paix dont il jouissoit en lui-même. Son front conserva toujours alors la même sérénité; on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte, & son esprit n'en fut pas moins tranquillement occupé de Dieu. Accoutumé depuis long-temps à tout regarder en lui, il ne songeoit qu'à se conformer amoureusement à ses adorables desseins, dès qu'ils lui seroient connus, & se reposoit sans inquiétude sur le sein paternel de la Providence. Une telle confiance ne pouvoit manquer d'être récompensée. Le vertueux Supérieur, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être fort content de ce qui venoit d'arriver, consentit à garder M. de Montfort; mais, afin qu'il ne fut pas à charge à la maison, il fut réglé qu'il seroit un de ceux dont l'emploi étoit d'aller veiller les morts de la paroisse & que la rétribution attachée à cet office, lui tiendroit lieu de pension.

Son amour pour la pauvreté.

Cet accommodement fut tout-à-fait du goût de notre jeune Ecclésiastique. Son amour & son estime pour la pauvreté lui firent accepter avec reconnoissance un sort que beaucoup d'autres auroient regardé comme très-pénible. Il se revêtit avec joie des livrées de cette vertu. Content

de dépendre entièrement de la divine Providence, il s'abandonna sans réserve à tous ses desseins. Non-seulement il ne craignoit jamais qu'elle lui manquât ; mais il vit dans son état des trésors inépuisables qui lui fourniroient le moyen de soulager tous ceux qui seroient dans le besoin. C'est ce qu'il fit dès-lors, & ce qu'il continua toute sa vie de faire avec des succès prodigieux. Il sembloit ne recevoir que pour donner, comme s'il n'eut été que le dépositaire des aumônes qu'on lui faisoit. Après avoir donné tout l'argent qu'il pouvoit avoir reçu, il se dépouilloit encore pour revêtir de ses habits, ceux dont l'indigence égaloit la sienne. Cela l'obligeoit à mendier les secours des riches, & l'exposoit de de leur part, à bien des rebuts, des humiliations & même des reproches : mais c'étoit cela même qui relevoit à ses yeux le prix de la pauvreté.

Il n'est point douteux qu'il n'y trouvât bien des occasions de mérite, & une ample matière de mortifications. Ce n'étoit cependant pas encore assez pour satisfaire l'insatiable desir qu'il en avoit. Il y ajoutoit les austérités les plus grandes ; on pourroit même dire qu'elles étoient excessives, sur-tout si l'on considère l'application qu'il étoit en outre obligé de donner à l'étude : application, qui, comme une lime sourde, mine insensiblement par sa continuité les fantés les plus robustes. Mais, pour se justifier en cela de toute

Ann. 1693.

*Son
Directeur
l'aban-
donne en
cela à sa
discretion.*

indiscrétion, il suffit de dire qu'il avoit soumis toute sa conduite aux lumieres de son directeur.

C'étoit M. de la Barmondieere lui-même. M. de Montfort n'avoit pas cru pouvoir mieux placer sa confiance, que dans un homme si justement respecté pour sa sagesse, & de plus éprouvé dans le creuset des afflictions. Pour se conduire en tout par l'obéissance, il avoit commencé par lui donner une pleine connoissance de lui-même; il lui avoit découvert, le mieux qu'il lui avoit été possible, tout ce qui pouvoit regarder sa conscience; quelle avoit été, depuis sa premiere enfance, la conduite du Seigneur à son égard, & comment il y avoit répondu; les graces principales qu'il en avoit reçues, & les effets qu'elles avoient produites en lui, les fautes dont il avoit été coupable, ce qu'il croyoit devoir mettre en lui quelque obstacle à la perfection; ce qu'il faisoit pour répondre aux desseins de Dieu, les bons desirs qu'il lui inspiroit; ses pratiques de dévotion, ses prieres, & le plan de piété qu'il se proposoit de suivre, pour se rendre digne du saint Etat, qu'il avoit embrassé. Le sage Directeur ne trouva presque rien à réformer dans son disciple; il vit en lui une de ces ames privilégiées, dont l'Esprit-Saint veut être entièrement le maître, & qu'il se plaît à diriger par lui-même. L'humilité profonde & l'obéissance parfaite qu'il y découvroit en étoient

la preuve. Il crut qu'il pouvoit ne pas l'astreindre aux loix ordinaires ; & pour ce qui est des austérités , il lui permit de suivre les inspirations du divin Esprit. Rendu par là l'arbitre de ses pénitences , le fervent jeune homme crut pouvoir se livrer à l'attrait qu'il avoit pour elles. Il étoit alors d'une santé robuste , & la crainte de diminuer ses forces , ne se présentoit jamais à son esprit , que comme une de ces illusions dangereuses , qu'il faut éviter avec soin , quand on veut marcher à grands pas dans le chemin de la vertu. L'exemple d'un grand nombre de Saints lui faisoit croire , qu'avec la grace de Dieu , on peut , en ce genre , ce qui paroît impossible à la nature. Dès qu'il entendoit parler de quelque pénitence , que quelqu'un d'eux avoit pratiquée , il y sentoit incontinent de l'attrait ; & c'en étoit presque assez pour lui faire croire que Dieu demandoit de lui qu'il l'embrassât. Disciplines sanglantes , & renouvelles tous les jours , haïres , cilices , ceintures & brasselets de fer hérissés de pointes aiguës , tout étoit habituellement à son usage. Il se servoit successivement de ces instrumens de pénitence , & jamais il n'étoit sans porter sur sa chair la mortification de Jesus-Christ.

Les veilles qu'il étoit obligé de passer auprès des morts , souvent trois & quatre fois dans le cours d'une semaine , doivent sans doute se compter au rang des plus rudes austérités. On fait qu'il n'y a rien de

Ses veilles auprès des morts.

Ann. 1694.

plus capable d'affliger la nature, & de dompter tout à la fois la chair & l'esprit, sur-tout de la maniere dont le fervent Ecclésiastique s'en acquittoit. Il étoit alors permis de prendre des rafraichissemens, qu'il étoit d'usage de présenter à ceux qui passoient la nuit : l'extrême frugalité qu'on observoit à la Communauté de M. de la Barmondie, rendoit cet adoucissement comme nécessaire : néanmoins M. de Montfort s'en priva constamment ; il ne prenoit pas même en son entier la modique nourriture qu'on lui servoit au réfectoire commun ; & la croyant trop bonne & trop abondante pour lui, il en retranchoit ce qu'il y jugeoit de meilleur, pratique qui dut lui coûter beaucoup plus qu'à bien d'autres, à cause de son tempérament, qui demandoit naturellement plus de nourriture. Arrivé dans le lieu où il devoit passer la nuit, quoique ce fût quelquefois dans les plus belles maisons de Paris, il n'y regardoit rien de ce que les appartemens pouvoient avoir de curieux ; il se mettoit d'abord en oraison, & restoit d'ordinaire quatre heures à genoux dans ce saint exercice ; il en donnoit ensuite deux à la lecture spirituelle ; les deux suivantes, il les accordoit au sommeil ; & ce qui lui restoit de temps, il l'employoit à l'étude des cahiers de Théologie, dont il alloit prendre les leçons en Sorbonne avec le reste de la Communauté. Tel étoit l'ordre que le fervent Etudiant observoit dans ses veil-

les. A l'école, & , pour ainsi dire, en présence même de la mort, il y contemploit à loisir le néant de toutes les choses humaines, & s'y pénétoit de plus en plus de ces grandes vérités, qu'il fut dans la suite manier avec tant de force, & si bien insinuer dans l'esprit & le cœur des pécheurs les plus endurcis. Il suivoit en esprit les ames au Tribunal du souverain Juge; il écou-toit la discussion qui s'y fait des œuvres bonnes & mauvaises, & le compte exact qu'il y faut rendre de toutes les graces qu'on a reçues. Il ne manquoit pas de s'ap-pliquer à lui-même les réflexions que ces objets faisoient naître dans son esprit; quelquefois même, afin qu'elles y fissent une plus vive impression, il fixoit ses re-gards sur le visage des morts, auprès des-quels il veilloit. Cette vue le frappoit sin-gulièrement. C'étoit comme un miroir, dans lequel il appercevoit clairement la brièveté de la vie, & le terme où vien-nent toujours aboutir les projets des hu-mains. Deux de ces corps morts, entre autres, lui parlerent tellement au cœur, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un étoit celui d'un homme de la première qua-lité, qui, à la sortie d'un lieu de débau-che, avoit été malheureusement attaqué & percé du coup qui l'avoit conduit au tom-beau. L'autre étoit celui d'une des premie-res Dames de la Cour, que l'on idolâtroit pour sa beauté. Le premier jettoit une telle infection, que le lendemain les badeaux qui

AN. 1694.

le portèrent en terre , quoiqu'accoutumés à pareille fonction , ne pouvoient en supporter l'excessive puanteur. Le second étoit tellement défiguré en moins de vingt-quatre heures , qu'on ne pouvoit rien voir de plus horrible & de plus hideux. Le vertueux jeune homme ne pouvoit penser à ces choses , sans bénir Dieu de son état , & sans s'attacher de plus en plus à la pauvreté qu'il avoit embrassée. Il comptoit aussi , pour bien peu de chose , toutes les peines qu'elle lui faisoit endurer , toutes les pénitences qu'il s'imposoit à lui-même , & toutes les mortifications qu'il avoit à essuyer de la part d'autrui.

Son application à l'étude.

Je ne dirai rien ici de celles-ci , quoique le Seigneur , qui vouloit conduire son serviteur par un chemin de croix & d'humiliations , prit soin , dès ce temps-là , de l'en favoriser très-abondamment , pour augmenter ses mérites , & pour étancher en partie la soif ardente qu'il en avoit. Je ne parlerai point non plus d'un grand nombre d'autres vertus , qui se firent alors remarquer en lui , sa ferveur , son obéissance , son silence continuel lors des temps de récréation , & le soin qu'il avoit de s'entretenir de Dieu avec ses camarades , toutes les fois qu'il étoit dans le cas de parler ; vertus dont nous aurons bientôt occasion de faire mention. Une chose , que je ne dois pas oublier en cet endroit , c'est que , malgré les pénitences , & les fatigantes occupations dont on a parlé , il n'en donnoit

pas moins à l'étude de la Théologie , tout le temps qu'il falloit pour s'y rendre habile ; persuadé que , sans la science , quelque progrès qu'il pût faire dans les vertus , il ne pourroit jamais répondre à ce que sa vocation exigeoit de lui. Il étudioit avec beaucoup de soin , & Dieu bénissoit tellement son travail , que M. de la Barmondiere , qui examinoit scrupuleusement l'avancement de tous ceux qu'il avoit sous sa conduite , ne balançoit pas à le préférer à tous ses condisciples pour la science , quoiqu'il y eût dans sa Communauté d'excellens esprits. Ce fut sans doute pour s'y appliquer davantage , & n'avoir rien qui pût le distraire de ce qui regardoit directement le service de Dieu , qu'il renonça pour toujours à la Peinture , l'Architecture & la Sculpture , arts qui demandent une belle imagination , & pour lesquels il avoit beaucoup de goût. Son Supérieur , qui ne l'ignoroit pas , avoit pensé qu'il étoit à propos pour lui de les cultiver , & vouloit le mettre à lieu de le faire , afin que ce talent pût un jour servir à la décoration des Autels ; mais la mort de celui-ci , qui arriva vers ce même temps , à peu près vingt-un mois depuis l'entrée de M. de Montfort dans sa Communauté , lui laissa pleine liberté d'en faire le sacrifice , qu'on pourroit regarder comme considérable , s'il n'avoit point été précédé & suivi d'autres sacrifices incomparablement plus grands.

AN. 1694.

Mort de
M. de la
Barmon-
diere.

La mort de M. de la Barmondiere doit être mise de ce nombre. Il perdoit tout en le perdant, un pere temporel & spirituel. C'étoit l'unique ressource qu'il avoit sur la terre. S'il eût plu au Seigneur de lui conserver un pareil protecteur, il est à croire qu'il n'auroit manqué de rien, vu la part qu'il avoit à son estime & à son affection; mais, ce protecteur mort, M. de Montfort ne voyoit plus devant lui qu'un avenir désolant pour la nature. Le coup étoit affreux; il étoit même pour lui tout-à fait imprévu; le jeune & fervent Ecclésiastique s'étoit enfin déterminé, par l'ordre de son Directeur, à recevoir les Ordres mineurs; &, pour s'y préparer, il avoit été, comme c'étoit alors la coutume du Diocèse de Paris, faire une retraite chez les Prêtres de la Mission à S. Lazare. Ce fut pendant son absence que M. de la Barmondiere tomba malade, & mourut en peu de jours. A son retour, ce fut la premiere nouvelle qu'on lui annonça. On n'usa pour cela d'aucune précaution; on vouloit voir de quelle maniere il la prendroit. Il en fut surpris; mais il ne fit paroître aucune émotion. Ceux qui l'épioient le plus, ne remarquerent aucune altération sur son visage, & l'on vit bien en cette occasion, que rien ne peut ébranler celui qui ne veut avoir que Dieu pour appui.

Ses sen-
timens à

C'est dans les rencontres imprévues, telles que celle-ci, que l'homme pris, pour

ainsi dire, au dépourvu, se montre tel qu'il est. Quoique véritablement vertueux, s'il n'est pas encore tout-à-fait mort à lui-même; comme la réflexion ne peut point alors appeler la vertu à son secours, il faut que sa foiblesse se montre à découvert; le calme donc & la paix, dont jouit en cette occasion M. de Montfort, montrent bien à quel haut degré de mortification il étoit déjà parvenu. D'ailleurs, si sa fermeté n'eût été qu'une vertu de fausse & d'ostentation, elle n'eût pas été constante, elle eût démenti dans le secret les sentimens dont elle se paroît en public. Or elle fut en tous temps la même. Une lettre, qu'il écrivit peu de jours après à un de ses parens qu'il avoit à Rennes, en est la preuve. Après avoir rendu à M. de la Barmondie le témoignage qu'il devoit à ses vertus, & le tribut de reconnoissance qu'exigeoient de lui tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, il lui parloit de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvoit. Puis il ajoutoit ces mots, qui marquoient sa grande confiance : *Je ne m'en embarrasse point*, dit-il; *j'ai dans les Cieux un Pere qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici; il m'y a conservé jusqu'à présent; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique, pour mes péchés, je ne mérite que des châtimens.*

Cette lettre étoit datée du 20 Septembre de l'année 1694. La Communauté, où jusqu'alors il avoit vécu d'une manière si édifiante, fut bientôt après dissipée. Le coup

AN. 1694.

cette occasion.

Il entre dans la Communauté de M. Bou-

AN. 1695.

*cher , y
tombe ma-
lade , &
est conduit
à l'hôpi-
tal.*

qui avoit frappé le Pasteur , avoit dispersé le troupeau. Chacun se plaça le mieux qu'il put. Ceux qui avoient quelques ressources , entrèrent dans les Séminaires de Saint-Sulpice. M. de Montfort eût volontiers suivi ceux-ci. C'étoit là que tendoient ses vœux , dans l'unique dessein de s'y perfectionner dans la vertu. Le temps marqué par la Providence n'étoit pas encore venu : il falloit qu'il passât auparavant par une épreuve , qu'une personne moins mortifiée auroit regardée comme très-rude. La Communauté de M. Boucher lui fut ouverte , & il se crut très-heureux d'y pouvoir être admis. Tout y étoit propre à contenter son goût pour la pauvreté & la mortification ; on n'y connoissoit point l'usage du vin. Les mets qu'on y servoit , n'avoient rien que de rebutant ; & quelque appétit que l'on pût avoir , il falloit se faire des efforts pour se résoudre à les prendre , de sorte que l'heure du repas sembloit plutôt faite pour tourmenter la nature , que pour la soulager. Une si mauvaise nourriture , jointe à une étude continue , acheva de détruire la santé de M. de Montfort , que ses austérités & ses veilles avoient déjà beaucoup altérée. Dans cette maison , chaque Ecolier faisoit à son tour la cuisine. C'étoit le tour du vertueux jeune homme , & il la faisoit la haire sur le dos , lorsque la maladie se déclara par des accès si violens , qu'il ne lui fut pas possible de la dissimuler. Il fut obligé de se mettre au lit ; &

comme la maladie paroiffoit devoir être longue & fâcheufe, & que la Communauté n'étoit pas en état de lui fournir les fecours & les remedes néceffaires, peu de jours après on le transporta à l'Hôtel-Dieu. Cette épreuve, que fouvent les plus néceffiteux redoutent comme le comble des calamités, n'eut rien pour lui d'affligeant. Il eut de la joie de fe voir placé parmi les pauvres de Jesus Christ; & il ne pouvoit s'empêcher de la témoigner à ceux de fes amis qui venoient le vifiter. *Quel honneur*, leur difoit-il, *d'être dans la Maison de Dieu!* Ce n'est pas qu'il ne vit bien que cet honneur n'étoit pas du goût du monde, & qu'en particulier fa famille ne s'en feroit pas fort accommodée; mais il ne fe regardoit plus depuis long-temps comme appartenant au monde, & ne croyoit pas devoir fe gouverner par des vues purement humaines. Tout ce qui lui fit de la peine, fut de n'être pas confondu dans la foule, & qu'on l'eût placé dans la falle des Prêtres, quoiqu'il ne fût encore que dans les Ordres inférieurs. Il ne fe plaignoit auffi que des foins & des attentions qu'on avoit pour lui; car les Sœurs n'eurent pas de peine à s'appercevoir que ce n'étoit pas un homme ordinaire qu'on leur avoit amené. Sa douceur, fa modestie, fa patience les frappoit; & l'estime qu'elles conçurent de fa haute vertu, faisoit qu'elles étoient plus affidues à lui rendre tous les services que fa situation pouvoit exiger. Elles le furprenoient

AN. 1695.

toujours en prieres , toujours uni à Dieu , & produisant les actes que l'amour le plus pur peut inspirer. Jamais il ne sortoit de sa bouche la moindre plainte : s'il rompoit le silence , lorsqu'on lui parloit , ce n'étoit que pour bénir Dieu , & témoigner sa soumission parfaite à ses ordres. On le venoit voir pour s'édifier , & pour être témoin de ses sentimens ; & jamais on ne sortoit d'auprès de lui , sans se sentir plus de ferveur & de desir de sa perfection , tant il y avoit d'onction répandue dans ses paroles. Les choses de Dieu en fournissoient toujours la matiere ; il parloit si peu de ce qu'il souffroit , qu'à l'entendre parler , on ne l'eût pas même soupçonné d'être malade. Cependant le mal augmentoit de jour en jour ; les remedes ne produisoient aucun bon effet ; & sa mort paroissoit comme certaine. Il n'y eut que lui qui ne perdit jamais l'espoir de sa guérison. Il s'entint toujours assuré ; & lors même qu'il sembloit n'avoir plus que quelques momens à vivre , il dit si positivement à un de ses amis , M. Blain , qu'il en reviendroit , qu'on peut présumer sans témérité , vu la vie sainte qu'il avoit toujours menée , qu'il en avoit reçu de Dieu une connoissance surnaturelle. Quoiqu'il en soit , sa convalescence fut aussi rapide , que l'avoit été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup comme ressuscité , & bientôt il fut en état de se lever , de marcher & de reprendre ses exercices accoutumés.

Dans ce même temps, la divine Providence fit voir, d'une manière bien sensible, qu'elle n'abandonnoit point un homme qui s'abandonnoit lui-même entièrement entre ses mains. Louis de Montfort n'étoit point inconnu dans les Séminaires de Saint-Sulpice, à cause de l'étroit rapport qu'il y avoit entre eux & la Communauté de M. de la Barmondie. De plus, la haute estime qu'en faisoit ce digne Supérieur; tout ce que ses compagnons d'étude, dont plusieurs étoient passés à Saint-Sulpice, rapportoient de sa vertu peu commune; le témoignage qu'on lui rendoit dans la nouvelle Communauté où il avoit demeuré depuis; enfin les traits héroïques de vertu qu'il avoit fait paroître dans sa maladie, & pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu: tout cela faisoit qu'on l'y regardoit comme un jeune homme déjà très-avancé dans la vertu. M. Bouin, Directeur du petit Séminaire, homme très-consumé dans les voies des Saints, le connoissoit particulièrement, parce que M. de la Barmondie, qui, tout éclairé qu'il étoit, ne croyoit cependant pas devoir s'en rapporter à ses propres lumières pour la conduite d'une ame si privilégiée, le lui avoit envoyé quelquefois pour lui demander conseil, & lui découvrit l'état de son ame. Cette connoissance avoit beaucoup augmenté son estime pour lui, de sorte qu'on ne pouvoit pas être mieux disposé qu'il l'étoit en sa faveur. Aussi la proposition que

AN. 1693.

*Secours
qu'il reçoit
de la Pro-
vidence.*

A. 1695. fit M. d'Alegre, d'appliquer à M. de Montfort une pension de 150 livres qu'elle annexoit au petit Séminaire de Saint-Sulpice, fut-elle acceptée avec beaucoup de joie. M. Bouin fit plus. Comme cette pension n'étoit pas suffisante pour le petit Séminaire, où l'on payoit deux cens cinquante livres, il procura au fervent Ecclésiastique, sans que celui-ci l'en eût sollicité, ou même qu'il y eût seulement pensé, un bénéfice qui lui rapportoit cent livres, & pouvoit lui tenir lieu de patrimoine. Il étoit situé à Saint-Julien de Coureilles, à deux lieues de Nantes; & M. des Jouchères, Archidiacre de Nantes, en prit possession pour lui. Le jeune homme rendit compte à son oncle, par une lettre du 11 Juillet 1695, de ces nouveaux bienfaits, qu'il recevoit du Seigneur, & en particulier du dernier, dont il ignoroit alors l'auteur. *Je vous prie, lui dit-il en finissant, de remercier Dieu pour moi des graces qu'il me fait, non seulement pour les choses temporelles, qui sont peu de chose, mais pour les éternelles.*

*Il entre
au petit
Séminaire
de Saint-
Sulpice.*

M. de Montfort entra donc au petit Séminaire de Saint-Sulpice, au grand contentement de tout le monde. Il y fut reçu par les Directeurs du Séminaire, comme un Ange du Ciel, dont l'exemple ne pouvoit manquer de répandre une nouvelle ferveur parmi les jeunes Ecclésiastiques qu'ils y élevoient; & ceux-ci avoient une si haute idée de la vertu de leur nouveau

Condisciple, qu'un *Te Deum* ayant été chanté publiquement le jour de son entrée au Séminaire, sans qu'on leur en eût dit le motif, ils se persuaderent que c'étoit pour remercier Dieu de l'entrée de M. de Montfort, comme d'une grace signalée faite à cette maison.

Il n'y eut rien dans la conduite du nouveau Séminariste, qui démentit l'opinion favorable qu'on avoit de sa vertu. On lui vit pratiquer de nouveau, mais d'une manière plus excellente qu'il ne l'avoit fait encore, toutes les vertus dont il avoit toujours donné jusqu'alors les exemples les plus édifiants. La régularité, l'observance exacte de toutes les loix particulières d'une maison, contribue, plus que toute autre chose, au maintien du bon ordre dans une Communauté; c'est d'elle sur-tout que résulte l'édification générale; & celui qui se fait un devoir d'y être constamment fidèle, trouve en elle une sauve-garde assurée de toutes les vertus, & un moyen efficace & général pour s'avancer dans les sentiers de la perfection; tandis qu'il veille avec soin sur lui-même, pour ne point transgresser des devoirs qui sont de pur conseil; il n'est point à craindre que l'esprit de malice puisse le porter aisément à violer des préceptes; & comme ce soin l'oblige, en mille occasions, à renoncer à sa propre volonté, & à son inclination naturelle dans des choses, qui d'elles-mêmes sont très-licites, il devient nécessairement

AN. 1695-
99.

Sa régularité

AN. 1695-
99.

pour lui la source d'une infinité de sacrifices, & d'actes de vertu très-méritoires & très-précieux aux yeux de Dieu. M. de Montfort posséda cette vertu dans un très-haut degré; & ce qui prouve combien il la possédoit solidement, c'est qu'on la lui vit pratiquer toujours, avec la même constance, tout le temps qu'il demeura dans le Séminaire. Jamais il ne s'écarta, dans aucun point, des regles qu'on y prescrit, quoiqu'elles entrent dans les plus petits détails, & qu'elles obligent à la plus entière dépendance. Soumis, comme un novice, à ses Maîtres, il ne dispoit de rien, il ne faisoit rien sans leur permission, & leur rendoit un compte exact de toutes ses démarches & de toutes ses dispositions intérieures. Cette soumission s'étendoit jusqu'aux moindres choses, & lui lioit en quelque sorte la langue, même jusqu'à l'empêcher de proférer une parole hors des temps de récréation. Mais s'il rencontroit quelque ami qui desirât lui parler, ou qui le priât de lui rendre quelque service; avant de se prêter à ses desirs, il savoit adroitement s'esquiver, pour aller en demander l'agrément à ses Supérieurs.

*Il cesse
d'aller en
Sorbonne.
Son appli-
cation à
l'étude.*

Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il étoit au Séminaire, que sa soumission fut mise à une épreuve assez rude. Il reçut ordre de ne plus aller aux écoles de Sorbonne, & de se contenter des leçons de Théologie qu'on donnoit à la maison. Soit que les Directeurs de la Communauté crussent

qu'étant aussi peu avantageé qu'il l'étoit des biens temporels, il ne seroit point en état de faire la dépense nécessaire pour prendre ses degrés; soit qu'ils s'imaginassent que ces degrés lui seroient inutiles, ou enfin qu'ils ne portassent pas de sa capacité un jugement aussi favorable que M. de la Barmondierre, qui le préféroit, pour l'esprit, à tous ses condisciples. Quoi qu'il en soit, une pareille défense fut très-pénible au vertueux jeune homme, qui avoit un goût décidé pour l'étude, & qui regardoit la science comme une partie essentielle & nécessaire dans un Ministre des Autels. Peut-être jamais l'obéissance ne lui coûta-t-elle davantage que dans ce point; & cependant il se rendit, sans résistance & sans murmure, à la volonté de ses Supérieurs; de sorte qu'on ne connut la violence qu'il se faisoit à lui-même, que par la confiance qu'il en fit à un ami, pour lequel il n'avoit rien de caché. Toutefois, comme il étudioit, par un motif surnaturel, la peine qu'il ressentit d'une semblable disposition, ne le découragea point, & n'abattit rien de son application; & dans toutes les occasions qui s'en présenterent, il fit voir que sa grande piété n'étoit point un obstacle à ses progrès dans les sciences propres de son état. C'est ce qui parut sur-tout un jour qu'il soutenoit une these sur la grace. Ses compagnons se persuadoient qu'il ne pouvoit allier ensemble la contemplation & la science; & soit qu'ils voulussent le

AN. 1695-

99

AN. 1695-
99.

retirer d'un recueillement qui leur paroif-
soit excessif, soit qu'ils y fussent portés par
quelque sorte d'envie, & qu'ils eussent
dessein de mortifier & d'humilier une per-
sonne dont la vertu éclipsoit la leur, plu-
sieurs d'entre eux résolurent de le pousser
à bout, en lui proposant les argumens les
plus forts dans une matiere déjà très-diffi-
cile par elle-même, & en entassant un grand
nombre d'autorités prises des Ss. Peres, qui
paroissoient combattre le sentiment qu'il
soutenoit. Leurs efforts ne servirent qu'à
faire briller davantage la solidité de son ju-
gement, la pénétration de son esprit, &
l'étendue de ses connoissances. Il résolut
toutes les difficultés qu'on lui proposa, d'une
maniere si nette; il expliqua les passages
qu'on lui objecta d'une maniere si satisfai-
sante, & il fut, à son tour, en citer un si
grand nombre d'autres en sa faveur, que
ses adversaires en demeurèrent étonnés;
& avouerent que l'Esprit saint est le meilleur
de tous les maîtres, & qu'il n'y a rien de
bon & d'utile, qu'on ne puisse apprendre
en peu de temps à son école.

Ubi Deus
Magister
est, quàm
citò disci-
tur, quòd
docetur. S.
Greg.

Son re-
cueillemēt
habituel.

Ce qu'on y apprend avant toutes choses,
c'est la science de l'oraison, le goût des
choses saintes, la haine de soi-même, & le
mépris du monde. C'est aussi ce qu'y cher-
choit principalement notre vertueux Ecclé-
siastique, & ce qui parut en lui de la ma-
niere la plus éclatante. Les dispositions
qu'avoient faites de lui les Directeurs du
Séminaire, favorisoient l'amour qu'il avoit

pour la priere, & lui laissoient plus de temps pour vaquer à ce saint exercice. Il fut en profiter de maniere, qu'il acquit, en peu de temps, un très-grand don d'oraison. Après avoir donné le temps nécessaire aux études théologiques, tout celui qu'il n'étoit pas obligé de donner au prochain, ou bien à la réparation des forces de la nature, il le passoit à converser avec Dieu, & presque toujours à genoux, soit à l'Eglise, soit en sa chambre. Les graces sensibles qu'il y recevoit, l'empêchoient de le trouver jamais trop long. Car, dans les premieres années du Séminaire, il étoit, autant qu'on peut le conjecturer, dans cet état de la vie spirituelle, où le Seigneur répand plus abondamment ces sortes de faveurs sur les ames qu'il veut s'attacher uniquement. Hors même de la priere, étant comme enivré de ce vin nouveau qu'il y avoit puisé, il ne pouvoit pas toujours empêcher qu'on n'en vît des effets. Soit à table, soit en recreation, il répandoit quelquefois des larmes, que la force de l'amour divin faisoit couler de ses yeux; d'autres fois, l'impétuosité de ce même amour lui faisoit tout à coup pousser des sanglots, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de retenir. Souvent, tout concentré en lui-même, il ne pouvoit prendre aucune part à tout ce qui se passoit autour de lui. Rien ne pouvoit l'affecter, hormis ce qui se rapportoit directement à Dieu; & même, en de certains temps, on l'eût cru

AN. 1695-

99.

AN. 1695-
99.

Invisibi-
lem, tan-
quam vi-
dens susti-
nit. Heb.
XI.

Son goût
pour les
choses sain-
tes.

dans une espèce d'extase, tant il étoit aliéné de ses sens, & plongé dans un profond recueillement. Quelque chose qu'il fit, lors même qu'il s'efforçoit de sortir de la grande attention qu'il avoit à Dieu, pour se prêter davantage au prochain, il étoit visible qu'il n'en sortoit jamais. Sa présence seule suffisoit pour inspirer aux autres le recueillement, & pour les rappeler à Dieu; son air, son maintien, ses gestes, tout en lui sembloit indiquer que celui qui lit dans les replis de nos cœurs, & qui connoît à fond nos pensées les plus secrètes, n'étoit pas moins présent à son esprit, que s'il l'eût vu de ses propres yeux.

A une foi vive, répondoit le goût qu'il avoit pour les choses saintes. Il étoit trop éclairé sur les grandeurs de Dieu, pour ne pas estimer tout ce qui avoit avec lui quelque rapport. Rien de plus tendre & de plus animé que sa piété. Elle paroissoit, ou plutôt elle éclatoit dans toutes les occasions. Le moindre objet de dévotion étoit capable de le rallumer; c'étoit un feu toujours prêt à s'embraser, & qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Bien éloigné de cette fausse spiritualité, qui, sous prétexte d'une perfection plus épurée & plus dégagée des sens, affecte de ne point recourir à ces objets sensibles que l'église expose aux yeux de ses enfans, il y avoit continuellement recours. Instruit par sa propre expérience, il savoit combien ils sont propres à rappeler l'esprit &

& le cœur à Dieu, & combien le Seigneur se plaît à se servir de ces moyens, si foibles & si bas en apparence, pour opérer en nous de grandes choses. Depuis son enfance, il avoit toujours été singulièrement attaché au S. Rosaire. Cet attachement s'étoit plutôt augmenté que diminué avec l'âge. Les lumieres qu'il avoit acquises, n'avoient fait que le fortifier, & pour marque de son dévouement à Marie, il portoit communément le Rosaire suspendu à sa ceinture. Il étoit encore plus soigneux de ne point perdre de vue l'Image de Jesus crucifié, & celle de sa sainte Mere. Il les avoit toujours sur lui; souvent il les tenoit dans ses mains, & lorsqu'il étudioit, il avoit soin de les placer l'une & l'autre devant lui.

Dans les conversations, il ne parloit que de Dieu, ou de Marie. Son cœur ne tarissoit jamais sur ces objets. Son amour l'y rappelloit sans cesse; & sans même qu'il y fit réflexion, il y revenoit continuellement; c'étoit toujours avec un nouveau goût: ses idées, pour tout ce qui regardoit la piété, étoient grandes & sublimes; mais on eut dit qu'il en manquoit pour traiter des choses les plus communes; tant il étoit alors abstrait, & prenoit peu de part à ce qui se disoit. S'il vouloit même, par esprit de charité, se contraindre & contribuer à la récréation commune, en accordant son discours à ceux des autres, il le faisoit de si mauvaise grace,

Ses conversations.

C

AN. 1695.

9.

qu'il étoit aisé de voir que c'étoit un homme hors de sa sphere, qui parloit de choses dont il n'étoit nullement affecté. On en fit l'épreuve assez peu de temps après l'entrée de M. de Montfort au Séminaire. Plusieurs se plainquirent au Supérieur, de ce que dans les temps destinés à la récréation, leur nouveau camarade ne les entretenoit que d'objets plus propres pour l'oraison, que pour un temps où il convenoit de se divertir en se prêtant à des objets moins sérieux. Celui qui faisoit alors les fonctions de Supérieur au petit Séminaire de S. Sulpice, étoit M. Bouin, homme rempli de l'esprit de Dieu, & vraiment digne d'avoir la conduite de cette sainte Maison. Ce sage Directeur, qui ne pouvoit lui-même ouvrir la bouche que pour parler des choses divines, crut cependant devoir condescendre aux desirs de ses inférieurs. Il donna ordre à son pénitent de se conformer pour la conversation à ses condisciples, & de s'entretenir, au moins de temps en temps, de choses indifférentes & propres à égayer la conversation. Celui-ci fit de son côté ce qu'il put pour obéir. Il parla moins de Dieu; mais intérieurement occupé de lui, son esprit ne pouvoit se porter sur d'autres objets, & sa langue lui refusoit son ministère. Pour triompher de cet obstacle, & se faire violence à lui-même, dans la crainte de manquer à l'obéissance, il s'appliqua sérieusement à se remplir l'esprit de certains traits, de ces

certaines histoires amusantes, pour les conter ensuite en récréation ; il en fit même un petit recueil ; mais, tous ses soins furent inutiles ; tout ce qu'il pouvoit dire de cette nature perdoit son sel dans sa bouche ; son esprit, son imagination, d'ailleurs si brillante & si féconde, ne savoit prêter aucun agrément à ses discours ; & l'on ne pouvoit s'empêcher de sourire, lorsqu'on l'entendoit raconter, d'un air dévot, les choses en elles-mêmes les plus comiques. Les efforts qu'il faisoit pour obéir, n'en étoient que plus louables ; mais il fallut enfin lui laisser suivre l'impulsion de l'esprit de Dieu, & l'abandonner à l'attrait qui le portoit à parler des choses saintes.

Il fut en faire usage pour faire goûter à un grand nombre de ses compagnons, de l'aveu & de l'agrément des Supérieurs, plusieurs pratiques qu'il croyoit propres à ranimer & à soutenir leur ferveur. La plupart avoient pour objet le culte de Marie : il eut voulu communiquer à tout le monde, la haute idée qu'il avoit de ses grandeurs, & sa tendre dévotion pour elle. Ayant lu le livre du fameux Archidiaque d'Evreux, qui traite de l'esclavage de la Mere de Dieu, il fit connoître cette pieuse association dans le Séminaire, & plusieurs l'embrassèrent à son exemple. M. Tronson, Supérieur de Saint-Sulpice, qui étoit alors à Issy, fut consulté là-dessus, & ce grand homme, de son temps une des plus vives lumières du Clergé de

Pieuses pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire.

An. 1695-

9.

France, permit au fervent Séminariste de suivre en cela le mouvement de son zele. Il crut seulement devoir faire un léger changement à la formule d'affociation en substituant à la qualité *d'esclaves de Marie*, celle *d'esclaves de Jesus en Marie*. Par une suite de ce même amour pour l'auguste Mere de Dieu, notre saint jeune homme n'eut pas plutôt connoissance du Pseauteur de saint Bonaventure, ouvrage où tout respire l'amour le plus tendre & le plus affectueux pour Marie, qu'il se hâta de le faire connoître aux autres, qu'il se fit une loi de le réciter, & qu'il en conseilla l'usage à ceux qui, comme lui, n'étoient pas encore engagés dans les ordres sacrés. Chaque jour c'étoit de sa part de nouvelles industries pour réveiller sa ferveur & celle des autres Séminaristes. Dans cette vue, il composa des cantiques qu'il récitait ensuite, sans s'embarrasser des critiques qu'on en pouvoit faire. La piété les avoit dictés; c'étoit elle seule qui conduisoit sa voix & qui animoit son geste, lorsqu'il les chantoit. Tantôt il persuadoit à ses camarades d'adresser aux saints Anges les uns des autres, les saluts qu'il est d'usage de se faire réciproquement. Tantôt il leur montrait, par son exemple, à avoir continuellement à la bouche des paroles d'actions de grâces; afin de témoigner à Dieu leur reconnoissance, pour tant de biens dont il ne cesse de nous combler, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace.

Avec tout cela, s'il rencontroit quelque tableau de Notre Seigneur ou de la sainte Vierge, qui lui parût propre à inspirer de la dévotion, c'étoit une heureuse découverte dont il ne manquoit pas de faire part à ses amis. Souvent même, quand ces choses étoient de nature à pouvoir s'acheter, il en faisoit emplette & les distribuoit ensuite à d'autres.

Ce dernier trait pourroit surprendre, vû la grande pauvreté dans laquelle vivoit M. de Montfort, & dont il s'étoit fait une loi de laquelle il ne s'écarta jamais. Cette loi, il l'observa dans le Séminaire avec la dernière exactitude. Il n'avoit rien en propre, & ce qui étoit à son usage, étoit ce qu'il y avoit de plus pauvre; mais, quand il s'agissoit de bonnes œuvres, & de faire de pieuses emplettes, on eut cru qu'il avoit à sa disposition des fonds inépuisables. On a déjà vu ce qu'il faisoit en ce genre, dès le temps qu'il étoit encore chez M. de la Barmondie. Le petit Séminaire fut souvent témoin de pareils effets de sa charité. Sans en sortir, il trouvoit le moyen d'assister un grand nombre de pauvres, sur-tout d'Ecclésiastiques. Des personnes, qui connoissoient ses vertus & ses besoins, se faisoient un plaisir de lui donner; mais ce qu'il en recevoit ne restoit dans ses mains, qu'autant qu'il le falloit, pour en faire des œuvres de charité, ou pour l'employer à des choses qu'il croyoit utiles au prochain. C'étoit

AN. 1695.

7

Sa confiance dans la Providence.

AN. 1696-

9.

l'homme de la Providence ; s'il avoit en elle une confiance filiale , elle avoit de lui le soin qu'une mere tendre a de son enfant. Plus il étoit saintement prodigue envers les autres des ressources qu'elle lui faisoit trouver pour lui-même , plus elle se plaisoit à lui en fournir de nouvelles & de plus abondantes. L'expérience qu'il en avoit , lui faisoit même faire quelquefois des dépenses peu compatibles avec la modicité de ses moyens ; comme d'acheter des amas de mauvaises chansons qu'il entendoit chanter dans les rues , ou de mauvais livres qu'il trouvoit sur les quais , pour les déchirer aussi-tôt en présence des vendeurs. On avoit beau lui représenter que les personnes les plus opulentes ne pourroient pas remédier à un pareil mal , il ne pouvoit écouter que son zele , & l'indignation qu'il avoit de voir Dieu outragé , & le salut du prochain en danger. La moindre de ses craintes étoit que de pareilles œuvres lui fissent jamais manquer de ce dont il avoit besoin. Il s'étonnoit même de ce que tout le monde n'avoit pas dans la Providence une confiance pareille à la sienne. Un jour , qu'il vouloit se procurer quelque chose dont il avoit un pressant besoin , il pria un bon séculier , M. le Vallier , qui demouroit , ainsi que lui , au petit Séminaire , de la lui acheter , & lui donna pour cet effet une somme modique , qui étoit tout ce qu'il avoit alors. La somme n'étoit pas , à beaucoup près , assez grande

našup a
 33102001
 -Rosa 2011
 230
 -11127

de pour la chose qu'il demandoit. Le Séculier le lui représenta, mais envain : il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'il n'avoit pas de foi ; en effet, il n'en eut pas assez pour multiplier la somme, & on se moqua de lui, quand il la proposa pour une chose qui valoit trois fois davantage. Il rapporta donc l'argent à celui qui le lui avoit donné, & celui-ci lui reprocha de nouveau qu'il manquoit de foi, & il ajouta, que *sa bonne Mere*, parlant de la très-sainte Vierge, lui fourniroit le surplus ; ce qui ne manqua pas d'arriver presque aussi-tôt.

Quelque louables qu'eussent été de pareils sentimens dans le fervent Séminariste, ils auroient été justement suspects, & l'on eût pu plutôt les regarder comme l'effet d'une imagination vive & bouillante, que le fruit d'une vertu solide, si sa conduite d'ailleurs n'eut pas été des plus régulières, & si dans la pratique du bien il eut moins consulté l'obéissance que son humeur & sa propre volonté. Mais c'est un reproche qu'on n'eut jamais droit de faire à M. de Montfort. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que dans sa conduite il y avoit quelque chose de singulier, qui frappoit, & qui ne prévenoit pas tous les esprits en sa faveur. Le souverain mépris qu'il avoit pour les choses du monde, ne lui permettoit pas toujours de faire attention à ce qu'on y regarde communément comme des bienséances.

Ce qu'on trouvoit de répréhensible en M. de Montfort.

An. 1695-

9.

Il y avoit dans ses gestes, dans son ton, dans ses manieres, dans son maintien, quelque chose de simple, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Fait pour vivre avec les hommes, & pour gagner les hommes à Dieu, peut-être auroit-il dû se plier davantage à leur goût, en ce qui n'est point contraire à la véritable vertu. Souvent on l'en a averti, & s'il ne se corrigea pas sur ce point, s'il sortit du Séminaire avec cet intérieur singulier, qu'il y avoit apporté, on peut dire, que ce ne fut, en aucune maniere, la faute des Messieurs, qui en étoient alors les Directeurs, & qu'ils se donnerent pour cela tous les soins que leur prudence & leur zele pouvoient exiger. Mais, s'il est juste de les excuser, je ne crois pas non plus qu'on puisse faire un crime à M. de Monfort, de pareils défauts, qui n'étoient en lui qu'extérieurs. Souvent on en voit de semblables en bien des personnes, qui sont bien éloignées d'être aussi vertueuses que lui, sans qu'on les leur reproche, ou que même on y fasse beaucoup d'attention. Toutes les fois qu'il en fut repris, quelque sévere que fût la réprimande, il la reçut avec toute la modestie & l'humilité possible; il fit même des efforts pour s'en corriger; mais, soit qu'il n'aperçut pas assez en lui-même ce que tout le monde y voyoit, soit que, tout occupé des choses divines, il ne put pas arrêter ses pensées sur ce qui lui sembloit de pures bagatelles; bientôt il perdoit de

vue tout ce qui lui avoit été dit sur cet objet ; ou plutôt, disons que Dieu permettoit ces légères ombres dans son serviteur, afin de couvrir en lui ses plus grands dons, & de le tenir lui-même dans une plus profonde humilité. Peut-être aussi, dans bien des occasions, ce grand amateur de la Croix de Jesus craignoit-il de se trop rapprocher du monde & de n'être pas assez fidele aux secretes inspirations de son divin Maître, s'il eût agi d'une autre maniere. C'est ce que l'on doit sur-tout penser de certaines actions qui lui étoient familiares, & dont il ne se désista jamais, quoiqu'elles parussent ridicules & bizarres à bien des personnes, & qu'elles lui attirassent bien des railleries de leur part ; comme, par exemple, lorsqu'il fréquentoit les écoles de Sorbonne, de s'y mettre à genoux en arrivant, pour y faire la priere ; lorsqu'il accompagnoit quelqu'un de ses disciples en visite, de se mettre à genoux à la porte, ou sur l'escalier, en l'attendant ; & quand il devoit faire partie de la compagnie, de se tenir dans un profond recueillement sans y prendre part, pour peu que la conversation roulât sur des objets profanes & qui lui fussent étrangers ; lorsqu'il alloit dans les rues, d'y tenir les yeux si baissés, qu'il voyoit à peine peu de pas au-devant de lui ; d'y marcher le plus souvent la tête découverte, par respect pour la présence de Dieu, & d'a-

AN. 1695.

9.

voir alors son chapelet ou son crucifix à la main, comme dans une église. Toutes ces choses peuvent être regardées comme de pieux excès qu'on ne doit point légèrement imiter; mais qu'il seroit, je crois, téméraire de condamner tout-à-fait, dans un homme tel que M. de Montfort, à cause de la sublimité de ses motifs, & de l'élevation de son esprit. Car les attribuer au vain desir de se singulariser, ou à quelque autre vue, également vicieuse; c'est ce que démentent évidemment & la conduite irréprochable qu'il a constamment soutenue, & les grandes choses que le Seigneur a opérées par son ministère.

*Differens
jugemens
qu'on porte
de sa con-
duite.*

Quoiqu'il en soit, comme tous les traits que nous venons de décrire prétoient à la malignité, que c'étoit ce qui s'appercevoit d'abord dans notre fervent jeune homme; & que la plupart de ceux avec qui il vivoit, dans un âge où l'on ne s'arrête qu'au dehors, & où l'on s'attache bien plus à relever le ridicule dans autrui, qu'à étudier ce qu'on y pourroit imiter, ne pouvoient pas, ou ne vouloient pas pénétrer les motifs qui pouvoient excuser ou même sanctifier ce qui leur paroissoit en lui de defectueux; il est certain que sa conduite fut dès-lors un problème. Chacun l'expliqua selon qu'il étoit affecté. Les uns ne croyoient pas, que, pour quelques manieres extérieures, singulieres, il est vrai, mais après tout innocentes en elles-mêmes & provenant d'un bon prin-

cipe, on put justement condamner un jeune homme, en qui on ne pouvoit remarquer rien de véritablement répréhensible, & qui se conduisoit en tout de la maniere la plus édifiante & la plus conforme aux sublimes maximes de l'Évangile. Les autres, dont l'imagination se plaisoit à répandre les plus noires couleurs sur tout ce qui ne quadroit pas avec leurs idées, se représentant les actions peu communes de M. de Montfort, comme l'effet d'un naturel vain, bizarre, ennemi de l'ordre & de l'obéissance, concluoient de là que tout ce qui paroissoit en lui de plus louable n'étoit qu'orgueil & qu'illusion, un fantôme de vertu sans réalité. Il est vrai que pour peu qu'on fût de bonne foi, & qu'on examinât les choses sans préjugé, il étoit difficile qu'on put se former un jugement si sinistre, ou du moins en demeurer sérieusement convaincu; mais plusieurs feignoient de le croire, ou formoient là-dessus des doutes, & l'on agissoit en conséquence. Dans les uns, ces doutes favorisoient leur penchant naturel à toujours prendre en mauvaise part les actions du prochain; dans les autres c'étoit une jalousie secrète, qui se couvroit de divers prétextes pour se dérober à la vue des autres, & qui souvent même avoit l'art de se cacher à elle-même sa propre noirceur. Quelques-uns étoient bien aises qu'on regardât, comme équivoque, une vertu à laquelle ils sen-

AN. 1695.

29.

toient bien qu'ils ne pourroient pas atteindre ; d'autres trouvoient dans ces soupçons quelque soulagement à la peine qu'ils ressentoient de se voir éclipsés par une personne plus jeune qu'eux, dans l'esprit de ceux dont ils souhaitoient le plus d'être estimés. Telles furent les principales sources d'une guerre très-pénible que la vertu de M. de Montfort eut dès lors à soutenir, & qui fut pour lui chaque jour, une occasion féconde des victoires les plus signalées. On ne peut douter que l'esprit de ténébres n'y eut beaucoup de part, & qu'il ne mit alors en jeu, comme il a toujours fait, les diverses passions des hommes pour pousser, s'il le pouvoit, à bout une vertu qu'il prévoyoit devoir être un jour employée à la ruine de son empire ; mais ce qu'on y doit envisager sur-tout, c'est la conduite du Seigneur, qui, par ces premiers combats, vouloit préparer son serviteur à soutenir dans la suite les chocs les plus furieux de la part de l'enfer & du monde, & montrer en lui la force & la richesse de sa grace.

Ce qu'il souffre de ses camarades.

Ainsi M. de Montfort, après être entré dans le petit Séminaire avec une réputation peu commune de sainteté, se vit bientôt en butte aux mépris, aux railleries d'un grand nombre de ceux avec lesquels il vivoit. Ses manières extraordinaires devinrent d'abord un objet de plaisanterie pour une jeunesse, fervente d'ailleurs, mais qui

croioit avoir droit de se divertir aux dépens de tout ce qu'elle pouvoit remarquer de ridicule en autrui. Ces plaisanteries venoient sans cesse, & souvent étoient accompagnées de tout ce qui pouvoit les rendre plus piquantes & plus mortifiantes : cependant, comme elles ne suffisoient pas pour corriger notre vertueux jeune homme, il y eut plus d'une fois, parmi ces compagnons, de ces gens qu'on nomme des originaux, beaucoup plus singuliers dans leurs manieres, que celui qu'ils persécutoient pour sa singularité, qui lui donnerent des soufflets, pour lui faire redresser la tête, lorsque, sans s'en appercevoir, il la tenoit un peu trop penchée d'un côté. C'est ce qui lui arriva, une fois entre autres, dans une conférence publique. Un avertissement de cette nature auroit paru bien dur à tout autre ; M. de Montfort ne paroissoit le sentir, que pour redresser au même instant la situation de tête qui choquoit, & dont on le reprenoit.

Les moins pieux ; on fait que, même dans les meilleures Communautés, ce sont eux qui donnent le ton, tandis que la vertu modeste cherche la retraite & le silence ; les moins pieux se plaignoient de ce qu'il n'avoit à la bouche que les louanges de Marie ; ils lui reprochoient d'aimer plus la Mere que le Fils, & par conséquent de lui rendre un culte excessif, & qui par là même ne pouvoit lui plaire. M. de Montfort ne cessa pas pour cela de parler de la

AN. 1695-

99.

*Plaintes
qu'on fait
de lui.*

AN. 1695.

99.

Mere de Dieu ; mais il parla davantage de Dieu même & des choses divines. Cela ne les contenta pas. Ils se plainquirent aux Supérieurs du Séminaire , que cette affectation qu'il avoit à ne parler que de choses saintes , étoit une chose insupportable , & que c'étoit renverser l'ordre , en donnant à la priere un temps fait pour délasser l'esprit. Ce fut à cette occasion , qu'il eut ordre de se porter à des discours indifférens. Nous avons déjà dit ce qu'il fit en conséquence. Il s'efforça d'obéir ; mais le peu de grace qu'il avoit à parler des choses profanes , le peu de goût qu'il prenoit à ce qui ne fait que flatter l'esprit , & une espece d'incapacité pour ce qui ne se rapporte point à Dieu , le firent regarder de plusieurs comme un esprit simple , comme un homme ignorant qui ne seroit jamais bon à rien : & , quand on fut que , dans sa retraite , il s'occupoit quelquefois à composer des cantiques , ceux d'entre les Séminaristes qui se piquoient d'esprit , eurent une grande curiosité de les voir , pour en rire à ses dépens , ne croyant pas qu'il pût sortir de la plume d'un dévot aussi abstrait , rien que de propre à exciter leurs risées. Ils durent cependant y trouver , que M. de Montfort y parle noblement de Dieu & des choses saintes , & que l'esprit de piété qui les a dictés , en y répandant la grace & l'onction qui lui sont propres , a bien suppléé à ce qu'il pourroit y manquer du côté des regles de l'art. Voilà , dis-je , ce qu'ils

Y auroient dû trouver ; mais des esprits ^{AN. 1695.} préoccupés n'étoient guere en état de porter un jugement sain & vrai : on ne vit donc point, on ne sentit point ce qu'il y avoit de grand & de noble dans les poësies sacrées du fervent Séminariste, & ils censurèrent impitoyablement ; ils tournerent en ridicule ce qu'ils y apperçurent de défauts.

Ces contradictions, que M. de Montfort éprouvoit de la part des autres Séminaristes, ne furent pas d'abord portées à leur comble. Dans les premières années, tout le temps qu'il eut le bonheur d'être sous la direction de M. Bouin, cet homme séraphique dont nous avons parlé, il eut la consolation de savoir que sa conduite, au moins quant à l'essentiel, avoit son approbation ; & le jugement d'un homme, si généralement estimé, contrebalançoit bien le mépris d'une jeunesse prévenue, & & servoit à la retenir dans de justes bornes. Il arriva même, en plus d'une occasion, que cet homme, vraiment spirituel, rendit hautement justice à la vertu du vertueux jeune homme. Un jour, en particulier, qu'on blâmoit en sa présence ses pénitences, qui sembloient en effet excessives, & qu'on les mettoit en parallèle avec celles d'un autre Ecclésiastique, qui, après des austérités très-grandes, étoit, au sçu de tous, tombé dans le dérèglement ; M. Bouin prit la parole, & en deux mots fit voir la différence essentielle

On le justifie.

AN. 1695-
99.

*Epreuves
qu'il reçoit
de la part
de son Di-
recteur.*

qu'il y avoit entre ceux dont il étoit ques-
tion : *S'ils sont semblables , dit-il , dans la
pratique de la pénitence , ils ne le sont pas
dans celle de l'obéissance : le premier étoit un
opiniâtre ; celui-ci est un obéissant.*

La mort de M. Bouin ayant privé M.
de Montfort de son saint Directeur , celui
qui voulut bien se charger du soin de son
ame , prit à son égard une conduite toute
différente. Dès lors ses épreuves furent
beaucoup plus fortes , mais elles n'en fu-
rent pas moins avantageuses pour lui. M.
l'Echassier étoit l'homme du monde le plus
éloigné de tout excès. Ce qu'il y avoit
d'extraordinaire en son pénitent , son ca-
ractere tout de feu , les saillies de son amour ,
les opérations même de la grace qui sor-
toient de l'ordre commun , durent donc
lui paroître suspects. Aussi mit-il tout en
œuvre pour éprouver la bonté de son es-
prit , & sur-tout son obéissance. Il le con-
tredisoit , il l'humilioit en tout ; il trouvoit
à redire à tout ce qu'il faisoit ; à peine con-
descendoit-il quelquefois à ce qu'il dési-
roit de lui ; s'il lui accordoit quelque chose ,
c'étoit , pour l'ordinaire , d'un air qui fai-
soit entendre qu'il le désapprouvoit ; quel-
quefois ce qu'il lui avoit accordé , il le dé-
fendoit bientôt après , & il lui comman-
doit au contraire ce qu'il y avoit de plus
contraire à son goût ; il le tenoit d'ailleurs
dans la plus étroite dépendance , & ne vou-
loit pas qu'il agit en rien selon le mouve-
ment de la propre volonté ; il ne lui étoit

plus permis de donner à l'oraison d'autre temps que celui qu'il lui avoit marqué, ni de faire d'autres austerités que celles qu'il lui avoit permises. Quand le fervent Séminariste, selon la louable coutume de la Maison, venoit rendre compte à son Directeur de l'état de sa conscience, il ne trouvoit jamais celui-ci prêt à l'entendre, & bien souvent il en étoit rebuté. Du reste il n'échappoit jamais au Directeur la moindre parole, le moindre signe d'approbation, qui pût faire connoître qu'il estimoit la vertu de son pénitent.

Une pareille conduite étoit bien capable de faire mourir l'amour-propre. Elle ne parut pas encore suffisante à M. l'Echassier. Il crut qu'il lui falloit encore porter des coups d'autant plus rudes, qu'ils seroient publics. M. Brenier, le Supérieur du petit Séminaire, fut chargé de ce soin, & personne n'étoit plus capable que lui de s'en bien acquitter. Sérieux par caractère, & fort rude envers lui-même par vertu, il connoissoit parfaitement tous les replis du cœur humain, & possédoit, au souverain degré, l'art de mortifier ceux dont il vouloit éprouver la vertu. Cet art, il l'épuisa tout entier sur M. de Montfort. Quelque chose que pût faire le fervent jeune homme, il ne recevoit de lui que des réprimandes. Non-seulement tout ce qu'il y avoit en lui de défectueux, tout ce qui portoit la plus légère empreinte de l'amour-propre, étoit relevé, exagéré de la manière la plus mor-

AN. 1695-

99.

Son Supérieur le mortifie en tout, & publiquement.

AN. 1695.

99.

tifiante ; mais ses actions les plus vertueuses étoient assez souvent mal interprétées. Son air de piété n'étoit qu'affectation ; ses discours étoient pitoyables ; son silence , stupidité ; ses oraisons , illusion ; son zele , l'effet du tempérament ; ses actes de douceur & d'humilité , des moyens pour s'attirer l'estime des autres , & pour leur en imposer. C'étoit à l'entrée de la récréation , devant une foule de jeunes gens , que M. Brenier s'y prenoit ainsi pour mortifier M. de Montfort ; non pas deux ou trois fois seulement , mais constamment pendant l'espace de six mois consécutifs. Que n'eut point alors à souffrir celui-ci , surtout de la part de ses camarades , qui , ne pénétrant pas assez les motifs de leur Supérieur , croyoient entrer dans ses vues , en mortifiant & en raillant à toute outrance celui qu'ils en voyoient ainsi traité ? Bien peu de personnes eussent été capables de soutenir un pareil choc. La patience de M. de Montfort n'en fut pas même ébranlée. Il écoutoit , d'un air tranquille & serein , les choses les plus piquantes ; & bientôt après , il s'approchoit de son saint persécuteur d'un air gai , & lui parloit avec autant d'ouverture , que s'il en avoit reçu des applaudissemens. Enfin M. Brenier ne put soutenir plus long-temps l'emploi dont il s'étoit chargé , & il avoua simplement à M. l'Echaffier , qu'il ne savoit plus par où prendre M. de Montfort pour l'humilier. Cet aveu toutefois ne fit point changer au

Directeur de conduite; & si la persécution, de la part des jeunes gens du Séminaire, ne fut pas toujours également violente, elle le fut encore assez pour tenir en haleine & pour éprouver la constance de leur vertueux condisciple.

Au milieu de toutes ces épreuves, la vertu du serviteur de Dieu prenoit sans cesse de nouveaux accroissemens. C'étoit toujours cette tendre & vive dévotion pour la Reine des Vierges, qui s'étoit fait remarquer en lui dès le temps de sa première enfance. On l'avoit chargé, à cause de sa piété, du soin de cette belle chapelle, qui lui est consacrée dans l'Eglise de Saint-Sulpice, derrière le chœur: il est incroyable avec quelle satisfaction & quelle exactitude il s'acquittoit de cet emploi, dont il ne se défit jamais tout le temps qu'il resta dans le Séminaire. Par une suite de cette même piété, ayant eu permission de son Directeur de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté, long-temps avant qu'il entrât dans les Ordres sacrés, auxquels ce vœu est attaché, il choisit, pour le faire, la chapelle de la Vierge dans l'Eglise de Notre-Dame, où il alloit, ainsi que plusieurs autres Séminaristes, communier tous les samedis. Là, aux pieds de celle qu'il avoit coutume d'appeller *sa bonne Mere*, il présenta à Dieu, par ses mains, le sacrifice parfait d'un corps, qui, par la miséricorde divine, avoit été préservé de ces souillures, dont la jeunesse n'est que trop souvent flétrie.

AN. 1695

99.

M. de Montfort fait le vœu de chasteté, avant d'être dans les Ordres sacrés.

AN. 1695-

99.

*Soin qu'il
a de se
mortifier
en tout.*

L'exercice continuel de la pénitence & de la mortification avoit été un des principaux moyens dont il s'étoit servi pour obtenir cette grace. Afin de la conserver, il ne l'abandonna jamais. Quoique ses austérités fussent plus modérées, depuis que l'obéissance en eut ôté le choix à sa ferveur, elles auroient pu paroître extrêmes à tout autre, qui n'auroit pas été, comme lui, transporté d'une sainte haine contre lui-même. Il savoit profiter de tout pour tourmenter son corps : il ne lui donnoit de trêve ni le jour ni la nuit ; & la manière dont il le traitoit, eût fait croire qu'il s'en regardoit comme le bourreau. Il occupoit la chambre la plus incommode de la maison ; immédiatement logé sous le toit, il ressentoit tout ce que les chaleurs de l'été & les glaces de l'hiver ont de plus accablant, sans jamais avoir eu la pensée de se procurer un logement un peu moins rigoureux, ou de tempérer en rien les rigueurs d'une si triste demeure. Dans les plus grands froids, il y demouroit presque tout le jour, & n'approchoit jamais du feu, quoiqu'il fût légèrement vêtu, mal chauffé ; & que, pour affliger davantage la nature, sans qu'il y parût, il portoit des bas dont le pied étoit tout ouvert du côté de la semelle du soulier ; pratique qu'il observa constamment toute sa vie. Il n'étoit pas plus indulgent pour lui-même dans les autres points. Ses sens extérieurs, son esprit, sa volonté, tout en lui étoit dans l'affujettissement le plus

parfait à l'esprit de Dieu. Il ne s'accordoit rien de ce qu'il pouvoit se refuser ; & c'étoit assez qu'il se sentît une forte inclination vers quelque chose, pour qu'il se l'interdît, au moins pour un temps, jusqu'à ce que cette grande activité se fût rallentie. Tout cela, il le faisoit sans trop de contrainte ; il trouvoit même de la douceur à le faire, parce qu'il le faisoit par le principe de l'amour.

AN. 1695-
99.

Ce même amour, qui le portoit à ne rien omettre de tout ce qu'il savoit être agréable au Seigneur, faisoit qu'il donnoit une attention toute particulière aux emplois que l'obéissance lui confioit, & qu'il s'en acquittoit parfaitement. Ses Supérieurs, pour le distraire un peu de son recueillement, que plusieurs trouvoient excessif, l'ayant nommé pour être Maître des Cérémonies, sous la direction de celui qui l'étoit en chef, dans le peu de temps qu'il occupa cette place, il vint à bout d'une chose, que beaucoup d'autres avant lui avoient inutilement tentée ; ce fut de rassembler & de ranger par ordre tout ce qui regardoit les différens ministères qui servent au culte divin, afin que chaque personne pût trouver aussi-tôt ce qu'elle avoit à faire.

Son exactitude à s'acquitter de ses emplois.

Mais c'étoit sur-tout dans les actions de zèle, qui regardent le salut du prochain, que la charité du pieux Séminariste paroissoit dans tout son jour. Comme ces sortes de fonctions s'accordoient parfaitement avec son attrait particulier, on le

Succès avec lequel il fait le Catéchisme.

AN. 1700.

voyoit alors tout entier. Ce qu'il disoit ; paroissoit inspiré par l'esprit de Dieu, tant il y avoit de grace & d'onction dans ses paroles. C'est ce qu'éprouverent les enfans qu'il fut chargé de catéchiser. On lui avoit à dessein donné le soin de ceux qui passoient pour les plus dissipés dans un des quartiers du fauxbourg Saint Germain. Mais quelque mal disposés qu'ils fussent , il savoit tellement les toucher , que les plus indociles fondoient en larmes , & donnoient des signes d'une véritable conversion. Le bruit de ces succès étant parvenu au Séminaire , quelques jeunes gens , qui ne pouvoient ajouter foi à ce qu'on en disoit , voulurent s'assurer par eux-mêmes de la vérité. Ils furent un jour au catéchisme de leur confrere. Ils se proposoient d'en relever ce qu'ils y trouveroient de ridicule ; mais le ton ferme & pathétique dont celui-ci parla devant eux des grandes vérités de la Religion , fit sur eux une si vive impression , qu'ils furent obligés de reconnoître en lui le talent de toucher les cœurs.

Il sépare Il y eut aussi, vers le même temps, d'autres rencontres imprévues , où le zèle tout de feu de M. de Montfort parut avec éclat. Un jour il rencontra , dans un endroit écarté , deux jeunes gens qui se battoient l'épée à la main. A la vue d'une action si criminelle , & du péril éminent que couvroient des ames rachetées du sang de Jesus-Christ , transporté , comme hors de lui-même , il prend en ses mains le Crucifix

qu'il portoit toujours sur lui, s'avance hardiment vers les deux combattans, & leur parle avec tant de force & de sagesse, qu'il les oblige à se séparer, & les réconcilie l'un avec l'autre. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque, qu'il pensa dès ce moment à quitter le siecle, & peu de temps après, il entra dans le Séminaire de Saint-Sulpice, où il raconta ce trait à plusieurs personnes. M. Blain, celui de qui nous avons en main les manuscrits, le lui a entendu raconter avec admiration; & d'ailleurs, il le tenoit de M. de Montfort lui-même, qui n'avoit presque rien de caché pour lui.

Dans un autre temps, ayant été député, avec un autre Séminariste très-fervent, pour faire, au nom de la Communauté, un pèlerinage à N. D. de Chartres, selon le pieux usage qui se pratique tous les ans dans cette sainte Maison, il ne fit, pendant tout le chemin, que donner à chaque pas de nouvelles preuves de son zèle. Sans penser même à la fatigue qu'il prenoit, en traversant les vastes plaines de la Beauce, s'il voyoit au loin des laboureurs, il quittoit souvent son compagnon, pour aller les catéchiser, & leur dire un mot d'édification. Arrivé à Chartres, il se rendit droit à la Chapelle, qui étoit le terme de son pèlerinage. Le lendemain, il y revint de très-grand matin; il y communia; & ne se lassant point d'être aux pieds de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa ten-

AN. 1700.

*Son pè-
lérinage à
N. D. de
Chartres.*

AN. 1700.

dre Mere, il y demeura six heures entieres, à genoux, immobile, & dans une profonde oraison. Il quitta à regret ce saint exercice, quand on l'avertit qu'il devoit aller prendre sa réfection : il le reprit bientôt après, & le prolongea jusqu'au soir ; de sorte que son compagnon, quoique très-pieux, s'étonnoit de le voir s'entretenir si long-temps avec Dieu. Ainsi un voyage, qu'on avoit cru capable de le dissiper & de le distraire, ne servit qu'à rendre sa ferveur plus vive, & son recueillement plus profond.

*Il est fait
Prêtre, &
célèbre sa
première
Messe.*

Tant de traits de vertu, une innocence rare, jointe à la vie la plus pénitente & la plus austère, une jeunesse passée dans la pratique sublime des conseils évangéliques ; les plus rudes épreuves, soutenues avec une patience inaltérable, tout dépositoit en faveur de notre vertueux Ecclésiastique ; tout sembloit l'inviter à recevoir le sacré caractère auquel le Seigneur l'avoit appelé depuis long-temps, d'une manière signalée. Il avoit passé l'âge prescrit pour cela par les saints Canons, ayant déjà plus de vingt-sept ans ; de plus, doué d'un excellent esprit, & ayant consacré bien des années à l'étude de la Théologie, il avoit abondamment toutes les connoissances requises pour le saint Ministère. Néanmoins pénétré, d'un côté, de respect à la vue de la sainteté du Sacerdoce, & des grandes obligations qui l'accompagnent ; d'un autre côté, n'envifageant en lui-même que
la

sa foiblesse & son incapacité, il ne pensoit qu'avec tremblement à l'auguste dignité qui sembloit se présenter à lui. La proposition qu'on lui en fit, l'accabla. Ce fut la première fois, ou plutôt la seule fois de sa vie, qu'il témoigna des sentimens contraires à ceux de l'obéissance. Il fallut un commandement exprès : on le lui donna ; & dès ce moment, faisant taire toutes les craintes, toutes les répugnances que sa profonde humilité lui faisoit sentir, il plia humblement les épaules sous le fardeau qu'on lui imposoit. Il fut fait Prêtre le samedi des Quatre-Temps, après la Pentecôte de l'année 1700, le 5 de Juin, par les mains de M. l'Evêque de Perpignan. Après quelques jours donnés à la préparation la plus fervente, il dit sa première Messe à cet Autel de la Vierge, dont il avoit eu soin pendant tant d'années. La ferveur avec laquelle il le dit ; les grands sentimens dont son ame étoit alors pénétrée, & qui se faisoient même remarquer au dehors, & répandoient sur toute sa personne je ne fais quoi de céleste, ravirent d'admiration tous ceux qui y assisterent. Plusieurs même, de ceux qui n'étoient pas trop favorables au nouveau Prêtre, déclarerent qu'il leur avoit paru un Ange à l'Autel, & qu'ils n'avoient jamais vu personne s'acquitter de cette auguste fonction, d'un air si touchant & si dévot.

Fin du premier Livre.

D



LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.

LIVRE SECON D.

SOMMAIRE.

DISPOSITIONS où étoit M. de Montfort , quand il se vit revêtu du Sacerdoce. Il se détermine pour l'emploi de Missionnaire. Il suit M. l'Evêque à Nantes. Il le quitte. Ce qui lui arrive à Fontevrault. On le retient pour Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. Biens qu'il y fait. Mortifications qu'il essuie au Séminaire d'Angers , & à celui d'Issy. Il est quelque temps à la Salpêtrière. Ce qu'il souffre après en être sorti. Il rétablit la paix parmi les Hermites du Mont-Valérien. Soins qu'il se donne pour une de ses Sœurs. Charité qu'exercent à son égard les Dames Religieuses du Saint Sacrement. Sa Sœur se fait Religieuse. Il retourne à l'Hôpital de Poitiers. Conduite qu'il y mène.

Acte héroïque de charité. Contradictions qu'il éprouve. Projet qu'il conçoit de la Congrégation des Filles de la Sagesse. Ce qui donne lieu de croire qu'il avoit depuis long-temps des lumieres surnaturelles à ce sujet. Il rassemble quelques pauvres filles, & quelles étoient en cela ses vues. Il met Mademoiselle Trichet parmi elles, & lui donne un habillement particulier. Il se retire de l'Hôpital, & s'offre aux Supérieurs Ecclésiastiques pour donner des Missions. Ce qu'il étoit alors. Comment il se comporte dans les fonctions du Ministère Apostolique. Mission de Montbernage. Erection d'une chapelle à l'honneur de la sainte Vierge. Sa charité pour les pauvres. Il s'associe un jeune homme. Humiliation qu'il reçoit à la Mission du Calvaire. Mission de Saint-Saturnin. Réparation publique des excès qui se commettoient en un certain endroit de ce fauxbourg. Prédiction du serviteur de Dieu, & comment elle fut accomplie. Autre événement de la même nature. Il est interdit. Quelle en est la cause. Comment il se comporte en cette occasion. Il se détermine à aller en pèlerinage à Rome. Lettre circulaire qu'il écrit avant son départ de Poitiers.

AN. 1700.

M. DE MONTFORT avoit jusqu'alors travaillé sans relâche à sa propre perfection, quoique toujours dans la vue de se rendre utile au prochain, & de travailler à la gloire de Dieu. En recevant le caractère du Sacerdoce, il en avoit aussi reçu l'es-

Disposition où étoit M. de Montfort, quand il se vit revêtu du Sacerdoce,

D 2

AN. 1700.

Rom. 9.
1. 2. 2. Cor.
22. 15.Il se dé-
termine
pour l'em-
ploi de
Mission-
naire.

prit. Ainsi , sans rien diminuer du zele ardent qu'il avoit toujours eu pour la perfection , il ne songea plus qu'à s'appliquer à faire naître dans le cœur des autres le même zele , & à les rendre participans du bonheur qu'il possédoit lui-même. Embra-
 sés du feu qui dévorait le grand Apôtre, il eût pu , comme lui , prendre à témoin le souverain Scrutateur des cœurs , de la douleur vive & continuelle qu'il ressentoit de la perte de ses freres en Jesus-Christ, & de la joie sincere avec laquelle il se seroit sacrifié tout entier, pour procurer leur salut. Ce fut là tout à la fois , & le principe de toutes ses démarches , & la cause de tout ce qu'il eut depuis à souffrir.

Il n'avoit point balancé , comme on l'a vu , sur le choix de son état ; il ne balan-
 ça pas davantage sur le choix du ministère , auquel il devoit donner la préférence. Prê-
 cher Jesus-Christ , le prêcher aux pauvres , aux personnes les plus abandonnées , fût toujours son attrait dominant. La Grace le pressoit là-dessus si puissamment ; elle lui faisoit voir si clairement que c'étoit là ce que le Seigneur demandoit de lui , qu'il n'eût pu , sans se rendre coupable d'une grande infidélité , suivre une autre route , quelque sainte qu'elle pût être. Aussi , quoi-
 que bien des raisons , prises même de la reconnoissance , & appuyées sur les motifs les plus louables , le portassent à s'engager dans une Congrégation à laquelle il devoit beaucoup , & pour laquelle il avoit la plus

haute estime ; quoique MM. de Saint-Sulpice parussent le desirer, & s'y attendissent en quelque sorte, il ne put cependant jamais s'y résoudre, à moins que ce ne fût pour quelqu'une des Maisons que la Congrégation avoit au Canada, & où il auroit eu le pouvoir d'annoncer l'Evangile aux Infideles. Cette condition n'ayant point été acceptée, il attendit de la bonté du Seigneur, qu'il lui donnât le moyen de suivre un attrait, qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme venant de lui.

Son espérance ne fut pas long-temps frustrée. Il n'y avoit encore que quelques mois que M. de Montfort avoit été fait Prêtre, lorsque M. l'Evêque arriva au Séminaire de Saint-Sulpice. C'étoit un zélé Missionnaire, disciple de M. Ollier. Sa vie étoit très-pauvre & très-pénitente. Il faisoit tous les voyages à pied, sans presque aucun argent ; ne vivoit alors que de pain & d'eau, & ne respiroit que la gloire de Dieu & le salut des ames. Sa vie étoit une suite continuelle de bonnes œuvres ; & pour les perpétuer, il s'étoit associé plusieurs personnes, & avoit fondé pour elles la Communauté de Saint-Clement à Nantes. Ce qui l'amenoit à Paris, c'étoit, disoit-il, pour y réveiller sa ferveur parmi ceux à qui il se croyoit redevable du peu qu'il en avoit. Cette fois, il parut que la Providence l'y conduisoit, pour ouvrir à M. de Montfort la carrière dans laquelle il devoit marcher. Dès qu'il le connut, il

Il s'attache à M. l'Evêque, Missionnaire dans le pays Nantois, & s'en sépare au bout de quelques mois.

1700. desira de se l'attacher , & celui-ci fut lui-même au-devant de ses vœux. Le jeune Prêtre se réjouissoit de faire , en quelque sorte , l'apprentissage de ses travaux Apôtoliques sous un tel Maître ; & le respectable vieillard se félicitoit lui-même d'avoir rencontré un si digne coopérateur. Ils partirent tous deux au mois de Septembre de Paris , & s'embarquerent sur la Loire à Orléans. Pendant le voyage , qui fut de peu de jours , le nouveau Missionnaire donna des marques de son zèle , en reprenant avec hardiesse trois libertins , qui disoient des paroles obscènes , & profanoient le saint nom de Dieu par leurs juremens. Les jeunes gens s'étant moqués de sa correction , il leur prédit qu'ils ne tarderoient pas à en être châtiés ; & la chose ne manqua pas d'arriver. Deux d'entre eux ayant tiré l'épée l'un contre l'autre , se blessèrent tous deux grièvement ; le troisième tomba si dangereusement malade , après s'être enivré , qu'il en pensa mourir. Etant arrivé à Nantes , M. de Montfort travailla , avec son digne conducteur , aux Missions de la campagne , jusqu'au mois de Février de l'année suivante 1701. C'est tout ce qu'on a pu savoir de particulier , touchant le temps qu'il fut dans la compagnie de M. l'Evêque. Ce qui l'obligea à s'en séparer , ce fut le peu de ressemblance qu'il remarqua entre ce zélé Missionnaire , & les Ouvriers qui s'étoient joints à lui , sur-tout en matière de doctrine. Il ne crut

pas pouvoir travailler sûrement avec des gens qui manquoient de soumission à l'Eglise. Ce qui est arrivé à la Communauté de Saint-Clement, depuis la mort de son Fondateur, avant qu'elle tombât heureusement entre les mains de MM. les Sulpiciens, n'a que trop fait voir combien étoit sage la conduite du serviteur de Dieu.

Cependant cette démarche le privoit de toute espece de ressources, & l'auroit plongé dans de tristes inquiétudes, sans la confiance qu'il avoit dans la divine Providence. Assuré, sur les promesses que Notre Seigneur a faites à ceux qui cherchent sincèrement le Royaume des Cieux, & qui ont tout quitté pour son service, il ne lui venoit pas même à l'esprit qu'elle pût jamais lui manquer au besoin. La seule chose, qui pouvoit lui donner quelque embarras, c'étoit de connoître la voie particuliere par où Dieu vouloit alors qu'il marchât. Ce fut là le premier motif qui lui fit prendre la résolution d'aller à Paris; il espéra que celui qui l'avoit conduit plusieurs années dans les voies de la perfection, seroit encore à son égard l'interprète de la volonté divine.

En allant à Paris, il voulut d'abord passer par Fontevrault, où il avoit une sœur, qui, peu de temps avant, y avoit fait profession, en qualité de Sœur converse; bonheur dont elle étoit, en grande partie, redevable à ses soins. Comme il ne vivoit que d'aumônes, & qu'il vouloit que tout

An. 1701.

*Il entreprend le voyage de Paris.**Ce qui lui arriva à Fontevrault.*

AN. 1701.

le bien qu'on lui faisoit, fût fait par des motifs surnaturels, & toujours en vue de Jesus-Christ; quand il fut arrivé à la porte de cette fameuse Abbaye, sans dire son nom, il demanda à la Sœur Portiere qu'on lui donnât *la charité pour l'amour de Dieu*. Il prononçoit ces derniers mots d'une manière très-affectueuse. Le ton de sa voix, son air de piété, quelque chose d'extraordinaire qu'elle voyoit en lui, frappèrent cette Sœur; elle souhaita savoir à qui elle parloit, & fit plusieurs questions au Prêtre inconnu, auxquelles celui-ci ne répondit, qu'en répétant ces mots, *la charité pour l'amour de Dieu*. Madame l'Abbesse, avertie de ce qui se passoit, vint elle-même à la porte, & demanda à l'étranger quel étoit son nom. Madame, repliqua le Prêtre, *à quoi bon me demander mon nom? ce n'est pas pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité*. Cette réponse, dont on ne pénétra pas le sens, parut sans doute peu respectueuse à Madame l'Abbesse; & le pieux Pèlerin fut renvoyé sans aucun secours. Quelque épuisé qu'il fût de fatigues, il reçut ce refus avec une patience héroïque, & se contenta de dire à la Sœur du dehors: *Si Madame l'Abbesse me connoissoit, elle ne me refuseroit pas la charité*. Ces paroles piquèrent la curiosité des Dames Religieuses. On fut bientôt instruit de ce qui venoit de se passer. La sœur de M. de Montfort reconnut son frere à ce trait, & à la peinture qu'ont lui fit du

voyageur. On courut après lui ; on lui fit des instances , de la part de Madame l'Abbesse , de revenir ; mais ce fut en vain. *Madame l'Abbesse*, dit-il, *n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu , maintenant elle me l'offre pour l'amour de moi , je la remercie.* Cela dit , faisant à Dieu le sacrifice du plaisir qu'il auroit eu de voir une sœur , avec qui il auroit pu librement s'entretenir du bonheur d'être tout-à-fait au Seigneur , il alla chercher , chez des pauvres gens de la campagne , la nourriture & le repos dont il avoit un besoin extrême.

De là il poursuivit sa route par Poitiers. Cette ville étoit une de celles qui devoient un jour se ressentir le plus des effets de son zèle , & où lui-même devoit éprouver plus de contradictions : il n'avoit compté qu'y passer ; mais il y fut retenu par un trait de providence bien marqué. Il étoit allé dire sa Messe à l'Hôpital ; il s'acquitta de cette anguste fonction avec tant de ferveur & de piété , que les pauvres , qui s'y trouverent présens , en furent saisis d'étonnement & d'admiration. Ils le furent encore davantage ; quand ils virent le recueillement profond avec lequel il fit son action de grace. Pendant une heure entière il se tint à genoux , immobile , au pied de l'Autel. On a lieu de croire que Dieu ver-
On l'arrêta à l'Hôpital de Poitiers, pour y faire Aumônier.

AN. 1701. d'Aumônier à l'Hôpital, ou du moins ce-
 lui qui l'étoit, n'étoit plus en état d'en
 exercer les fonctions. Les pauvres, à la vue
 de M. de Montfort, conçurent qu'ils fe-
 roient heureux d'être sous sa conduite. *Ve-
 nez, se disoient-ils les uns aux autres, voilà un Saint, voilà l'homme qu'il nous faut; faisons en sorte qu'il demeure avec nous.* L'e-
 xécution suivit de près leur délibération.
 Quand l'homme de Dieu se leva pour sor-
 tir, ils vinrent en foule autour de lui, &
 le conjurerent, dans les termes les plus
 tendres, de ne pas les abandonner. On
 peut se représenter ce que sentit alors un
 homme dont le cœur étoit si rempli de
 tendresse pour tous les membres souffrants
 de Jesus-Christ. *Mes chers enfans*, leur ré-
 pondit-il d'un ton qui leur témoignoit son
 amour, *demandez si c'est la volonté de Dieu.*
 Un d'eux se chargea d'en écrire à l'Evê-
 que, au nom de tous les pauvres de l'Hô-
 pital; lui, de son côté, consentit à atten-
 dre la réponse que M. l'Evêque (a) feroit à
 cette Requête, & leur promit de s'y con-
 former.

*Bonnes
 œuvres que
 fait M. de
 Montfort,
 avant d'y
 être fixé.*

L'absence du Prélat, qui faisoit alors la
 visite de son Diocèse, ne permit pas d'a-
 voir une réponse aussi prompte qu'on l'au-
 roit désirée. Pendant l'intervalle, qui fut
 de quelques semaines, M. de Montfort fut
 loger au petit Séminaire, dans la paroisse
 de Saint-Porchaire; & avec la permission

(a) M. de Girard, Prélat très-zélé,

de MM. les Grands-Vicaires, il s'adonna à toutes sortes de bonnes œuvres. Presque tous les jours, il assembloit sous les halles les enfans & les pauvres de la Ville, pour leur faire des catéchismes. Les exhortations pathétiques qu'il y joignoit, y attiroient aussi beaucoup d'autres personnes, & faisoient la plus vive impression sur les cœurs. Cela ne l'empêchoit pas de visiter assiduellement l'Hôpital; & le respect avec lequel il y traitoit les pauvres, faisoit bien voir que c'étoit Jesus-Christ même qu'il voyoit en eux. Les Ecoliers eurent aussi une part très-particulière à ses soins. Pour les tirer du dérèglement où vivoient un grand nombre d'entre eux, & pour les fixer dans la voie du salut, après avoir gagné leur estime & leur affection par le zèle & la douceur qu'il leur témoigna, il forma, de ceux qu'il trouva les plus dociles, une petite société, & leur donna des réglemens, qui consistoient à faire chaque jour un peu d'oraison, & la lecture d'un bon livre; à s'unir ensemble pour se divertir innocemment les jours de congé; à fréquenter les Sacramens; à s'inscrire dans la Congrégation de la Sainte Vierge, établie au Collège des Peres de la Compagnie, & sur-tout à faire leurs efforts pour retirer du désordre ceux de leurs camarades qui s'y seroient laissés entraîner. La grace accompagnoit par-tout les travaux du serviteur de Dieu. Tous les Ecoliers, à qui il adressoit des paroles de salut, se trouvoient tout à coup changés

en d'autres hommes ; & le Seigneur bénit tellement la petite société qu'il avoit formée, qu'il en est sorti d'excellens Prêtres, & de très-fervens Religieux.

*Biens
qu'il y fait.*

C'est ainsi que s'occupa M. de Montfort jusqu'à l'arrivée de l'Evêque. Ce Prélat, qui vit par lui-même les biens que le nouveau Missionnaire avoit faits dans son absence, se fit un plaisir de l'accorder aux desirs des Pauvres de l'Hôpital. Dès lors cette Maison fut, comme elle devoit l'être, le principal objet de son zèle. Tout y étoit dans un grand désordre. Il n'y avoit presque nulle règle, nulle subordination, nulle économie. Il s'appliqua d'abord à pourvoir aux besoins du corps les plus pressans, persuadé que, s'il y réussissoit, il pourroit ensuite employer, avec plus de succès, les remèdes spirituels qu'il jugeroit être convenables. En conséquence, on le vit plusieurs fois, à la tête de quelques pauvres, parcourir la Ville, en conduisant un âne chargé de paniers, pour porter les aumônes de toute espèce qu'on leur donneroit. Ses soins ne furent point inutiles. L'Hôpital fut considérablement soulagé. Il y eut alors plusieurs abus réformés, qui nuisoient également au bien-être corporel & spirituel des malades : on assujettit les pauvres à prendre leurs repas en commun ; l'heure en fut réglée, & l'on fit, pendant ce temps-là de bonnes lectures. Tout cela fut fait en très-peu de temps, quoique avec beaucoup de contradictions. Le bien spiri-

quel étoit son principal but ; on vit bientôt, parmi les Pauvres, une réforme presque générale. Cela toutefois ne lui fit point abandonner entièrement le soin des personnes du dehors. Outre ces occupations journalières, il prêchoit, il confessoit, il donnoit des retraites, & dirigeoit même plusieurs ames à la plus haute perfection. Entre celles-ci, on peut avec raison distinguer Mademoiselle Trichet, jeune Demoiselle, qui n'avoit alors que dix-sept ans, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Il semble que tant de bonnes œuvres & tant de bénédictions attachées aux fonctions de son ministère, auroient dû fixer, au moins pour long-temps, le saint Missionnaire à l'Hôpital de Poitiers ; mais, le propre des hommes Apostoliques, est de ne point avoir ici-bas de séjour fixe & permanent. Ce sont des nues légères, qui, selon le mouvement que leur imprime le souffle qu'ils reçoivent d'en-haut, vont porter tour à tour en différens lieux la fécondité. Souvent emportés par l'impulsion de l'Esprit Saint, comme l'Apôtre le témoigne de lui-même, ils vont, sans en connoître toujours la raison, où il plaît à ce divin guide de les conduire. C'est ainsi que l'on vit alors M. de Montfort s'arrêter, pour ainsi dire, tout à coup au milieu de sa course, & s'échapper en quelque sorte, pour reprendre la route de Paris ; où, parmi beaucoup de bonnes

 AN. 1704.

*Il le quitte
& poursuit
sa route
pour
Paris.*

AN. 1701.

Mortification qu'il reçoit au Séminaire d'Angers.

œuvres, il devoit recueillir une ample moisson de peines & d'humiliations.

Celle qu'il reçut dans le chemin ne fut pas la moindre. Le Serviteur de Dieu a même avoué depuis, que quoiqu'il en ait essayé une infinité d'autres, & qu'elles fussent dans un sens son aliment le plus ordinaire, cependant il n'y en avoit guere eu qui lui ait été plus sensible que celle-là. Il y avoit dans une ville qui se trouvoit sur son passage, un de ses anciens Maîtres. Les épreuves, auxquelles ce digne Supérieur l'avoit assujetti, n'étoient point effacées de sa mémoire, mais elles ne servoient qu'à le lui rendre plus cher & plus estimable. Il le regardoit avec tout le monde, comme un Saint, & le respectoit comme son maître. Il ne pouvoit donc manquer de l'aller voir; mais à peine fut-il en sa présence, qu'il s'en vit rejeté & rebuté d'une manière fort dure à la vue de toute la Communauté. Il fut même obligé de sortir à l'instant de la maison, sans qu'on eut égard, ni à son caractère, ni à son besoin. Ce traitement étoit accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre plus mortifiant. Le cœur de M. de Montfort en fut blessé jusqu'au vif, & peut-être est-ce la seule occasion de cette espee, où il lui soit échappé quelque parole de plainte, *est-il possible, dit-il, que dans un Séminaire, un Prêtre soit ainsi traité?*

Une mortification parfaitement sembla;

ble à celle-ci l'attendoit encore à Paris. AN. 1704.
 A peine y fut-il arrivé, qu'il se hâta d'aller trouver un de ceux qui l'avoient autrefois dirigé, dans le dessein de lui demander conseil. C'étoit même un des principaux motifs de son voyage à Paris. Non-seulement celui-ci le lui refusa, lui déclarant qu'il ne vouloit plus se charger de sa conduite; mais il lui dit des choses très-humiliantes, devant un grand nombre de jeunes Ecclésiastiques, & le renvoya, comme on avoit fait ailleurs, sans lui donner même les petits soulagemens que son état, les circonstances, & la charité sembloient exiger. Une pareille conduite étoit bien capable de déraciner du cœur du disciple, ce qu'il pouvoit encore y avoir d'humain dans son attachement pour ses anciens Maîtres. Mais cette fois, soit qu'il se fut reproché sa première vivacité, soit qu'il fut alors davantage sur ses gardes, il ne laissa rien paroître de sa sensibilité; & reçut en silence tous les reproches qu'on voulut bien lui faire. Presque incontinent après, on lui vit exercer son zèle, d'une manière qui montrait la parfaite liberté dont il jouissoit, & jamais depuis il n'en conserva le moindre ressentiment, jamais il ne manqua le moins du monde au respect & à la reconnoissance qu'il devoit à des hommes, dont il avoit reçu les services les plus signalés. Quant à ce qui paroît de trop dur dans la manière d'agir de deux

AN. 1701. hommes, regardés avec raison, comme très-parfaits, ce n'est pas à nous à porter là dessus notre jugement. Nous ne doutons point que leur intention ne put les excuser en grande partie devant Dieu. L'un & l'autre ont rendu depuis justice à la vertu de M. de Montfort, & quelqu'un dans la suite, ayant rappelé au dernier, le trait dont on vient de parler, & dont il avoit été témoin, ce digne Supérieur, loin de chercher à s'excuser, lui fit cette réponse vraiment édifiante: *Vous le voyez, je ne me connois pas en Saints.*

*Il est quel-
ques mois à
la Salpê-
trière.*

Au reste, ce n'étoit point l'approbation des hommes, que cherchoit M. de Montfort, & les croix qu'il plaisoit au Seigneur de semer par-tout sur ses pas, n'abattoient en rien la confiance qu'il avoit en lui. Plein d'une nouvelle ferveur, il alla proposer ses services à l'Hôpital général. Cette maison, qu'on nomme assez communément la Salpêtrière, est comme le chef-d'œuvre de la charité de saint Vincent de Paule. Il n'y a point de miseres, de quelque espece qu'elles soient, qui n'y trouvent un asile. Le saint Fondateur, avec un ordre admirable, y a préparé des secours à toutes sortes de misérables depuis l'enfant encore dans le sein de sa Mere jusqu'au vieillard prêt à descendre dans le tombeau. On peut juger de-là, des travaux du saint Missionnaire, dans cette maison. Aimant, pour ainsi dire, avec passion la pauvreté, & chérissant tout ce

qui en portoit les livrées, il dut s'y trouver comme dans son centre, & ne manqua pas de donner un libre effort à son zèle. Ses vues pour le bien étoient sublimes. Il entreprit, exécuta ce que d'autres n'avoient pas même imaginé; mais cela même excita contre lui l'envie, ce vice secret, mais terrible, qui, sous divers prétextes, se glisse quelquefois dans des cœurs exempts de tout autre vice, & s'en rend tout à fait le maître. On représenta le nouvel Aumônier, comme un homme brouillon, ami du changement, & capable seulement de causer du bruit; &, au bout de quelques mois, lorsqu'il s'y attendoit le moins, un jour qu'il se mettoit à table avec les autres, il trouva sous son couvert un billet, par lequel on lui signifioit de se retirer.

Voilà de nouveau l'homme de Dieu sans habitation, sans ressources, sans appui du côté des hommes, abandonné, rejeté de ceux mêmes, qui jusques là l'avoient soutenu. Cette situation, si pénible pour tout autre, lui parut délicieuse. Le nécessaire ne pouvoit manquer à un homme pour qui le nécessaire se réduisoit à si peu de chose. La divine providence lui fit trouver sa nourriture dans la charité des Dames du saint Sacrement, de la manière que nous le dirons ci-après; pour son logement, il se contenta d'un misérable réduit sous un escalier, dans le voisinage du Noviciat, rue Pot-de-Fer. *Ce qu'il souffre après en être sorti.*

An. 1701.

vaisseau de terre, une pauvre couchette, des vêtemens usés, un bréviaire, un crucifix, une image de la sainte Vierge, & les instrumens de pénitences, composoient tous ses meubles. Un mendiant de profession auroit eu de la peine à demeurer dans un endroit si obscur & si malsain; mais ce véritable pauvre de J. C. s'y trouvoit mieux que dans les plus beaux Palais. Il passoit la plus grande partie des jours & des nuits en oraison. Dieu se plaçoit à favoriser cette ame pure, de ses plus intimes communications, & la douceur toute céleste qu'il y goûtoit fit douter quelque temps au serviteur de Dieu, s'il ne feroit pas mieux de préférer le repos de la contemplation aux travaux d'une vie active & toute employée au salut des ames. L'obéissance le décida. Le Directeur de sa conscience lui déclara, qu'il ne devoit en aucune maniere abandonner, ni suspendre les fonctions du saint Ministère, pour lesquelles il paroissoit spécialement appelé de Dieu.

Il passe quelque temps chez les Hermites dumont Valerien.

M. de Montfort n'eut point de peine à se rendre à cette décision, qui s'accordoit si bien avec l'attrait de la grace; & vers le même temps, l'occasion s'étant offerte d'exercer une œuvre digne de son zele, il ne fit aucune difficulté de l'accepter, & s'y livra tout entier. Il s'agissoit de rétablir la paix parmi les Hermites dumont Valerien. Il y avoit déjà quelque temps que l'esprit de ténèbres, jaloux de la

bonne édification que donnoient ces bons Solitaires, n'avoit réussi que trop à semer la division parmi eux. M. Madot, alors leur Supérieur, & depuis Evêque de Chalons sur Saone, avoit inutilement tenté toutes sortes de voies pour les ramener à leur devoir, lorsqu'il jetta les yeux sur M. de Montfort. Le vertueux Ecclésiastique se rendit au lieu de sa destination, muni d'une commission particulière de M. l'Archevêque de Paris, Chef supérieur de l'Hermitage. Tous ceux qui ont vu la Capitale, connoissent la situation du mont Valerien. On n'en peut guere voir de plus agréable, ni de plus propre au recueillement. L'abord en est rude & difficile, à cause de son élévation rapide, sur-tout du côté qui regarde Paris. Avant d'arriver au sommet de la montagne, on rencontre plusieurs chapelles, où les divers mysteres de la Passion sont représentés en relief, & d'une maniere très-expressive, par des figures de hauteur humaine, ce qui attire en cet endroit un grand nombre de Pélerins, qui viennent faire leurs stations à ces chapelles. Bientôt après, principalement quand on est entré dans la maison des Hermites, on découvre un des plus beaux payfages qu'il y ait au monde. La Seine, après avoir baigné le bas de la montagne, serpente en longs circuits, dans une vaste plaine bordée au loin par des collines, qui ressemblent assez à de légers nuages, que

AN. 1702.

leur éloignement dérobe presque entièrement à la vue. Une foule d'objets différens, forment dans cette plaine, une agréable variété. Un des plus beaux ponts qu'il y ait en France, celui de Neuilly, frappe d'abord la vue. On y voit aussi quantité de superbes châteaux, & grand nombre de villages assez peu distans les uns des autres. D'un autre côté, sur le bord de la rivière, le bois de Boulogne, s'éleve comme en amphithéâtre, & semble conduire l'œil, jusqu'à ce qu'il se repose sur Paris. Nulle part cette grande ville n'offre une plus belle perspective. Assez éloignée pour confondre ensemble des objets, dont une vue plus distincte seroit capable de distraire l'esprit; elle ne l'est pas au point, qu'on ne puisse, en la voyant, se former la plus haute idée de sa grandeur & de sa magnificence. Cet ensemble, qu'on ne se lasse jamais de voir, joint à l'air pur qu'on y respire, rend le séjour du mont Valerien extrêmement agréable dans les beaux jours de l'Été; mais il n'en est pas de même dans l'arrière saison & pendant l'Hiver. Le haut de la montagne est alors, le plus souvent, enveloppé de brouillards épais. C'est là comme le centre de toutes les vapeurs, qui s'élevent de la rivière & de la plaine; & le froid y est plus pénible qu'ailleurs. Or on étoit dans la plus rigoureuse saison, au commencement de l'an 1702, & le zélé Missionnaire, qui ne venoit que pour procurer la paix, n'avoit

point voulu prendre un air d'autorité, qui lui eut attiré des distinctions. C'étoit par la pratique des vertus qu'il vouloit se concilier la confiance des Freres ; & il y réussit parfaitement. Son recueillement, son esprit d'oraison, sa mortification, sa ferveur les étonnerent. Ils le voyoient suivre leurs réglemens avec la plus grande exactitude, se trouver à tous leurs exercices, & leur donner en tout genre les exemples de la plus haute perfection. Ces hommes si austeres ne paroissent plus l'être devant lui ; car, à toutes leurs pénitences, il y ajoutoit encore des pénitences particulieres. Dans les intervalles, entre les exercices communs, on étoit assuré de le trouver dans la chapelle, toujours à genoux & en oraison, souvent tremblant de froid & glacé ; la pauvreté de ses vêtemens n'étant pas capable de le garantir de la rigueur de la saison. Les Solitaires, touchés de le voir en cet état, le prièrent avec tant d'instance de prendre un de leurs habits, qu'il se rendit à leurs sollicitations. Ainsi revêtu de la robe blanche de ces Hermites, il vivoit au milieu d'eux, comme l'un d'eux, & sans aucune distinction. Frappés néanmoins de tant d'exemples de vertus, émus par la grace & l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur & son humilité, ils ne tarderent pas à se conformer à ses instructions, & firent avec joie tout ce qu'il leur demandoit, au nom de son divin Maître. Chacun reconnut

AN. 1702.

humblement sa faute, ils se demanderent mutuellement pardon, l'obéissance reprit sa vigueur, & la concorde fut parfaitement rétablie dans cette sainte maison.

Soins qu'il se donne pour une de ses sœurs.

Ainsi le Seigneur bénissoit les travaux de son serviteur; la grace l'accompagnoit par-tout, mais il n'en étoit ni moins pauvre, ni moins méprisé des hommes. Ayant rempli si parfaitement sa Mission, il revint à son pauvre réduit, mettre la dernière main à une bonne œuvre, qui l'avoit occupé depuis son arrivée à Paris & qui regardoit sa propre sœur. Nous avons déjà dit, qu'une de ses sœurs avoit été, par son entremise, admise au Monastere de Fontevault, & qu'elle y avoit fait sa profession peu de temps avant qu'il y passât. Une autre de ses sœurs, celle dont il s'agit à présent, étoit restée à Paris, dans la Communauté des filles de saint Joseph; où Madame de Montespan l'avoit placée à la demande de la Duchesse de Mortemar. Elle avoit dès-lors le desir d'être Religieuse; mais divers événemens, sans qu'il y eut de sa faute, indisposèrent contre elle l'esprit des Supérieures, & lui firent perdre les bonnes grâces & les secours de celles qui l'avoient jusques-là protégée. Il étoit juste qu'une sœur, qui ressembloit en beaucoup de choses à son saint frere, & qui portoit le même nom que lui, eût aussi quelque part à ses croix. M. de Montfort, qui pour lors étoit à Nantes, étant instruit de sa situation, lui

écrivit pour l'encourager à les supporter patiemment, & à s'abandonner sans réserve & sans inquiétude à la divine Providence. Vous êtes, lui dit-il, fille de la Providence, dont je suis aussi l'enfant, quoique indigne, ou plutôt, vous n'en êtes encore que novice; parce que vous ne faites que commencer à pratiquer la confiance & l'abandon parfait, qu'elle demande de vous. Vous ne serez reçue Professe & Fille de la Providence, que quand votre abandon sera général & parfait. Dieu vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut séparer de tout ce qui n'est pas lui... Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon, si, comme son divin Maître, elle est délaissée, méprisée, rejetée; ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante & l'épouse de Jesus-Christ; Professe de la divine Providence, si elle ne l'est pas de la Religion. Il l'exhorte ensuite, à vivre au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans se soucier du lendemain; à dormir en repos sur le sein de la divine Providence & de la très-sainte Vierge; & à chercher uniquement à contenter Dieu, se rappelant sans cesse cette vérité infailible, cet axiome éternel & divin; cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa justice, & le reste vous sera donné par surcroit... Cette lettre, pleine de feu, étoit bien capable de ranimer la foi de la sœur de M. de Montfort; mais elle ne mit pas fin à ses peines. A son arrivée à Paris, le saint Missionnaire la trouva dans la plus

AN. 1702.

*Charité
qu'exercēt
à son égard
les Dames
du S.S. de
la rue Cas-
sette.*

désolante situation ; pendant long-temps, malgré toutes les occupations de zèle, dont nous l'avons vu successivement chargé, il se donna toutes sortes de mouvemens pour lui procurer quelques secours. Son but principal étoit de lui fournir le moyen de contenter le grand desir qu'elle avoit d'être Religieuse. Toutes les tentatives qu'il put faire à ce sujet, furent inutiles ; de sorte qu'il pensoit à renvoyer sa sœur à Rennes, chez ses parens. Il ne voulut cependant pas prendre là - dessus une dernière résolution, avant d'avoir beaucoup consulté le Seigneur dans la prière ; & ce fut alors qu'il fit connoissance avec les Dames du Saint-Sacrement, de la rue Cassette, par le moyen de M. Bargeville, très-digne Prêtre de la Communauté de Saint-Sulpice. Des la première entrevue, la Supérieure (a), qui vit & son extraordinaire sainteté, & l'extrême besoin où il étoit réduit, lui offrit la portion, qui selon l'usage de cette sainte Maison, s'offre chaque jour à la très-sainte Vierge, comme à celle que les Religieuses du Saint-Sacrement ont choisie pour leur Abbessse, & qui se donne ensuite à quelque pauvre. En conséquence, le reste du temps que M. de Monfort fut

(a) Ce n'étoit pas la vénérable Mère Mechilde, Fondatrice & Institutrice de cette sainte Congrégation, comme le dit l'ancienne vie. Il y avoit déjà quelques années qu'elle étoit morte. On peut consulter sa vie imprimée.

à Paris, sans emploi, il venoit tous les jours, prendre sa réfection à un des parloirs de la Maison du Saint-Sacrement, & pour pratiquer tout à la fois & la charité & l'humilité, du consentement de ses Bienfaitrices, il amenoit avec lui un pauvre, avec qui il partageoit ce qu'on lui donnoit, & qu'il servoit toujours le premier.

On peut dire que les Religieuses furent abondamment récompensées de leur charité par les grands exemples d'édification, que ce nouvel hôte leur donna. Il disoit assez souvent la Messe chez elles; & il y en eut une (elle s'appelloit la Mere S. Joseph) à qui Dieu fit connoître les graces dont il le favorisoit; & dont il lui manifesta réciproquement l'état intérieur, très-sublime, un jour qu'il lui donnoit la sainte Communion. Peu de temps après, cette Religieuse mourut, & M. Gourdan, si connu lui-même pour sa haute sainteté, dit d'elle, *que c'étoit une ame, où tout étoit digne d'amour & d'admiration, que c'étoit un chef-d'œuvre des opérations de Jesus au divin Sacrement*: témoignage, qui rend très-croyable ce que nous rapportons ici du Serviteur de Dieu.

Pour l'obliger & pour lui témoigner la haute estime qu'elles faisoient de ses vertus, les Dames du Saint Sacrement eussent bien volontiers reçu sa sœur, en qualité de Sœur converse, comme il le desiroit;

Ce qui lui arrive dans cette Maison.

So sœur se fait Religieuse du S. Sacrement.

E

AN. 1702.

mais elles voulurent la voir auparavant. Elle leur parut d'une complexion trop foible : & d'ailleurs ses talens leur firent juger qu'elle étoit beaucoup plus propre pour servir la Religion en qualité de Sœur de Chœur. Sur cela, il leur vint à l'esprit de joindre Mademoiselle Grignon, à deux autres postulantes, qui, dans peu de jours, devoient partir pour Rembervilliers, un de leurs Couvens. Rien n'étoit mieux imaginé. L'embarras étoit de trouver la dot. Toutes les personnes pieuses de leur connoissance s'étoient déjà comme épuisées pour contribuer à doter les deux autres personnes. On avoit en vain sollicité leur charité ; le projet paroissoit donc manqué, & les deux postulantes étoient à la veille de leur départ. L'homme de Dieu fut le seul qui ne perdit pas l'espérance. Il redouble ses prières ; & le jour même, une Dame, beaucoup moins riche que celles à qui on s'étoit inutilement adressé, vint offrir la somme qu'on demandoit pour la dot, & ce qu'il falloit pour le voyage de Mademoiselle Grignon. Son frere eut la consolation d'apprendre que la divine Providence avoit levé tous les obstacles, qui s'étoient rencontrés à la réception, & cette consolation fut complète, lorsque, l'année de son noviciat étant révolue, il apprit qu'elle étoit tout-à-fait consacrée à Dieu, ayant été admise

à la profession le 2 Fevrier 1704 (a), sous le nom de Marie-Catherine de S. Bernard.

Il y avoit alors déjà assez long-temps qu'il étoit de retour à Poitiers; occupé lui-même, comme on le verra bientôt, à procurer à Jesus-Christ de nouvelles épouses toutes remplies de son esprit. En effet peu de temps après avoir conclu l'affaire de sa sœur, & sur sa réception au Monastere de Rembervilliers, il étoit parti de Paris vers le milieu de 1702, & muni des lettres d'association, que lui donnerent les Religieuses ses bienfaitrices, pour enrôler tous ceux qui le souhaïteroient dans la Confrairie du Saint Sacrement, il étoit venu reprendre ses fonctions d'Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. C'étoit le vœu de tous ceux qui s'intéressoient véritablement au bien spirituel & temporel de cette maison; ils avoient même écrit à Paris, afin de hâter son retour. Les pauvres donnerent les plus grandes marques de joie à son arrivée, & lui-même ressentit en les voyant ces transports qu'éprouve un bon pere, lorsqu'après une longue absence, il se réunit de nouveau à des enfans qu'il aime avec tendresse. Depuis son départ, plusieurs des sages réglemens qu'il avoit faits avoient été négligés; il les remit en vigueur.

AN. 1702.

Il retourne à Poitiers.

(a) Elle est morte au mois de Février 1750, après avoir édifié sa Communauté par une sainte vie. Les Religieuses de cette Communauté ont désiré qu'il y eut entre elles & les enfans de M. de Montfort une communication plus particulière de biens spirituels.

AN. 1702.

Il en ajouta même de nouveaux, du consentement de Messieurs les Administrateurs, & avec l'approbation de l'Evêque, Messire Claude de la Poype de Vertrieu, que son mérite avoit nouvellement élevé à cette dignité. Ce Prélat, toujours porté à favoriser l'œuvre de Dieu, voulut bien, à sa recommandation, interposer son autorité, pour qu'on donnât aux enfans de l'Hôpital un Maître particulier, dont l'unique occupation seroit de leur apprendre à lire & à écrire, & de les former à la piété. Il y eut soir & matin des prières communes; & on fit des lectures pendant les repas.

Sa conduite à l'Hôpital.

Outre les fonctions spirituelles, propres de son ministère & attachées à sa place, catéchismes, exhortations, instructions publiques & particulières, célébration des saints mystères, soins assidus auprès des malades, auprès de ceux sur-tout que Dieu visitoit par de grandes souffrances, & qu'il falloit préparer à la mort; fonctions, dont il s'acquittoit avec un zèle infatigable; le fervent Aumônier, rendoit aux malades les services les plus bas & les plus abjects. C'étoit un délassément pour lui de les servir à table, de balayer les salles & les cours; de laver la vaisselle, d'apprêter leurs lits, de vider leurs vases de nuit, & de faire pour eux des choses plus dégoûtantes encore.

Son désintéressement.

Avec tout cela, constant à pratiquer la pauvreté la plus austère, il ne recevoit

rien des honoraires attachés à sa place ; AN. 1702.
 la chambre qu'il avoit choisie étoit la plus
 mauvaise de toute la maison ; sa nourri-
 ture, qui le plus souvent ne consistoit que
 dans les restes des pauvres, étoit si fru-
 gale qu'on avoit peine à concevoir com-
 ment elle pouvoit suffire pour le soutenir
 au milieu de tant de travaux. Les aumô-
 nes qu'il recevoit souvent en grande abon-
 dance, à cause de la grande confiance
 que bien des personnes avoient en lui,
 il les employoit toutes au soulagement des
 pauvres, ou bien à la réparation de la
 chapelle & de la maison de l'Hôpital.

C'étoit là pour l'homme de Dieu des *Acte hé-*
 actions journalières ; ce qui ne l'empêchoit *roïque de*
 pas de saisir avec avidité toutes les occa- *charité.*
 sions qui se présentoient d'exercer quelque
 acte héroïque de vertu. Un jour, un pau-
 vre ayant été refusé par les Peres des
 pauvres, qui craignoient, que com-
 me il étoit attaqué d'une maladie con-
 tagieuse & tout couvert de plaies, il ne
 communiquât à d'autres son mal ; il ob-
 tint, à force de prières, qu'il seroit com-
 mis à ses soins, & que pour prévenir la
 contagion, on le mettroit, dans une cham-
 bre tout-à-fait retirée. On ne pouvoit lui
 faire une plus grande faveur. Il se chargea
 lui-même de tout ce qui regardoit ce ma-
 lade, sans vouloir que personne partageât
 avec lui les charitables offices qu'il lui ren-
 doit ; il pansoit ses plaies, & un jour,
 que la nature avoit plus de peine qu'à

l'ordinaire à soutenir un objet, dont la vue seule faisoit horreur; il se reprocha ce sentiment, comme un excès de délicatesse, & pour triompher entièrement de ses répugnances, il fit ce qu'on raconte aussi de quelques Saints, il rassembla dans le creux de sa main le pus de ses plaies, & l'avalâ. Il raconta depuis confidemment ce trait à une ame généreuse, la Sœur Marie de Jesus, pour l'encourager à se surmonter elle-même, & il y ajoutoit, que, par un effet sensible de la grace, il n'avoit jamais rien avalé de si délicieux.

Contradictions, qu'il éprouve.

Il étoit naturel qu'une conduite si parfaite, & tant de services signalés rendus à l'Hôpital, attirassent à l'homme de Dieu la bienveillance & la reconnoissance de tous ceux de cette maison; mais ce n'est pas ainsi que le Seigneur a coutume de récompenser ceux qu'il aime davantage. De nouvelles croix furent la récompense de M. de Montfort. Il n'en demandoit, il n'en desiroit point d'autres. L'Hôpital étoit gouverné par six Demoiselles séculières. Ce fut de leur part, qu'il eut le plus à souffrir. Une réforme, qui les assujettissoit à leur devoir, quelque avantageuse qu'elle dût être aux pauvres, dont elles étoient chargées, n'étoit nullement de leur goût. De là bien des plaintes, des troubles, des contradictions, qui se renouelloient chaque jour. Elles n'osoient pas blâmer ouvertement ce qui tendoit évidemment au bien, & ce qui se faisoit de

plus conforme aux loix de la bienfaisance & du bon ordre ; sur-tout lorsque c'étoit avec l'approbation des Administrateurs ; mais elles se recroient sur ce qu'on vouloit introduire sans cesse des nouveautés, qu'on leur rendoit le joug insupportable ; & qu'on vouloit les réduire à la condition des enfans ; & que c'étoit un nouveau-venu qui prétendoit ainsi leur faire la loi. De quoi ne sont pas capables des esprits prévenus, & qui sont persuadés qu'on cherche à gêner leur liberté, sur-tout des filles, en qui l'obéissance & la docilité ne suppléent pas à ce qui leur manque du côté du jugement & de la raison ? Celles-ci contredisoient en tout le fervent Aumônier, & ne laissoient passer aucune occasion de lui faire éprouver des effets de leur ressentiment.

Sans se laisser aller à de vaines conjectures, on peut sans doute avancer, qu'une pareille conduite ne pouvoit être que l'effet des suggestions de l'esprit de ténébres. Par cette guerre intestine, cet ennemi de tout bien crut pouvoir empêcher celui que faisoit l'homme de Dieu. Mais le Seigneur fit servir sa malice à l'exécution des grandes choses que son serviteur devoit faire pour sa gloire. C'est ainsi que j'appelle l'établissement d'une Congrégation, qui devoit un jour produire de très-grands fruits & rendre aux fidelles, en cent endroits, les plus importants services, sous le beau nom de *Filles de La*

Projet
qu'il con-
soit d'une
Congrégation
sous
le nom des
Filles de
la sagesse.

AN. 1702.

Sageſſe. L'oppoſition, que M. de Montfort trouva dans les Gouvernantes à tout le bien qu'il vouloit faire, lui fit ſentir de plus en plus, qu'on ne pouvoit rien eſpérer de bon, pour la conduite des maiſons de charité, des perſonnes, qui n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéiſſance & de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir ſelon leurs vues particulières, & de ſe propoſer à elles-mêmes pour but leur propre bien-être temporel. C'eſt cette conſidération, qui, dans le ſiècle précédent, avoit porté ſaint Vincent de Paule à établir la célèbre Congrégation des Filles de la Charité, appellées communément *Sœurs grifes*; c'eſt elle qui avoit pareillement donné naiſſance à une autre Congrégation très-reſpectable & très-édifiante, connue ſous le nom des *Demoiſelles de ſaint Thomas de Villeneuve*. Ce fut elle auſſi qui déterminâ le ſaint Aumônier de Poitiers, à jeter les fondemens de la Congrégation, dont nous avons parlé.

Raiſons, qui font croire que ce projet lui avoit été inſpiré quelque temps auparavant.

On a tout lieu de croire qu'il en avoit conçu le projet avant ce temps-là, néanmoins, d'une manière confuſe; ou plutôt que le Seigneur le lui avoit inſpiré; qu'il lui avoit même donné là deſſus quelques lumières, & fait connoître le nom que la nouvelle Congrégation devoit porter; & le ſujet, qui devoit en être comme la pierre fondamentale, & ſa fidele Coopératrice dans cette bonne œuvre. C'eſt ce qui

paroit assez évident par la conduite qu'il avoit constamment tenue à l'égard de cette jeune Demoiselle ; qui , comme nous l'avons dit , s'étoit mise sous sa direction. Mademoiselle Trichet , quand il parut , pour la première fois , à Poitiers , avoit le plus grand desir d'être Religieuse , ne croyant pas pouvoir faire son salut dans le monde. Elle avoit souvent témoigné son desir & ses craintes à son saint Directeur , sans qu'il parut s'en mettre en peine. Un jour qu'elle s'en plaignoit à lui-même , & qu'elle le sollicitoit de faire pour elle ce qu'il avoit fait pour d'autres. *Ma fille* , lui dit-il , *consolez-vous ; vous serez Religieuse ; oui , vous serez Religieuse* , & il lui répéta plusieurs fois la même chose , de sorte que cette promesse ne sortit jamais de son esprit , & qu'elle ne douta point qu'elle n'en verroit un jour l'accomplissement , quoique ce ne fût que longtemps après. N'en pénétrant pas le sens , elle tenta diverses fois d'entrer en différentes Maisons , au Calvaire , aux Carmélites , aux Sœurs grises , mais inutilement. Sa parole de son pere , comme elle le reconnut , ne fut vérifiée que quand elle fut fixée dans l'état , où lui-même la plaça , ainsi que nous allons le voir . . . Quoique le serviteur de Dieu s'éloignât de sa pénitente , il ne la perdit cependant jamais de vue. Pendant le séjour qu'il fit dans la Capitale , malgré les grandes occupations , où son zèle continuellement

An. 1702.

l'engageoit, de temps en temps il la conso-
loit, il l'animoit, & l'exhortoit par ses
lettres à l'amour des souffrances & des
humiliations. Dans une de ses lettres,
après avoir exprimé l'ardent desir qu'il
avoit de posséder cette aimable sagesse,
qui se plaît dans les croix, il lui fait cette
demande : *Pouvez-vous, chere enfant en
Jesus, satisfaire mes desirs, étancher ma soif?*
Puis il ajoute : *Vous le pouvez; oui, vous
le pouvez.* Le moyen qu'il lui prescrivit
pour cela, fut de faire à cette intention
une neuvaine de communions. C'est ce
que fit aussi la jeune personne, avec soi-
xante autres personnes qu'elle engagea à
faire comme elle; sans songer qu'elle tra-
vailloit alors pour elle-même. Une autre
fois, il lui manda pour la même intention,
de dire aux personnes spirituelles, qu'il
dirigeoit étant à Poitiers, de s'assembler
toutes dans un même lieu pour faire
oraison depuis une heure jusqu'à deux,
pendant les dix jours de l'Ascension à la
Pentecôte; & de demander plus particu-
lièrement le don de sagesse.

*Soit que
l'homme
de Dieu
prend de
Mademoi-
selle Tri-
chet.*

A son retour à Poitiers, le serviteur de
Dieu, malgré toutes les peines, que lui
donnoit le soin de l'Hôpital, ne négligea
point cette ame privilégiée que le Seigneur
lui avoit envoyée pour servir à l'exécu-
tion de ce qu'il lui avoit inspiré. Il s'ac-
tacha plus particulièrement encore à la
conduire à la perfection & à fortifier
de plus en plus en elle ce dégoût que l'Es-

prit-Saint lui donnoit pour toutes les vanités du monde ; mais, sans lui rien découvrir des vues saintes, qu'il avoit sur elle. Il attendoit le moment de la Providence, & se tenoit assuré, que si le Seigneur en étoit l'auteur, il daigneroit lui-même les faire connoître à celle qu'il avoit choisie.

Cependant, pour ébaucher en quelque sorte l'œuvre qu'il méditoit, pour la commencer dans l'humiliation, & pour ériger un trophée à la sainte folie de la Croix, moyen qu'il jugeoit nécessaire pour attirer la bénédiction du Ciel sur toutes ses entreprises ; il choisit entre les pauvres Filles de l'Hôpital dix ou douze des plus vertueuses. Il y en avoit parmi elles d'aveugles, de boiteuses, de couvertes de plaies ; mais la ferveur leur donna des forces pour garder la règle qu'il leur présenta. Elles devoient se lever à quatre heures, faire une heure d'oraison ; réciter le chapelet, entendre la Messe, & s'occuper ensuite au travail jusqu'au dîné. A une heure après midi, elles devoient dire un second chapelet, & reprendre le travail comme le matin. A cinq heures & demie, il y avoit encore une demi-heure d'oraison prescrite ; laquelle étoit suivie d'un troisième chapelet. Le silence leur étoit recommandé dans tous les temps, à la réserve d'une heure de récréation qu'on leur accordoit après le dîné & d'une demi-heure après le soupé. Il leur donna une

AN. 1702.

Il rassemble quelques pauvres filles, & leur donne le nom de Filles de la sagesse.

AN. 1702.

Supérieure particulière choisie d'entre elles, qui devoit présider à tous les exercices (cette Supérieure étoit aveugle). Elles étoient logées dans la maison de l'Hôpital, dans un appartement séparé des salles. Au milieu de la chambre commune étoit une grande Croix; & le nouveau Patriarche nomma cet endroit *la Sagesse*, & ses filles en porterent le nom, s'appellant dès lors, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, *les Filles de la Sagesse*.

Quelles
étoient ses
vues dans
cet établis-
sement.

Un tel établissement, quoique très-édifiant par lui-même, ne pouvoit être d'aucune ressource pour des maisons qui sont l'asile de la misère publique; des personnes infirmes elles-mêmes & tout-à-fait disgraciées de la nature, ne pouvoient pas servir à les gouverner; la chose est trop évidente pour qu'on puisse croire qu'elle n'ait point été vue de l'homme de Dieu. Il le comprenoit mieux que personne; mais il voyoit aussi qu'il étoit nécessaire de commencer de la sorte, non-seulement pour les raisons surnaturelles, que nous avons indiquées; mais encore pour cachet au monde ses véritables desseins, & faire en sorte que sa fausse sagesse l'aveuglât sur une œuvre, qu'il auroit aisément étouffée dans sa naissance; s'il eût pu d'abord la voir à découvert. Éclairé d'une prudence fort au-dessus de celle de la chair, & se confiant entièrement sur l'assistance du Seigneur, qui le conduisoit dans une si grande entreprise, il ne craignoit point

de s'exposer à la risée des hommes, & ne douta point que la divine Providence ne lui fit trouver des sujets, tels qu'il les falloit, pour le parfait accomplissement de ce qu'il avoit projeté pour la gloire, & pour le service du prochain. Ce qu'il espéroit commença bientôt à se réaliser, par l'acquisition qu'il fit pour la nouvelle Communauté, de la personne que Dieu avoit destinée, pour lui servir en cela d'aide & de coopératrice.

Il n'y avoit encore que peu de jours que s'étoit fait à l'Hôpital l'établissement dont on vient de parler, lorsque Mademoiselle Trichet, pressée du desir de quitter le monde, vint trouver son Directeur, pour lui découvrir de nouveau ses sentimens là-dessus. *Que voulez-vous*, lui dit-elle, *que je devienne? Où faut-il que je me retire, pour obéir aux desseins de Dieu sur moi? Venez, ma fille*, répondit le Directeur, *venez demeurer à l'Hôpital.* Il ne s'expliqua pas davantage; mais cette parole, jetée comme au hasard, fit la plus forte impression sur l'esprit de la jeune personne. Ce fut pour elle comme un trait de lumière, qui lui découvrit tout à coup la route où le Seigneur vouloit qu'elle marchât. Elle ne pouvoit se persuader autre chose. Elle en rendit compte quelque temps après à son Directeur, qui, pour l'éprouver, repliqua qu'il n'avoit pas parlé sérieusement; qu'au surplus il ne vouloit pas se mêler d'une affaire qui souffriroit bien des difficultés. *Permettez au*

AN. 1704

Il y ad-
mat Made-
moifelle
Trichet.

AN. 1703.

moins, dit la Demoiselle, *que j'en parle à Monseigneur*. A peine en eut-elle obtenu la permission, qu'elle alla se jeter aux pieds de M. l'Evêque de Poitiers, en lui déclarant qu'elle sortoit d'une Communauté; qu'elle ne vouloit plus rester dans le monde & chez ses parens, & qu'elle le supplioit de la faire recevoir à l'Hôpital. Le Prélat répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne croyoit pas qu'on eût besoin de gouvernantes, & qu'en tout cas il en parleroit au Bureau. Il se trouva en effet qu'on n'avoit pas besoin de nouveaux sujets à l'Hôpital. Quand la vertueuse fille apprit cette réponse, pressée intérieurement de ne pas abandonner son projet, elle conjura M. l'Evêque de vouloir bien la faire recevoir en qualité de pauvre, puisqu'elle ne pouvoit pas être reçue comme gouvernante. Il y acquiesça, & lui donna une lettre pour MM. les Administrateurs. La surprise de ceux-ci fut extrême, en apprenant que la fille d'un homme, du même état que celui de la plupart d'entre eux, demandoit à être reçue à l'Hôpital sur le pied de pauvre. Ils auroient cru se déshonorer eux-mêmes, s'ils se fussent rendus à ses desirs. Cependant, par déférence pour la recommandation de M. l'Evêque, ils prirent un tempérament; ce fut de l'admettre pour servir d'aide à la Supérieure, en ordonnant qu'elle seroit traitée comme les autres gouvernantes.

Les vues de M. de Montfort sur sa Pénitente, étoient un peu différentes des leurs. Dès qu'il fut qu'elle étoit à l'Hôpital, il demanda & il obtint qu'elle seroit mise au nombre des pauvres filles qu'il avoit rassemblées dans l'appartement, qu'on appelloit *la Sagesse*, non pas pour y présider aux pauvres filles qui s'y trouvoient, comme le vouloit la Supérieure, mais pour y apprendre la pratique de l'obéissance & des autres vertus religieuses. Elle fut assujettie aux mêmes exercices, aux mêmes devoirs que les autres, & réduite à la nourriture des Pauvres : on la fit passer par toutes les épreuves capables de faire mourir la nature; & quand son Directeur la crut en état de soutenir les assauts auxquels le changement extérieur de son habillement alloit l'exposer, il lui fit prendre un habit particulier, d'une étoffe grossière, & de couleur de gris-cendré, tel que le portent encore les Filles de *la Sagesse*. Dix écus, que le pieux Aumônier avoit recus en aumônes, avoient suffi pour fournir aux frais de cet habillement. Après l'avoir béni, assisté d'un autre Prêtre, il dit, en le présentant à la fervente Novice : *Tenez, ma fille, prenez cet habit; il vous gardera, & vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations.* Il voulut aussi qu'au nom de Marie-Elouise, elle ajouta le nom de Jesus. Ce changement se fit le second jour de Février de l'année 1703, Fête de la Purification de la Sainte Vierge. On peut bien penser

Il lui donne un habit & un nom particulier.

AN. 1703.

qu'un événement de cette nature ne fut pas sans exciter beaucoup de bruit dans toute la Ville, & contre le Directeur, & contre la Pénitente. Parens, amis, étrangers, tout le monde, à l'exception d'un très-petit nombre, blâmerent cette action. Les plus modérés disoient que c'étoit un zèle outré; d'autres qualifioient cette action d'extravagance. La mere, quoiqu'elle eût donné son consentement à sa fille, parut plus indignée que personne; elle en porta même ses plaintes au Prélat; mais la chose venoit du Ciel, il ne permit pas qu'on y changeât rien; & malgré tous les obstacles, la Sœur Marie-Louise de Jesus conserva constamment la forme de l'habit que son saint Directeur lui avoit donnée; elle le porta seule près de dix ans; & depuis, sous ce même habit, elle a été, pendant une longue suite d'années, Supérieure des Filles de la Sagesse, dont le chef-lieu a été établi à Saint-Laurent-sur-Sayvre, dans le Poitou, comme nous le dirons dans la suite (a).

*Epreuves
qu'il fait
de s'avertu.*

Tandis que l'assemblée des pauvres Filles subsista, elle demeura parmi elles, & s'y tint toujours au dernier rang. Ses fonctions étoient ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus humble & de plus mortifiant. Quand cette assemblée fut rompue, comme elle le fut, dans le cours de la même année, par les Administrateurs, qui crurent enfin

(a) Au huitieme livre.

devoir se rendre aux importunités de ceux AN. 1703. qui ne cessoient de déclamer contre cette œuvre, & contre celui qui l'avoit entreprise, la Sœur Louise de Jesus ne changea rien pour cela à sa conduite; & son Guide, qui vit cet événement avec une égalité tout-à-fait admirable, ne relâcha rien non plus de la sainte sévérité qu'il employoit à son égard. Non content de l'exercer par lui-même, & de la reprendre quelquefois avec beaucoup d'aigreur pour les moindres fautes, ou même pour des fautes supposées, il engageoit encore d'autres personnes à l'exercer en mille manières différentes. Son but étoit de lui inspirer le véritable esprit des Filles de la Sagesse, l'amour des croix & le mépris d'elle-même, & de tout ce que le monde estime davantage; & il eut sujet de remercier le Seigneur des grands progrès que son élève fit en peu de temps sous sa conduite.

C'étoit presque la seule consolation que Dieu vouloit accorder à son serviteur. Les traverses, qu'il rencontroit par-tout, étoient arrivées à un tel point, qu'elles le mettoient hors d'état de faire le bien. Le P. la Tour, son Confesseur, & d'autres personnes respectables lui conseillèrent de demander de lui-même à se retirer. Il voulut cependant avoir là-dessus l'avis de sa Pénitente. C'étoit sans doute pour voir jusqu'où elle portoit le détachement, & il eut la satisfaction de voir qu'elle étoit prête à faire le sacrifice que Dieu exigeoit d'elle.

*Il quitta
l'Hôpital.*

AN. 1703.

Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de défintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

*Ils'offre
pour don-
ner des
Missions.*

Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; & si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particulière, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumière, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocèse, pour faire des Missions & donner des retraites

partout où ils le jugeroient à propos ; & ceux-ci, qui connoissoient en partie son mérite & ses talens pour le saint ministère, par toutes les preuves qu'il en avoit données, depuis qu'il travailloit sous leurs yeux, acceptèrent son offre avec joie.

Il avoit alors plus de trente ans ; & pendant les douze années qu'il vécut depuis, il ne fut plus occupé que de l'œuvre que Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple de notre divin Maître, dans le cours de sa vie publique, toute sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de bonnes œuvres, de prédications & de courses Apostoliques, à la réserve de ces temps de solitude & de prières, qu'il se croyoit obligé de donner au soin de sa propre perfection. Tout ce qu'il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui paroissoit rien. Plus pressé que jamais du desir de procurer sa gloire & de souffrir pour lui, plein d'une tendre compassion pour les pécheurs, dont le misérable état le pénéroit de la plus vive douleur ; l'entendement éclairé des plus pures & des plus sublimes lumières de la foi, qui lui découvroit le néant des choses de la terre, & la grandeur des récompenses qu'un Dieu promet dans sa miséricorde ; le cœur embrasé d'un feu divin, qui le transportoit sans cesse hors de lui-même, & l'élevoit au-dessus de tous les sentimens de la nature ; il se reprochoit de n'avoir pas encore travaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne du péché, & à établir celui de Jesus-Christ.

AN. 1704

Ce qu'il étoit alors.

AN. 1704.

dans le cœur des hommes. Attaquer ouvertement le monde, faire une guerre implacable au vice, le couvrir de honte & d'infamie, arracher à Satan ses malheureuses victimes, dévoiler l'horreur de ses artifices, dissiper les illusions funestes, à l'aide desquelles il tient la plupart des hommes sous sa puissance; défiller à ceux-ci les yeux, leur montrer leur aveuglement & leur folie; abolir des usages pernicious, mais accrédités; apprendre aux ignorans leurs devoirs, & les leur faire goûter; ranimer les foibles; exciter les parfaits; les conduire à l'héroïsme des vertus Chrétiennes; faire par-tout refleurir la piété, dans le Sanctuaire, dans le Cloître, & parmi les personnes du siècle; voilà ce que se proposa l'homme Apostolique; voilà ce qu'il regarda comme le but d'un Missionnaire, & ce qu'il entreprit, sans craindre rien de ce qu'il auroit à souffrir de la part du monde & des puissances de l'enfer.

Sa conduite dans les fonctions de son ministère.

Sa conduite, dans la nouvelle carrière où il s'engageoit, répondit à des dispositions si sublimes. Jamais une vaine éloquence n'adultéra dans sa bouche la parole de vérité. Mort à lui-même, intimement uni à Dieu, il prêchoit celui dont il étoit rempli; il prêchoit Jesus-Christ crucifié, objet de scandale pour le Juif, & de folie pour le Gentil. Ses paroles étoient simples, mais vives; c'étoit ce glaive à deux tranchans, qui perce jusqu'au fond des cœurs, pour en ôter tout ce qu'il y trouve

de vicieux & de souillé. Parlant au nom de son Maître, il parloit avec autorité. Les pécheurs les plus endurcis ne résistoient point à la force de ses discours. Il subjuguoit, il entraînoit les cœurs, & leur persuadoit aisément ce dont il étoit lui-même pénétré; ou plutôt l'Esprit saint qui l'animoit, se plaçoit à faire éclater en lui la force & la douceur de sa grace. Son principal soin étoit de ne point mettre d'obstacle aux opérations de ce divin Esprit. Une oraison continuelle, une vie pénitente & mortifiée, de saintes rigueurs exercées sur son corps, les plus bas sentimens de lui-même le préparoient à devenir le digne instrument de ses miséricordes sur les pécheurs. Jamais il ne montoit en chaire sans avoir auparavant essayé de fléchir la colere divine par une rude discipline.

Tel étoit l'homme de Dieu, dès le temps de sa premiere Mission qu'il fit à Montbernage, l'un des fauxbourgs de Poitiers, paroisse de Sainte-Radegonde. Il y parut comme un homme puissant en œuvres & en paroles, comme un Jean-Baptiste sorti du désert pour prêcher la pénitence. Le peuple couroit en foule après lui; on ne se lassoit point de l'entendre, & ses instructions opéreroient de grands changemens dans les cœurs. Il sembloit en disposer en maître. Le fauxbourg où il prêchoit, étoit peuplé de pauvres; & comme il arrive d'ordinaire dans ces sortes d'endroits, les juremens, les blasphêmes, les excès dans le boire, &

AN. 1704

*Mission
de Mont-
bernage.*

AN. 1704. les autres désordres qui naissent de ceux-ci, y étoient communs. La force avec laquelle il s'éleva contre ces vices, les fit en partie disparaître, & il substitua en leur place des pratiques capables de nourrir la piété.

Il y érige une Chapelle à l'honneur de la Ste Vierge.

Une de celles qu'il crut plus propre pour cela, fut d'ériger une chapelle à la Mere de Dieu, où les habitans de Montbernage & des environs viendroient lui rendre hommage, & réciter publiquement le chapelet; pratique, que sa dévotion pour Marie lui rendoit très-chère, & dont il conseilla toujours l'usage comme très-salutaire à tout le monde. Il falloit à cet effet acheter une grange déserte, la décorer d'une manière décente, y bâtir un Autel, & y placer une grande image de la Ste Vierge. Le point étoit de déterminer ses auditeurs, gens peu riches pour la plupart, à se charger de ces frais. Il parla. Aussi-tôt il eut la consolation de les voir tous s'empres- ser à l'envi pour l'exécution de la bonne œuvre. La chapelle fut ornée comme il le desiroit; & tous les soirs les fideles y venoient en foule réciter en commun le chapelet; usage qui persévéra long-temps après la Mission, & contribua beaucoup à en perpétuer les fruits.

Sa charité pour les pauvres.

Le ferveur de ce bon peuple à profiter de ses leçons, servoit encore à animer de plus en plus celle du Missionnaire. Il ne croyoit jamais en faire assez. Tout le jour il prêchoit, il confessoit, il catéchisoit, il oublioit jusqu'à ses propres besoins; & le

soir, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, on le voyoit environné & suivi d'une multitude prodigieuse de pauvres, avec lesquels il conversoit, comme avec ses amis les plus tendres. Il étoit au milieu d'eux, comme un pere au milieu de ses enfans. La maison, dans laquelle il se retiroit, étoit moins la sienne, que celle des pauvres. Là, pour se délasser de ses fatigues, il nettoyoit leurs habits; il leur distribuoit les aumônes qu'il avoit reçues; il les servoit à table; il les embrassoit; il leur baïsoit les pieds; & s'il y en avoit quelques-uns d'infirmes, qui ne pouvoient venir profiter des soulagemens communs qu'il donnoit aux misérables, il alloit les chercher lui-même, les chargeoit sur ses épaules, & leur donnoit des secours proportionnés à leur état d'infirmité & de misere. Il vouloit toujours avoir un pauvre à manger avec lui; & c'étoit d'ordinaire le plus rebutant dont il faisoit choix. Toutes les distinctions étoient pour ce pauvre; il le servoit le premier, lui donnoit ce qu'il y avoit de meilleur à table, & ne buoit que dans le même verre, après que le pauvre y avoit bu.

Une conduite si contraire aux maximes du siecle, faisoit regarder le Missionnaire comme un homme extraordinaire, & Dieu se plaisoit à donner à ses paroles une grande efficacité. C'est ce qu'éprouva, vers ce même temps, un jeune homme qu'il s'associa, pour l'accompagner & l'aider dans ses Missions. Ce jeune homme, touché par

AN. 1703

Il s'associe un jeune homme, pour l'aider dans ses Missions.

Ann. 1705. les sermons qu'un Pere Capucin avoit prêchés dans la paroisse de Bouillé-Laurent, en Anjou, étoit venu à Poitiers, dans le dessein d'embrasser la regle du Prédicateur qu'il avoit entendu. La premiere Eglise qu'il rencontre, en arrivant à Poitiers, fut celle des Pénitentes. Il y entre, y fait sa priere, & y récite son chapelet avec beaucoup de ferveur. M. de Montfort, qui confessoit alors dans cette Eglise, fut touché de la dévotion avec laquelle il prioit. Il appelle le jeune homme; &, après avoir su de lui le sujet qui l'amenoit, il ne lui dit que cette parole de son divin Maître: *Suivez-moi.* Aussitôt il fut obéi. Le jeune homme s'attacha dès lors à sa suite; &, quoiqu'il y eût une infinité de peines & de rebuts à souffrir, jamais rien ne fut capable de l'en séparer. C'est lui qui, sous le nom de F. Mathurin, a fait le Catéchisme pendant cinquante ans dans les Missions, tant avec M. de Montfort, qu'avec ceux qui lui ont succédé, jusqu'à l'an 1759, qu'il mourut dans la maison de Saint-Laurent-sur-Sayvre.

Ce qui l'attacha à sa suite.

Les exemples héroïques de vertu que lui donna constamment le serviteur de Dieu, & les grands avantages qu'il retira de sa conversation, tout le temps qu'il eut le bonheur de vivre avec lui, le confirmèrent dans sa vocation, & lui firent penser avec raison, que ce qu'il lui avoit dit, avoit été l'effet d'une inspiration particulière. Quelque extraordinaire que cette inspiration pût

pût lui paroître, il ne devoit pas la croire suspecte dans un homme aussi singulièrement uni qu'il l'étoit à Dieu, & dans qui les opérations de la grace ne cessèrent jamais de se manifester de la manière la plus frappante, sur-tout en ce qui regarde la conversion des pécheurs. Il seroit impossible de rapporter tout ce que le zélé Missionnaire fit en ce genre, dans le temps qu'il travailla dans le Diocèse de Poitiers. Nous nous contenterons de parler de quelques traits plus particuliers, qui lui arriverent dans quelques-unes des Missions qu'il fit alors, & des principales humiliations qu'il y reçut. Car Dieu voulut, pour contrebalancer, en quelque sorte, ses grands succès, & pour lui donner en même temps une plus grande occasion d'exercer sa vertu, qu'il eût beaucoup à souffrir, & que les coups lui fussent d'autant plus sensibles, que la main dont ils partoient, étoit plus respectable & plus chère.

Telle fut l'épreuve à laquelle sa vertu fut mise à la fin de la Mission qu'il fit, la même année, dans l'Eglise des Religieuses du Calvaire. Le succès en avoit été des plus éclatans. Une multitude de conversions de personnes de tous les états en avoit été le fruit. On y avoit admiré non-seulement l'éloquence mâle & pathétique du Missionnaire, mais aussi la solidité de ses décisions, toujours appuyées des plus fortes raisons & des autorités les plus respectables. Il avoit particulièrement déclamé

Humiliation qu'il essuie à la Mission du Calvaire.

F

AN. 1705.

contre les mauvais livres, tant en matiere de religion, qu'en matiere de mœurs; & grand nombre de personnes, frappées par les exhortations, lui en avoient remis une grande quantité entre les mains. Cela lui fit naître l'idée de faire ce que l'Apôtre des Gentils avoit fait à Ephese. Il fit faire un monceau de ces livres dans une place voisine de l'Eglise, à dessein d'y mettre publiquement le feu à l'issue d'un sermon, & de réparer, au moins en partie, par cet acte solennel, le scandale qu'avoit causé la lecture de ces livres. La chose jusques-là n'étoit point blâmable: mais des particuliers, poussés par un zèle indiscret, & voulant enchérir sur l'idée du Missionnaire, firent placer, à son insu, sur la pile des livres, une espece de figure, telle qu'on représente le Diable, avec des ornemens mondains. Le bruit aussi-tôt courut dans la populace, qu'on alloit brûler le Diable. Un Prêtre, car dans le sacré ministere, ainsi qu'autrefois dans le College des Apôtres, il se trouvera toujours de ces ames basses, qui sacrifient tout à la passion qui les possède; un Prêtre, qui avoit assisté M. de Montfort dans sa Mission, mais à qui sa réputation faisoit ombre, crut cette occasion favorable pour le décrier dans l'esprit des Supérieurs. Sans donc prévenir son Confesseur de ce qui se passoit, il va incontinent trouver le Grand-Vicaire, qui, dans l'absence du Prélat, étoit chargé du soin du Diocese. C'étoit l'Abbé de Villeroy, de-

pris Archevêque de Lyon. Il lui peint tout le ridicule de la cérémonie dont il étoit question. Le Grand-Vicaire, sur cette délation, ne doute nullement que M. de Montfort n'en soit l'auteur; & sans perdre un instant, pour prévenir le scandale, il monte en carrosse, vient droit à l'Eglise, impose silence au Missionnaire, qui prêchoit devant une grande foule de peuple, & lui fait une réprimande, où rien de ce qui pouvoit l'humilier & le mortifier n'étoit épargné. Jamais correction ne fut mieux reçue. L'humble Prêtre se mit à genoux pour l'entendre, & descendit aussitôt de chaire, sans ouvrir la bouche pour se disculper. La seule chose qui l'affligea sensiblement, fut le pillage que l'on fit des mauvais livres; ce qui ne pouvoit que propager le scandale. Il est vrai que, malgré ce qui venoit d'arriver, le jour suivant, la clôture de la Mission se fit de la manière la plus édifiante; & même un autre Grand-Vicaire, M. Revol, dès lors nommé à l'Evêché d'Oleron, qui prêchoit à cette clôture, releva autant, dans son sermon, le mérite de M. de Montfort, qu'il avoit été abaissé le jour précédent. Cependant, comme le monde est toujours prêt à saisir ce qui peut donner du ridicule aux Ministres de l'Evangile, on fit courir dans le temps des relations, où le fait dont on vient de parler, étoit raconté d'une manière tout-à-fait propre à prévenir les esprits contre le zélé Missionnaire; & bien

AN. 1706.

*Mission
de S. Sa-
turnin.*

*Répara-
tion publi-
que des dé-
sordres
qu'on com-
mettoit
dans un en-
droit de ce
faux-
bourg.*

des gens , sur-tout de ceux qu'on appelle les sages & les prudens du siècle , en concurent , à ce sujet , des idées très-peu favorables.

Ces préjugés devoient naturellement nuire beaucoup aux succès de son ministère ; mais telle est la conduite admirable que Dieu , dans tous les temps , a tenue sur ses Saints : plus ils sont humiliés & couverts d'opprobres aux yeux du monde , plus le fruit de leurs travaux est abondant. C'est le grain de froment , qui doit mourir dans la terre , avant de germer & de fructifier. La Mission de Saint-Saturnin , que M. de Montfort fit après celle du Calvaire , fut une preuve sensible de cette vérité. L'affluence du peuple fut la même que dans toutes les autres ; & le Ciel parut prodiguer ses graces , avec encore plus d'abondance , à ceux qui furent constans à suivre le pieux & fervent Missionnaire. Il y avoit , à l'extrémité du fauxbourg de Saint-Saturnin , un endroit nommé la Gorreterie , où il y avoit un jardin orné de quatre figures colossales , & qu'on appelloit , pour cette raison , le jardin des quatre figures. C'étoit comme le rendez-vous général de tout ce qu'il y avoit de libertins dans la Ville. On peut juger de là des crimes & des excès qui s'y commettoient en tout genre. L'Homme de Dieu , pour réparer , autant qu'il le pouvoit , ces crimes , & pour couper la racine du mal , crut qu'il devoit abolir l'espece de prostitution qu'on faisoit de ce

lieu. Il se propofa donc, outre les moyens qu'il avoit coutume d'employer dans fes autres Millions, pour y conferver le fruit de fes travaux, tels que la fréquentation des Sacremens, la renovation des vœux du Baptême, la récitation du Rosaire, & l'établiffement de quelque pieufe Confrérie; il fe propofa, dis-je, de faire faire, en ce lieu-là même, une réparation publique de tous les défordres qui s'y paffoient, par ceux mêmes, qui, plus d'une fois, en avoient été coupables. Le projet étoit grand. Il n'y avoit que celui qui le lui avoit infpiré, qui pût en rendre l'exécution poffible. Le ferviteur de Dieu n'oublia rien pour attirer fur lui cet esprit de force & de grace dont il avoit befoin pour cela. Il redoubla fes aultérités. Après avoir travaillé tout le jour aux exercices de la Million, la nuit il fe retiroit dans le jardin de la Gorreterie, & y paffoit plusieurs heures en prières, & dans l'exercice de la pénitence. Là, profterné contre terre, à l'exemple de fon divin Maître dans le jardin des Olivives, il repaffoit, dans l'amertume de fon cœur, les iniquités dont ce lieu profane étoit fouillé. Il eût voulu l'en purifier par l'abondance de fes larmes, & s'efforçoit de les laver dans le fang qu'il tiroit de fon corps par de cruelles difciplines. Ayant ainfi d'abord expié fur lui-même les outrages que l'on faisoit en cet endroit au Seigneur, le 6 Février 1706, jour qu'il avoit marqué pour la Proceffion générale, qui

AN. 1706.

se fait à la fin de chaque Mission, il en dirigea la marche vers le Jardin; & , lorsqu'on y fut arrivé, il fit au peuple une exhortation pathétique, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Saint, qui venoit gémir sur les iniquités d'une foule de coupables, & les engager à les réparer. Ses vœux furent entièrement remplis. La réparation fut aussi parfaite, qu'elle fut publique. Ce n'étoit de toutes parts que sanglots. Tous les assistans fondoient en larmes, se reconnoissoient coupables, & demandoient miséricorde; quand tout à coup le Prédicateur, éclairé d'une lumière surnaturelle, répandit la consolation dans tous les cœurs, en assurant, d'un ton prophétique, qu'un jour ce lieu seroit un lieu de prieres, & qu'il seroit desservi par des Religieuses.

Prédication du serviteur de Dieu.

Comment elle fut accomplie.

Peu de jours après, le serviteur de Dieu, passant par le fauxbourg, y trouva un pauvre attaqué de maux incurables, & abandonné de tout le monde. Il le prit, le chargea sur ses épaules; & ne sachant où lui trouver une retraite, il le mit, à l'endroit dont nous venons de parler, dans une espèce de chambre formée dans le trou d'un rocher. Bientôt, à ce pauvre, il en joignit deux ou trois autres attequés des mêmes maux, & chargea quelques vertueuses Demoiselles d'en avoir soin. De sorte qu'il se forma là par degrés un hospice pour ces sortes de malades, que ces bonnes personnes y recueilloient, à proportion des aumô-

nes qu'elles ramassoient dans la Ville. AN. 1706.
 Ainsi M. de Montfort, sans y penser, contribua à vérifier ce qu'il avoit prédit. Mais on n'en vit le parfait accomplissement que long-temps après, lorsqu'en 1748, dans le terrain même, appelé la Goretterie & le jardin des quatre Figures, l'Hôpital des Incurables fut bâti par les pieuses prodigalités de F. Philippe l'Emery, Grand Prieur d'Aquitaine, qui le mit sous la protection de l'Ordre de Malthe : & lorsqu'en 1758, après avoir été d'abord dans des mains séculières, cet Hôpital passa dans celles des *Filles de la Sagesse*. Depuis ce temps-là, ce lieu est véritablement un lieu de priere, où Dieu est continuellement glorifié. On n'y vient plus aujourd'hui que pour s'édifier, en voyant l'esprit de piété, le silence profond & l'ordre admirable qui y regnent, de sorte que ce que l'Homme de Dieu avoit prédit, est accompli de point en point.

Ce trait n'est pas le seul par où le Seigneur voulut alors manifester la sainteté de son serviteur. Vers ce même temps, Madame d'Armagnac, femme du Gouverneur & Lieutenant de Roi à Poitiers, étoit à la dernière extrémité, & abandonnée des Médecins. Le P. la Tour, Confesseur de M. de Montfort, le pria de vouloir bien dire la Messe pour elle. Après sa Messe, celui-ci lui vint dire que cette Dame recouvreroit la santé ; & ce Pere, qui connoissoit à fond la simplicité de son cœur & la

Autre événement de la même nature.

1706.

bonté de son esprit, l'ayant chargé d'être lui-même le porteur de cette bonne nouvelle, il obéit à l'instant; entra dans la chambre de la malade, & lui dit ces paroles: *Madame, vous ne mourrez pas de cette maladie; Dieu veut vous laisser sur la terre, & prolonger vos jours, pour continuer vos charités aux pauvres.* Depuis ce moment, la malade commença à se mieux porter, & a encore vécu douze ans. Après la mort de M. de Montfort, M. d'Armagnac, le 28 Novembre 1718, déposa ce fait avec serment, en présence d'un Notaire.

Il est in-
terdit.

On rapporte encore plusieurs choses en ce genre, bien capables d'autoriser la Mission de l'Homme Apostolique, & de montrer le crédit qu'il avoit auprès de Dieu. Mais le Maître ne veut pas que ses plus chers disciples soient autrement traités que lui. Il permet que leurs actions les plus éclatantes passent, sans presque qu'on y fasse aucune attention pendant leur vie, de peur que la gloire & l'estime qui leur en reviendrait, ne les prive du mérite de la souffrance. Comme les opprobres, qu'ils reçoivent des hommes, ne préjudicient point aux succès de leurs travaux, aussi l'éclat que jette quelquefois leur sainteté, ne les empêche pas d'effuyer les plus rudes humiliations. Le serviteur de Dieu l'éprouva dans cette occasion. Après avoir fini la Mission de Saint-Saturnin, il songeoit à donner une Retraite aux Religieuses de Sainte Catherine de Poitiers. Il leur en

avoit même déjà donné quelques exercices, ^{AN. 1706.} lorsqu'il lui fut notifié un interdit de la part de l'Evêque, avec ordre de sortir de son Diocèse.

Cet événement étoit une suite de ce qui ^{Quelle en fut la cause.} s'étoit passé à la Mission du Calvaire. Le Prélat, comme on l'a dit, étoit alors absent; & le Grand-Vicaire, que bien des personnes blâmoient, comme ayant mis trop d'éclat & de précipitation dans cette affaire, avoit intérêt de le prévenir. On avoit écrit au Prélat d'une manière peu favorable au Missionnaire; & à son arrivée, on ne manqua pas de lui représenter la chose du côté le plus odieux, sans rien dire de ce qui pouvoit la justifier. Cependant, comme on n'ignoroit pas qu'il estimoit la vertu de M. de Montfort, on avoit soin de mêler quelques éloges à ce qu'on disoit de lui, pour le décrier; c'est un homme, disoit-on, plein de zèle & de bonnes intentions, d'une vie très-austère, mais singulier dans ses manières, & dont le zèle fougueux & peu considéré ne ménage rien, & n'est propre qu'à décréditer la Religion, qu'il veut servir. Un grand nombre de personnes tenoient ce langage. On sait que le monde se déclare toujours contre ceux qui lui font une guerre ouverte, & qu'il est impossible de faire de grands biens, sur-tout d'une certaine espèce, sans s'attirer l'inimitié d'une infinité de gens. D'ailleurs, on étoit dans un temps où des erreurs, qui dès lors avoient été déjà salués.

Ann. 1706.

nées plus d'une fois, faisoient beaucoup de bruit. M. de Montfort, dont les sentimens & la soumission à l'Eglise étoient parfaitement connus, ne plaisoit point à tout le monde. Les partisans de l'erreur ne cessoient de crier contre lui, & de jeter du ridicule & sur ses discours, & sur sa conduite, sans découvrir le véritable motif qui les faisoit agir. Quelque bien intentionné que fût le Prélat, il lui eût été difficile de résister à tant de gens, & de démenter la vérité au milieu des nuages, dont le mensonge & la calomnie s'efforçoient de la couvrir. Il craignit, en effet, qu'il n'y eût quelque chose de dangereux dans la conduite du Missionnaire, & que son zèle ne le portât, & ne l'eût même déjà porté à des excès blâmables; & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de ne plus se servir d'un Ouvrier, dont il n'ignoroit pas les vertus éminentes. Les témoignages avantageux qu'il a depuis donnés publiquement à sa mémoire (a), suffirent pour montrer la pureté de ses intentions, & pour effacer toutes les impressions fâcheuses, que sa conduite passée, par rapport au saint Missionnaire, auroit pu laisser.

Comment il se comporte en cette occasion.

Pour M. de Montfort, il reçut cette humiliation, comme un homme qui méritoit les mépris des hommes au rang des plus insignes faveurs qu'il put recevoir du Ciel. Non-seulement il la reçut avec une

(a) On trouve ces témoignages imprimés dans l'Année, etc.

entière résignation, mais une douce joie se répandit au fond de son cœur. Loin de se plaindre du traitement qu'on lui faisoit, il ne songea qu'à remercier le Seigneur de l'occasion qu'il lui donnoit de lui prouver son amour, en lui sacrifiant la chose du monde qu'il chérissoit davantage, le moyen de travailler pour sa gloire & pour le salut des hommes. Il n'avoit rien fait, comme il le pouvoit aisément, pour parer le coup qu'on lui avoit porté, soit que tout occupé des choses du Ciel, il n'eût fait aucune attention à ce qui lui pouvoit arriver, soit, qu'en le prévoyant, il eût cru devoir plutôt s'abandonner entièrement à Dieu, que de paroître fuir la Croix, en se justifiant lui-même. Il ne fit rien non plus pour se délivrer d'une flétrissure, qui sembloit si préjudiciable à sa réputation. Ce n'est pas que bien des raisons, prises même de la gloire de Dieu, & qui se présentoient naturellement à son esprit, ne l'engageassent à faire pour cela quelques démarches; il n'ignoroit pas non plus, qu'il n'auroit fait en cela que ce que plusieurs saints avoient fait avant lui, mais, éclairé d'une lumière particulière, il crut qu'il ne devoit alors glorifier Dieu, que par son silence & son abjection.

Il s'y détermina d'autant plus facilement, que l'occasion lui parut favorable pour exécuter un projet, qu'il avoit conçu depuis long-temps. C'étoit d'aller en pé-

Il se déterminé à aller en pèlerinage à Rome.

An: 1706.

lerinage à Rome. Il avoit eu, comme on l'a dit, un ardent desir d'aller prêcher l'Evangile chez des nations idolâtres, dans l'espérance d'y verser son sang pour J. C. Ce desir ne s'étoit jamais éteint en lui; & ce qui venoit d'arriver lui fit soupçonner que Dieu l'avoit peut-être permis, afin que ce desir eût son accomplissement. Il crut donc qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'aller s'offrir au Vicaire de Jesus-Christ, pour travailler, selon ses ordres, à la vigne du Seigneur; & de recevoir ce qu'il lui diroit, comme l'oracle, par où Dieu même lui feroit connaître sa volonté. Ce fut là la première & la principale fin de son voyage, à laquelle toutes les autres furent subordonnées, comme d'obtenir le don de la parole, celui de toucher les cœurs, de faire pénitence pour les pécheurs, & d'attirer sur ceux qu'il avoit gagnés à Dieu la grace de la persévérance. Son dessein ayant été approuvé de son Confesseur, car il ne faisoit rien qui n'eût la sanction de l'obéissance, il ne tarda pas à le mettre en exécution.

Lettre circulaire qu'il écrit avant son départ.

La seule chose, qui le touchoit bien sensiblement, c'étoit de se séparer de ceux qu'il avoit enfantés à Jesus-Christ, & qu'il prévoyoit devoir être en grand danger de retourner en arrière, lorsqu'ils se verroient sitôt sévrés de la présence de leur pere, & privés du lait qui les avoit soutenus jusqu'alors. Pour prévenir, autant qu'il étoit en lui, un si grand malheur, il leur écrivit à tous en commun une

lettre, où la charité pour eux & la tendresse paternelle se déployoit toute entiere. Elle étoit adressée particulièrement aux habitans de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien & de la Résurrection. Le pieux Missionnaire y exprime d'abord, de la maniere la plus vive, les sentimens d'affection dont son cœur étoit rempli. *Je vous porterai*, leur dit-il, *par tout dans mon cœur, à la vie, à la mort & dans l'éternité. Que j'oublie plutôt ma main droite, que de vous oublier en quelque lieu que je sois; jusqu'au saint Autel; que dis-je, jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'aux portes de la mort. La seule condition qu'il exige d'eux pour cela, c'est qu'ils soient fideles aux saints enseignemens que Jesus-Christ leur a donnés par la bouche des Missionnaires. Souvenez-vous donc*, ajouta-t-il, *souvenez-vous, mes chers enfans, ma joie, ma gloire & ma couronne, d'aimer ardemment Jesus-Christ, & de l'aimer par Marie. Faites éclater par-tout & devant tout le monde votre dévotion véritable envers la très-sainte Vierge notre bonne Mere, afin d'être par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ. Il leur recommande ensuite les saintes pratiques établies parmi eux, la renovation des promesses du Baptême, la récitation du chapelet, & la fréquentation des sacrements, au moins tous les mois. Il rappelle à ses chers amis de Montbernage, qu'il leur a laissé l'image de sa bonne Mere & son cœur. Il les exhorte à continuer*

An. 1706. la ferveur de leurs prieres : & il veut qu'ils ne souffrent point dans leur fauxbourg de blasphémateurs, de jureurs, de personnes qui chantent de mauvaises chansons, ou qui se laissent aller à des excès de vin ; qu'ils les répriment, s'ils le peuvent, en reprenant ces personnes avec zele & douceur, ou du moins qu'ils fassent quelque espece de réparation pour ces sortes de desordres. Il insiste sur la plus exacte observance des jours consacrés au Seigneur, & s'adressant à ceux, que leur profession expose davantage au violément de ce précepte, il leur représente, que s'ils ne sont dans une véritable nécessité, reconnue par leur Pasteur, tous les prétextes qu'ils apportent ne les empêcheront pas de se perdre malheureusement, & de se précipiter dans la damnation. . . .
 Après leur avoir donné ces avis, il se recommande instamment à leurs prieres, dans le long pèlerinage qu'il entreprend, pour obtenir leur persévérance, & la conversion des pécheurs. Ce n'est point sa peine, qu'ils doivent considérer, puisqu'elle n'est rien en comparaison de celle de notre divin Sauveur. Mais ils doivent prier, afin que sa malice & son indignité ne mettent point obstacle à ce que Dieu & sa sainte Mere veulent faire par son ministère. *J'ai de grands ennemis en tête,* leur dit-il : *Tous les amateurs du monde me méprisent, me raillent & me persécutent. L'enfer a comploté ma perte & fera par-tout soulever contre moi toutes ses puissances. Foi-*

ble comme je suis, que deviendrai-je, si la très-sainte Vierge, & les prieres des bonnes ames, & en particulier les vôtres ne me soutiennent, & ne m'obtiennent le don de la patience ou la divine sagesse, qui sera le remede à tous mes maux. Epanchant ensuite dans le cœur de ses enfans ses sentimens de confiance dans l'assistance puissante de la Mere de Dieu; c'est par Marie, dit-il, que je cherche & que je trouverai Jesus, que j'écraserai la tête du serpent, & que je vaincrai tous mes ennemis & moi-même, pour la plus grande gloire de Dieu. . . . Il conclut sa lettre en leur disant adieu; mais seulement pour un temps, parce qu'il espéroit repasser par Poitiers; soit, dit-il, pour y demeurer quelque temps sous l'obéissance de votre illustre Prélat, si zélé pour le salut des ames, & si compatissant à nos infirmités, soit pour passer dans un autre pays; parce que Dieu étant mon pere, j'ai autant de lieux à demeurer, qu'il y en a, où il est injustement offensé par les pécheurs.

Ayant ainsi satisfait tout à la fois son zele & sa tendresse pour ses enfans en Jesus-Christ, M. de Montfort n'avoit plus rien qui pût le retenir à Poitiers. Il se contenta de dire au Frere Mathurin, ce jeune homme qu'il s'étoit associé pour l'accompagner dans ses Missions, de l'attendre dans cette ville, ou dans les environs, & partit le jour même pour la Capitale du monde Chretien.

Il part pour Rome.

Fin du second Livre.



LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.

LIVRE TROISIEME

SOMMAIRE.

MANIERE dont M. de Montfort fait le voyage de Rome. Son séjour à Lorette. Son arrivée à Rome, & l'audience qu'il a au Saint Pere. Son retour en France. Il va en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, & de là au Mont Saint-Michel. Il va à Rennes. Comment il s'y comporte par rapport à sa famille. Il y prêche. Trait singulier. Comment il est reçu à Montfort-la-Canne, lieu de sa naissance. Il se joint à Dinan à une compagnie de Missionnaires. Effet de sa charité pour les pauvres. Il donne une Mission aux soldats. Son zèle pour le Rosaire. Ses travaux sous M. Leuduger. Il entreprend de réparer une grande Chapelle de Notre-Dame, à Lacheze. Décorations qu'il y fait mettre. Processions qu'il fait faire à cette Chapelle. Il change le jour d'une foire, &

ce qui se passe à cette occasion. Prodiges qu'il opère. Il donne à Saint-Brieuc des retraites aux Filles de la Croix. Sa manière de vie dans cette ville. Fruits de ses travaux. Impressions que ses paroles faisoient sur les ames. Trait de zèle au commencement de la Mission de Moncontour. Correction paternelle, qui montre l'horreur qu'il a des ajustemens mondains. Il est exclu de la compagnie de M. Leuduger. Lieu, où il se retire & dont il fait sa demeure ordinaire. Il y renouvelle le vœu qu'il avoit fait de ne vivre que d'aumônes. Il touche ses auditeurs sans dire une parole. On s'oppose à l'érection d'un Calvaire, qu'il vouloit faire à Montfort. Il est interdit, & presque au même instant rétabli dans ses fonctions par son Evêque diocésain. Mission de Bréal. Il court risque de sa vie. Il est de nouveau interdit, au moins en partie. Il procure une Gardienne à la Chapelle de Saint Lazare. En quittant Montfort, il prédit à cette ville les désastres qui sont arrivés depuis. L'homme de Dieu fait des Missions dans le Diocèse de Nantes. Il court risque de sa vie. Il est maltraité par des soldats. Traits de Providence, qui semblent autoriser la conduite de M. de Montfort. Mission de la Valette. Punition d'un malheureux, qui, par mépris, en avoit négligé les exercices. Fidélité qu'il exige dans les pratiques qu'il établit. Mission de la Chevrolière. Elle réussit malgré les oppositions du Pasteur. Une fièvre violente n'empêche pas le Missionnaire de continuer ses travaux. Comment il en est guéri. Calomnie atroce in-

AN. 1706. tentée contre lui. Mission de Vertou. Guérison subite d'un de ses associés. Suite de ses travaux. Mission de Cambon. Il y répare l'Eglise. Complot pour l'assassiner. Mission de Crossac. M. de Montfort y abolit l'usage où l'on étoit de se faire enterrer dans l'Eglise. Mission de Pont-Chateau. Projet d'un magnifique Calvaire. Avec quelle ardeur on y travailloit. Description de ce Calvaire. M. de Montfort reçoit défense de procéder à sa bénédiction. Il est interdit dans le cours d'une Mission. Vient un ordre de démolir le Calvaire & il est exécuté. Sentimens de l'homme de Dieu en cette occasion. Sa conduite durant le temps qu'il reste à Nantes. Diverses bonnes œuvres, qu'il y fait. Il se fait recevoir du Tiers-Ordre de saint Dominique. Il porte au péril de sa vie, du secours aux habitans d'un Fauxbourg que la Loire avoit inondé. Il quitte Nantes.

Maniere
dont M. de
Montfort
fait le
voyage de
Rome.

ON étoit dans le temps du Carême, lorsque M. de Montfort se mit en route. Il ne vouloit voyager que sur les fonds de la Providence; ainsi, le peu d'argent qui lui restoit, il commença par le donner aux pauvres; il exigea même qu'un pauvre Ecolier Espagnol, qui desiroit aller avec lui, en fit autant, & pour l'y engager, il lui promit de le défrayer, tout le temps qu'ils seroient ensemble. Il eut extrêmement à souffrir pendant ce voyage. Outre la fatigue, que devoit naturellement

lui causer la longueur du chemin, il se vit souvent rebuté, maltraité, passant quelquefois les jours entiers, sans pouvoir obtenir un morceau de pain; & les nuits, sans qu'on voulut lui donner un lieu de retraite, où il pût se mettre à l'abri des injures de l'air. Il est vrai que d'ordinaire, comme il le dit lui-même, lorsqu'il avoit été mis un jour à de plus rudes épreuves, la Providence, comme une bonne mere, ne manquoit pas de l'en dédommager le jour suivant par les secours abondans qu'elle lui faisoit trouver.

AN. 1736

A Lorette, il s'arrêta pendant quinze jours, pour y satisfaire sa tendre dévotion pour la Mere de Dieu. Tout ce temps-là, il y dit la Messe chaque jour, dans la fameuse Chapelle, qu'on y révère comme ayant été la demeure de la très-sainte Vierge qui, suivant une ancienne tradition, appuyée des témoignages les plus respectables, a été transportée de Nazareth, premierement en Dalmatie, & de là dans cet endroit (a) par le ministère des Anges. Cet auguste lieu ne pouvoit manquer de faire la plus vive impression sur le cœur du serviteur zélé de Marie. Un des habitans de Lorette fut si frappé de la maniere, dont il y célébra les saints Mysteres, qu'il le conjura de vouloir bien prendre chez lui son logement & sa table, pendant le séjour qu'il feroit dans cette ville.

Son séjour
à Lorette.

(a) Voyez l'histoire de la maison de Lorette par Turfelin.

AN. 1706.

Son arri-
vée à Ro-
me & l'au-
dience qu'il
a du Saint
Pere.

Ayant poursuivi sa route, dès qu'il fut à la vue de Rome, il se prosterna par respect contre terre, ôta ses souliers, & fit nuds pieds le reste du chemin. Ce n'étoit nullement la curiosité qui l'amenoit dans cette grande ville; il ne fit rien aussi pour la satisfaire; & quand il crut s'y être suffisamment disposé par la visite des saints Lieux, & par les autres Actes de dévotion, que sa piété put lui suggérer, il ne songea plus qu'à remplir la fin principale de son voyage. Le sixieme jour de Juin, il fut admis à l'audience du Souverain Pontife. Clement XI occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. En se présentant devant lui, le Serviteur de Dieu fut saisi d'un vif sentiment de respect, causé par la foi qui lui faisoit voir en sa personne Jesus-Christ lui-même. Il ne sentit cependant aucun trouble, & prononça, en latin, d'une maniere pathétique, une courte harangue, dans laquelle il exposoit au Saint Pere le sujet qui le conduisoit à ses pieds; qu'il avoit voulu révéler en lui le Souverain Pasteur dont il tenoit la place; que depuis long-temps il avoit désiré porter la lumiere de l'Evangile aux nations infideles, dans l'espérance d'y pouvoir un jour verser son sang pour Jesus-Christ, mais, que ne connoissant pas clairement là dessus la volonté du Seigneur, il venoit l'apprendre de sa bouche; étant également prêt à travailler à la vigne du Seigneur, par tout où sa Sainteté voudroit l'envoyer.

AN. 1706

Le Saint Pere parut écouter avec satisfaction le discours du Missionnaire ; & lui parla avec une bonté digne du Pere commun des fideles. La France, agitée plus que jamais en ce temps-là par les troubles qu'y caufoient les partisans des nouvelles erreurs, que lui-même & plusieurs de ses prédécesseurs avoient proscrites, étoit singulièrement l'objet de sa sollicitude pastorale. Ce fut à ce Royaume en particulier qu'il détermina la Mission qu'il donna au Serviteur de Dieu, en lui recommandant en même-temps d'y travailler au salut des ames, avec une entière dépendance des Evêques, dans les Diocèses desquels il seroit appellé. Il lui enjoignit tout de s'attacher à bien enseigner la doctrine Chrétienne aux enfans & au peuple ; & à faire refleurir l'esprit du Christianisme, par le renouvellement des promesses du Baptême. Il accorda ensuite au Missionnaire la permission de faire différentes Bénédictions, qui demandent un privilege particulier, & il attachâ à un Crucifix d'ivoire, que lui présenta le pieux Pèlerin, une Indulgence pléniere, pour tous ceux, qui vraiment contrits, le baiseroient, à l'heure de la mort, en prononçant les saints noms de Jesus & de Marie. Les paroles du Souverain Pontife, firent sur le cœur de cet homme de foi, la même impression que s'il les avoit entendues de la bouche même du Sauveur du monde. Elles y demeu-

AN. 1706. rerent toujours gravées. Pleinement assuré par elles de la volonté du Seigneur, il ne songea plus qu'à la remplir, & toute la suite de sa vie fera voir combien il s'en acquitta parfaitement.

Son retour en France.

Bientôt après, quoique les chaleurs fussent excessives, M. de Montfort partit de Rome pour revenir en France, lieu de sa destination. Le 25 d'Août, Fête de Saint Louis, son Patron, il arriva à Ligugé, ancien Priuré, situé à une lieue de Poitiers. Là le F. Mathurin l'attendoit; mais la fatigue l'avoit tellement défiguré, que son compagnon eut quelque peine à le reconnoître. Le Voyageur y célébra la sainte Messe, & se rendit aussi-tôt à Poitiers, où il comptoit se reposer pendant quelques jours. Un ordre de l'Evêque l'en empêcha. Dès le soir même il quitta cette Ville, pour aller à cinq lieues de là chez un vertueux Ecclesiastique de ses amis, où il fit une retraite de huit jours, pour s'y préparer à de nouveaux travaux.

Il va en pèlerinage à N. D. des Ardilliers.

Cette préparation ne lui parut pas encore suffisante: il fit, pour la même fin, deux pèlerinages, aussi-tôt après sa retraite, quoiqu'il s'en fallût encore beaucoup qu'il fût entièrement remis de la fatigue de celui de Rome. Son premier pèlerinage fut à N. D. des Ardilliers, à Saumur. Il seroit inutile de parler de la dévotion avec laquelle il s'en acquitta. On en peut juger par ce que nous avons déjà dit d'un semblable pèlerinage, fait plusieurs années auparavant;

& nous avons occasion de rapporter dans la suite les regles qu'il prescrivit lui-même à plusieurs personnes, qui, par ses conseils, avoient entrepris le même pèlerinage dont nous parlons.

Ce qu'il y eut en celui-ci de particulier, ce fut la consolation qu'il donna à la Sœur Jeanne de la Noue, depuis Fondatrice des Filles de la Providence, & morte en odeur de sainteté en 1736. Cette humble servante du Seigneur étoit conduite par une voie extraordinaire, & se livroit à de grandes austérités. Ses Filles avoient là-dessus bien des peines. Elle-même craignoit d'être dans l'illusion. De part & d'autre on consulta M. de Montfort, dès qu'on fut qu'il étoit à Saumur. L'Homme de Dieu parut d'abord indécis, après avoir entendu tout ce que la Mere & les Filles avoient à lui dire. Mais, après avoir dit la Messe, pour demander à Dieu ses lumières, il confirma la Sœur Jeanne de la Noue dans les résolutions qu'elle avoit prises; & lui parlant d'un ton ferme : *Continuez, lui dit-il, comme vous avez commencé; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit, & qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est là votre vocation, & l'état où Dieu vous veut.* C'étoit parler en homme inspiré. Ce conseil fut aussi reçu comme un oracle, & l'événement a fait voir qu'il venoit du Ciel.

Le Mont Saint-Michel fut le terme du second pèlerinage que fit le serviteur de

*Puis au
Mont St.
Michel.*

An. 1706.

Dieu. Il avoit toujours eu une dévotion particulière pour les Saints Anges ; il savoit combien il importe aux Ouvriers Evangéliques, d'intéresser à leurs travaux ces Esprits célestes, à qui le Seigneur confie le soin des ames, qui sont l'objet de leur zele. D'ailleurs l'Archange, que l'Eglise honore comme le Prince de la Milice céleste, est d'une maniere spéciale Patron de la France, à laquelle le Saint Pere avoit voulu qu'il consacrat ses travaux ; & des lumieres particulieres faisoient aussi qu'il se regardoit lui-même comme étant singulièrement sous sa protection, ainsi qu'il le déclara très-expressément à la Sœur Louise de Jesus ; & dans une autre occasion, où plusieurs jeunes gens étant venus pour l'insulter & le maltraiter, il fut à leur rencontre, & leur déclara qu'il ne les craignoit point, parce que *le grand Saint Michel étoit son défenseur*. Ces motifs étoient bien assez puissans pour le porter à visiter un lieu consacré à l'honneur du glorieux Archange. Il y arriva le 28 de Septembre, veille de sa Fête ; & ce soir-là même, il donna une preuve éclatante du zele qui l'enflammoit pour la gloire de Dieu, & de la grande confiance qu'il avoit dans l'assistance de ce grand Saint. Au plus fort de la nuit, dans la maison même où il étoit, ayant entendu une troupe de gens déterminés, qui, après s'être livrés à des excès de vin, blasphémoient hautement le saint nom de Dieu, il se leve, court au milieu d'eux, leur reproche

proche leur audace & leur impiété, & les force, par ses menaces, à sortir de la chambre où ils étoient. *Lui-même*, dit le F. Mathurin, *il se déroba à ma vue, & fut expier sur son corps, par quelque rude pénitence, les péchés de ces misérables.*

Du Mont Saint-Michel M. de Montfort prit la route de Rennes. Son pere & sa mere y étoient, ainsi que M. de la Visuele Robert, son oncle maternel, qui étoit Prêtre & Sacriste de la paroisse de Saint-Sauveur. Mais ce n'étoit point l'amour de ses parens qui l'y conduisoit; il semble au contraire que l'esprit de Dieu, qui le guidoit en tout, vouloit y montrer en lui jusqu'où doit aller, dans les hommes Apostoliques, le détachement des parens. Ce ne fut point chez eux qu'il alla loger. Quoiqu'ils fussent en état de le recevoir, il aimoit mieux se retirer chez une pauvre femme, qui, manquant elle-même du nécessaire, ne recevoit chez elle que les plus nécessaires, & leur fournissoit, au prix le plus modique, ce qui fait dans le pays l'aliment des pauvres gens, un peu de galette (a) & de lait. Ses premières visites furent pour les Pauvres de l'Hôpital. Il y avoit même plusieurs jours qu'il étoit à Rennes, sans avoir encore vu personne de sa famille, quand son oncle, averti par quelqu'un qui avoit cru reconnoître M. de Montfort, le vint trouver. Les marques qu'il lui donna

Il va à Rennes. Comment il s'y comporte par rapport à sa famille.

(a) Espece de nourriture faite de bled noir ou Sarazin.

AN. 1706.

de son amitié, ne furent pas sans quelques reproches. Il s'étonnoit de la conduite qu'il tenoit à l'égard d'un pere & d'une mere qui l'aimoient tendrement; elle lui paroïssoit contraire au respect qu'il leur devoit, & dont la nature & la religion lui faisoient une loi, que son âge & son caractère lui rendoient encore plus sacrée. Il lui dit encore qu'il étoit indécent & deshonorant pour sa famille, qu'il demeurât ainsi, sous les yeux de ses parens, dans un pauvre réduit, où, selon toute apparence, il manquoit des choses les plus nécessaires. Le serviteur de Dieu, qui n'avoit coutume de répondre, que par son silence, aux reproches qu'on lui faisoit, crut devoir se disculper en cette occasion. Il répondit à son oncle, qu'il n'avoit garde d'oublier ce qu'il devoit à ceux dont il tenoit la vie, & ce qu'il lui devoit à lui-même; que son cœur étoit pénétré pour eux des sentimens les plus respectueux & les plus tendres; que le Seigneur étoit témoin des prieres qu'il lui adressoit pour eux tous les jours; qu'il croyoit par là leur marquer bien plus solidement son amour, que par les visites qu'il leur pourroit faire, visites qui leur seroient tout-à-fait inutiles, & qui ne s'accordoient point avec sa vocation, qui demandoit qu'il s'employât tout entier aux affaires de son pere; que, quant à son genre de vie, il ne croyoit pas nécessaire de le justifier, qu'il l'étoit assez par l'exemple de son divin Maître. L'oncle ad.

mira dans son neveu des sentimens si fort au-dessus de la nature ; il insista cependant sur la déférence qu'il exigeoit , & celui-ci se rendit à sa demande. Il consentit même à prendre chez son pere un repas , où toute la famille se trouva rassemblée. Ce fut une véritable image des Agapes des premiers Chrétiens. Le Missionnaire , en entrant dans la chambre , se mit à genoux , & récita , selon sa coutume , la priere , *Visita quæsumus* , &c. Lorsque la table fut servie , il commença par faire la portion des pauvres , de ce qui s'y trouvoit de meilleur. Pendant tout le repas , la conversation fut des plus édifiantes ; il y parla de Dieu de la maniere la plus touchante & la plus aisée. Mais , après , on lui fit inutilement des instances pour le retenir , il ne voulut jamais changer le pauvre logement qu'il avoit pris à son arrivée.

Il y demeura tout le temps de son séjour à Rennes , qui ne fut guères plus de quinze jours , & pendant ce temps il prêcha dans un grand nombre d'Eglises & toujours avec le plus grand succès. Il le fit entr'autres à l'un & l'autre Séminaire. Messieurs les Directeurs furent si touchés de ses discours , qu'ils auroient bien désiré se l'associer pour faire des Missions à la campagne. Ils le lui proposèrent ; mais son attrait le portoit à quelque chose de plus étendu , & il ne crut pas pouvoir accepter leur offre.

AN. 1706.

*Trait assez
singulier.*

Ce qu'il fit dans l'Eglise des Religieuses du Calvaire montre combien il étoit au-dessus du respect humain. On s'attendoit à l'y voir prêcher, & grand nombre de personnes y étoient accourues pour l'entendre. Le saint Prêtre, en arrivant à l'Eglise, voit ce nombreux auditoire, entre dans la sacristie, s'y recueille un moment, puis en sortant presque aussi-tôt & s'adressant à tout le peuple: *Vous êtes venus en foule, leur dit-il, pour m'entendre. Vous pensez peut-être, mes très-chers freres & très-cheres sœurs, entendre un grand Prédicateur, un homme extraordinaire: Je ne prêcherai point; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrois la faire, si j'étois seul dans ma chambre.* On plaça un fauteuil pour lui dans la nef; il s'y mit à genoux, & répandant alors à haute voix son cœur en présence du Seigneur, il dit sur les souffrances, des choses si belles & si touchantes, que tous les assistans se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jesus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis se rendant à la porte de l'Eglise, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'Eglise paroissiale de saint Sauveur.

*Comment
il est reçu
à Mont-
fort-la-Ca-
ne lieu de
sa naissan-
ce.*

Ce fut bientôt après, que le Missionnaire quitta Rennes. Il étoit juste qu'il fit aussi quelque chose pour le Diocèse dans lequel la divine Providence l'avoit fait naître. Il se rendit, vers la fête de la Toussaint, au lieu de sa naissance, mais en inconnu; voy-

lant tout devoir à la charité, & rien à la considération qu'on pourroit avoir pour la personne. En conséquence, il évita même d'entrer dans la ville de Montfort-la-Canne, & s'arrêta dans un petit village, qui en est distant d'un quart de lieue. Son projet étoit d'y loger chez une pauvre femme, qui avoit été sa nourrice. Il envoya le Frere Mathurin la prier de donner par charité le couvert à un pauvre Prêtre & à son Compagnon. Cette proposition ne fut pas du goût de la bonne femme, & elle refusa net ce qu'on lui demandoit. M. de Montfort se présenta lui-même à deux ou trois autres maisons de payfans, & leur demanda, pour l'amour de Notre-Seigneur, un peu de paille pour lui & son Compagnon. Par-tout il n'éprouva que des rebuts. Enfin il demanda quel étoit le plus pauvre du village. On lui indiqua la cabane d'un vieillard, qui s'appelloit Pierre Belin. Il fut lui demander, comme il avoit fait aux autres, le couvert pour l'amour de Jesus-Christ. *Vous êtes les bien-venus*, répondit aussitôt le bon homme avec joie, *je n'ai qu'un peu de pain & de l'eau à vous donner, & un peu de paille pour vous coucher; si j'avois mieux, je vous l'offrierois de grand cœur, mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que j'ai.* Jamais offre ne fut faite de meilleur cœur, ni reçue avec une plus douce satisfaction. Le serviteur de Dieu étoit au comble de sa joie d'être dans un si misérable

AN. 1706.

reduit, qui lui représentoit au vif l'étable de Bethléem. Cependant le vieillard le fixoit attentivement & reconnut dans son nouvel hôte le fils de M. Grignon de la Bachelleraye. Le lendemain, de grand matin, la nouvelle en fut répandue dans tout le village. On apporta alors au saint Prêtre ce dont il pouvoit avoir besoin; une Demoiselle charitable lui fit entre autres choses porter une couverture, un matelas, des draps & un oreiller; mais il ne voulut pas s'en servir, & les porta à un pauvre du voisinage, disant que ces commodités ne convenoient pas à un misérable comme lui, mais aux véritables pauvres de Jesus - Christ. Ceux qui n'avoient pas voulu le recevoir lui témoignèrent toute la peine qu'ils en avoient. Sa pauvre nourrice en fut sur-tout inconsolable. Elle se jetta à ses pieds, elle répandit un torrent de larmes, elle lui demanda mille pardons, & le conjura de ne pas refuser de venir chez elle. L'homme de Dieu, dont toutes les démarches étoient autant de traits de zèle & de charité, n'oublia pas de profiter de cette occasion pour instruire toutes ces bonnes gens, de la nature & des excellences de la charité Chrétienne, & pour les porter à la pratiquer à l'avenir à l'égard de tous les pauvres. Néanmoins il ne se rendit pas tout-à-fait aux desirs de sa nourrice. Seulement, pour ne pas la contrister à l'excès, il voulut bien aller une fois manger

chez elle, & pendant le repas qu'il y prit, AN. 1706.
 & dans lequel la bonne femme fit de son
 mieux pour lui témoigner sa satisfaction,
 il lui dit plus d'une fois, moins par forme
 de reproche, que pour réveiller sa charité:
*Andrée, Andrée, vous avez bien soin de
 moi, mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez
 M. de Montfort, il n'est rien. Pensez
 à Jesus-Christ, il est tout; & c'est lui qu'il
 faut toujours considérer dans les pauvres.*

L'homme apostolique, ayant ainsi, *Il se joignit
à Dinan à
une com-
pagnie de
Mission-
naires.*
 pendant quelques jours, inculqué cette
 importante leçon de la manière la plus
 propre à faire une vive impression sur les
 esprits, continua sa route & vint à Dinan
 ville assez considérable du même Diocèse
 de St Malo. Une compagnie de Mission-
 naires y donnoit alors la Mission. Il se
 joignit à eux, & se chargea, par préfé-
 rence, du soin de faire le Catéchisme;
 fonction, dont il connoissoit l'importance,
 & pour laquelle il se sentoit le plus vif
 attrait, sur-tout depuis que le Saint Pere,
 en lui donnant sa Mission Apostolique,
 la lui avoit spécialement recommandée.

Cela ne l'empêcha point de donner ici, *Effet de
sa charité
pour les
pauvres.*
 comme par-tout ailleurs, des preuves
 éclatantes de son tendre amour pour les
 pauvres. En ayant un soir rencontré un,
 tout couvert d'ulceres, & dont personne
 n'osoit s'approcher, il le prit sur ses épa-
 les, le porta à la maison des Missionnaires,
 & en ayant trouvé la porte fermée. il se
 mit à crier, *qu'on l'ouvrit à Jesus-Christ.*

AN. 1706.

Chargé de son malade infect, il fut droit à sa chambre ; & le mit à coucher dans son lit, après l'avoir réchauffé le mieux qu'il put ; car il étoit transi de froid ; tandis que lui-même passa toute la nuit en prières. Beaucoup d'autres pauvres épouverent les effets de sa charité. Tous les jours, il en nourrissoit un très-grand nombre, comme par miracle, sur les seuls fonds de la Providence. Et pour perpétuer les secours qu'il leur donnoit, il engagea plusieurs personnes de piété à former entre elles une société pour le soulagement des pauvres. Ses vœux ont été là dessus pleinement remplis, & Dinan se ressent encore du zèle du serviteur de Dieu ; la bonne œuvre qu'il avoit heureusement commencée, ayant été depuis très-fort perfectionnée par M. le Comte de la Garaye. Ce Seigneur, dont la mémoire sera toujours en bénédiction, eut l'avantage de posséder quelque temps chez lui le Missionnaire qui y donna les exercices de la retraite aux pauvres qu'il y logeoit. Madame son épouse étoit de moitié dans ses bonnes œuvres. L'un & l'autre, après avoir fait un Hôpital de leur Château, & y avoir eux-mêmes servi les pauvres pendant plus de trente ans, ont fondé à Dinan, une maison de charité, avec un revenu suffisant pour l'entretien de quatre Filles de la Sagesse, & quelques fonds pour distribuer du pain, du bouillon, des médicamens, du linge & d'autres secours aux pauvres de cette ville.

Dans le temps que M. de Montfort exerçoit son zele dans cette ville, il y avoit des troupes en garnison. Quand la Mission, dont on vient de parler, fut finie, l'homme de Dieu obtint les pouvoirs nécessaires pour en faire une autre aux soldats. Le succès en fut tel qu'il pouvoit le desirer. Bientôt il fut tellement gagner leur confiance par les démarches prévenantes de sa charité & toucher leurs cœurs par la force & la véhémence de ses discours, qu'on les voyoit fondre en larmes à ses Sermons, & courir ensuite en foule au tribunal de la Pénitence.

Ann. 1706.

Il donna une Mission aux soldats.

Parmi ces actes de zele, le pieux & fervent Missionnaire n'oublioit point la tendre dévotion qu'il avoit pour la Mere de Dieu, ni son zele pour la propagation du Rosaire. Il y exhortoit fortement les peuples; &, pour leur laisser un monument qui pût rappeler à leur mémoire ce qu'il leur disoit à ce sujet, il fit faire un grand & beau tableau de Marie, devant lequel un cierge devoit continuellement brûler en son honneur; & il plaça ce tableau d'une maniere décente & convenable, afin qu'on pût se rassembler à ses pieds pour y réciter en commun le Rosaire.

Ce qu'il fait pour la propagation du Rosaire.

De Dinan, M. de Montfort se répandit en différens endroits du Diocèse pour y exercer son zele. Il avoit déjà fait une Mission à Saint Suliac, gros bourg à deux lieues de Saint Malo, situé sur la riviere de Rance, & donné un Retraite dans la

Ses travaux sous M. Leuduger.

AN. 1766.

petite ville de Becherel; lorsque M. Ludger, Scholastique de la Cathédrale de Saint-Brieuc, l'invita à venir partager ses travaux. Ce digne Ecclésiastique avoit en sa compagnie, un grand nombre de coopérateurs zélés, & de beaucoup de capacité, mais le nouveau Missionnaire, quoique jeune & dans un emploi subalterne, fixa bientôt sur lui, sans le vouloir, les regards de tout le monde. Il fit un grand nombre de Missions sous M. Ludger; les principales furent celles de Baulon, le Verger, Lacheze, Medrigal, Plumieux, Saint-Brieuc, Moncontour. Ses paroles avoient une efficacité singulière à laquelle on ne pouvoit résister; les peuples & sur-tout les pauvres venoient en foule à sa suite, & part-tout il laissoit des preuves subsistantes de son zèle & de sa charité. Ce qu'il fit à Lacheze, petite ville du Duché de Rohan, au Diocèse de Saint-Brieuc, fut sur-tout bien remarquable. Il semble que la divine Providence l'y avoit conduit pour l'exécution d'une œuvre à laquelle elle l'avoit spécialement désigné.

*Il entre-
prend de
réparer
une grande
chapelle de
N. D. à
Lacheze.*

Il y avoit dans cette paroisse une chapelle, grande & spacieuse, dédiée à la très-sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de pitié. Cette chapelle, depuis plusieurs siècles, étoit totalement abandonnée. Il n'y avoit pas même de couverture, & le dedans étoit tout hérissé de ronces & d'épines. Le grand Apôtre de Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans

le cours de ses Missions, l'avoit vue dans cet état, & prêchant un jour au peuple dans la plaine de Lacheze, après avoir vivement déploré l'état d'abandon où il la voyoit, & témoigné combien il auroit desiré d'y remédier, il avoit assuré que *cette grande entreprise étoit réservée par le Ciel à un homme que le Tout - Puissant feroit naître dans les temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, homme qui seroit beaucoup contrarié & bafoué; homme cependant, qui, avec le secours de la grace, viendrait à bout de cette sainte entreprise.* Ce sont les termes d'une lettre que le Recteur de Lacheze, François Jagu, écrivit en 1754 à l'Evêque de Saint-Brieuc, Hervé-Nicolas Thepault du Bre-gnou, Prélat digne des premiers siècles. On ne dit point si le Missionnaire eut d'abord connoissance d'une prédiction, où il ne pouvoit pas manquer de se reconnoître. La chose n'étoit point nécessaire pour le porter à faire ce qu'il fit. Le zele de la maison du Seigneur, qui le dévoroit, sa tendre piété pour la Reine des Vierges, le desir ardent qu'il avoit de la voir honorée par tous les fideles; & l'expérience qu'il avoit eue en semblables rencontres, de l'assistance de la divine Providence, étoient autant d'aiguillons qui ne pouvoient le laisser tranquille à la vue d'une chapelle, dédiée à la Mere de Dieu & tombée en ruines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entreprit de relever & de rétablir,

AN. 1707.

comme à neuf, la vaste chapelle de Notre-Dame de pitié; & que depuis, dans un discours qu'il fit dans la lande de la Ferrière à une multitude presque incroyable de peuples, il ne fit point de difficulté de leur déclarer qu'il étoit cet homme inconnu, prédit par saint Vincent-Ferrier, qui devoit contribuer au rétablissement de la chapelle de Notre-Dame. Ce qui rempli d'une nouvelle ardeur, tous ceux qui avoient quelque part à ce grand ouvrage.

Décorations qu'il y fait mettre.

Son projet étoit magnifique. Il voulut que tout fut exécuté de la manière la plus convenable, sans qu'on eût égard à ce qui pouvoit en coûter. Après avoir mis tout le dehors en très-bon état; après avoir fait construire un toit à la chapelle, il la fit crépir & blanchir en dedans, il la fit très-proprement paver; puis il donna lui-même l'idée des décorations, qu'on y devoit mettre. Il y fit bâtir un grand Autel à la romaine, le fit entourer d'une belle balustrade très-polie, & ornée de huit statues de grandeur naturelle; & sur l'Autel, il plaça une belle croix, couronnée de rayons dorés. Au pied de la croix, devoit être posée une figure de Notre-Dame de pitié. Cela demandoit des frais très-considérables; il falloit employer des ouvriers de toute espèce, Maçons, Charpentiers, Couvreur, Menuisiers, Serruriers, Peintres, Sculpteurs, &c. Il se chargea de tout; il fit tous les marchés, & contenta tout le monde. L'argent lui venoit à point

nommé, lors qu'il en avoit besoin, sans que qui que ce soit en fût gêné. AN. 1707.

L'ardeur avec laquelle on travailloit, fit que l'ouvrage fut achevé en très-peu de temps. Il y en eut cependant encore assez pour qu'il se fit dans l'intervalle une autre Mission. Ce fut celle de Plumieux, Paroisse située à une lieue & demie de Lacheze. La proximité lui permit de veiller à son entreprise, sans discontinuer pour cela ses fonctions de zele. Les choses se trouverent au point où il les vouloit, lorsque la Mission de Plumieux étoit sur le point de finir; il crut alors qu'il devoit signaler d'une maniere extraordinaire sa reconnoissance pour les miracles de Providence, que le Seigneur venoit de faire en sa faveur, & pour la grace particuliere qu'il accordoit généralement à tous les habitans du pays. En conséquence, pendant neuf jours consécutifs, il fit allumer des feux de joie, & le dernier jour, pour la clôture de la Mission, il ordonna une procession solennelle, qui devoit aboutir à la chapelle nouvellement rétablie. L'ordre admirable avec lequel cette procession se fit, le silence profond qu'on y vit regner, la variété des personnages symboliques qu'il y fit entrer, la rare modestie, le recueillement de cette vaste multitude de personnes de tout âge, qui la composoit, tout servit à rendre cette pompe religieuse également édifiante & ravissante. On y marchoit cinq à cinq de front, &

*Procession
qu'il fait
faire à cet-
te chapelle.*

AN. 1707.

sur une même ligne, les yeux baissés & le chapelet à la main. Le silence n'étoit interrompu que par des cantiques de louanges, dont l'air rétentissoit à la gloire du Seigneur; & pendant tout le chemin, quoiqu'il y eût une foule prodigieuse de peuple, il n'y eut pas le moindre désordre, ni le plus léger dérangement; de sorte qu'il sembloit, dit une relation, que des Anges étoient venus du Ciel pour y mettre un si bel ordre. A la fin de cette grande procession, la Statue de Notre-Dame de pitié, qu'on y avoit portée en triomphe, fut placée sur l'Autel, à l'endroit qu'on avoit destiné pour cela. Depuis ce temps-là, cette chapelle, une des plus belles de tout le Diocèse, est devenue l'objet de la dévotion des peuples. On y vient de loin, pour y demander à Dieu, par l'entremise de la Vierge de douleur, la grace de porter patiemment les croix qu'il envoie. C'est à cette intention, que le Missionnaire fit faire plusieurs croix de différentes grandeurs, que les pélerins portent sur l'épaule, ou entre les bras, en faisant à genoux la procession au tour de l'Autel. Ce qui se pratique encore à présent. C'est aussi le premier endroit, où il introduisit dans toute son étendue la pratique du Rosaire, ayant engagé plusieurs personnes à s'y rassembler trois fois le jour, au matin, à midi, & le soir, pour réciter le chapelet en ces différens temps, en y joignant la méditation des quinze mystères, qu'on y

confidère, comme on l'observe encore AN. 1702.
très-régulièrement dans cette chapelle.

Parmi les biens que M. de Montfort fit à Lacheze, on peut compter ce qui se passa à l'occasion d'une foire, qu'on y tenoit d'ordinaire le jour même de l'Ascension. Cet usage déplaisoit extrêmement au Missionnaire; il en parla fortement, comme étant contraire à la sanctification d'un si grand jour; & il obtint que la foire seroit remise au lundi suivant. Ce ne fut pas sans contradiction. Les personnes intéressées se plainquirent de cette entreprise; quelques Ecclésiastiques prirent leur parti; mais ceux-ci eurent la mortification d'entendre le simple peuple leur dire *qu'on s'en rapportoit bien plus à la parole du bon Missionnaire qu'à la leur.* Dieu même parut autoriser le zèle de son serviteur en cette occasion par les punitions exemplaires, dont il frappa ceux qui voulurent en empêcher l'effet. Un homme s'étant obstiné à vendre une pièce de bétail, qu'il avoit amenée le jour de la fête, perdit ce jour même tout ce qu'il en avoit retiré. Celui qui avoit acheté de lui vit en peu de jours mourir sa bête avec plusieurs autres. Lui-même tomba perclus de tous ses membres & ne fut guéri qu'après avoir demandé pardon au Missionnaire. Celui qui percevoit la coutume eut le même sort pour avoir maltraité de paroles le Missionnaire, & ne trouva sa guérison que dans le même remède. Un Prêtre l'ayant pareillement

Le Missionnaire change le jour d'une foire & ce qui se passe à cette occasion.

AN. 1707. insulté, par des railleries indécentes au sujet de la foire & de ce qui s'étoit fait pour le rétablissement de la Chapelle, il se sentit aussi-tôt atteint de douleurs violentes à la jambe. Le Chirurgien, qu'on fit venir, n'y vit ni tumeur ni contusion, de sorte qu'il se retira sans rien ordonner. Cependant les douleurs continuant toujours à se faire sentir avec une extrême violence, l'Ecclésiastique destitué de tout secours humain, reconnut à la fin que c'étoit la punition des excès auxquels il s'étoit livré contre M. de Montfort. Il en fit une réparation authentique à la très-sainte Vierge & à son humble serviteur, & dans l'instant même les douleurs, qu'il avoit éprouvées jusqu'alors, cessèrent entièrement.

*Prodiges
opérés en
cet endroit
par M. de
Montfort.*

Le Curé de Lacheze, dans sa lettre à son Evêque dont a été ci-dessus parlé, rapporte encore plusieurs prodiges d'une autre nature, qu'il plut alors au Seigneur d'opérer en faveur de son serviteur. Le saint homme, en présence de plusieurs personnes, rendit en parfaite santé à Madame de la Villethebault, Mademoiselle sa fille, qui tomboit auparavant du haut mal, & il l'assura qu'elle ne seroit plus sujette à cet accident fâcheux. Prédiction dont l'événement a fait voir la vérité. Il guérit plusieurs personnes, attaquées de la fièvre, en leur faisant seulement avaler un peu d'eau, dans laquelle il avoit trempé un nom Jesus. Tous les jours, il multiplioit des pains, en faveur des pauvres dont il fai-

soit la plus chere compagnie. On ne finiroit point, dit le respectable Pasteur, s'il falloit écrire tout ce que des gens dignes de foi racontent de M. de Montfort. Il protelle, en terminant sa lettre, de la vérité de tout ce qu'il y a rapporté.

Mais la vie même du Missionnaire, ses vertus portées jusqu'à l'héroïsme étoient une preuve de sa sainteté, plus certaine encore que tous ces prodiges. La Ville Episcopale voulut en être témoin. Toujours guidé par l'obéissance, M. de Montfort vint à Saint-Brieuc, pour y donner des retraites, chez les filles de la Croix. Il fit ici ce qu'il avoit fait ailleurs ; il se présenta d'abord à la porte du Couvent, comme un pauvre mendiant, & celle qui étoit à la porte lui refusa même un morceau de pain. Puis ayant été introduit dans la maison par quelqu'un qui le reconnut, & ayant trouvé dans une salle une table abondamment & délicatement servie, il prit occasion de là de faire un reproche aux Sœurs d'une conduite qui lui sembloit plus conforme à l'esprit du monde qu'à celui de l'Evangile : *Vous refusez, leur dit-il, un morceau de pain, qu'on vous demande au nom de Jesus-Christ, & vous préparez un repas à un misérable pécheur. C'est manquer tout ensemble & de foi & de charité.* Tel fut le début de l'homme apostolique. S'il eût quelque chose de mortifiant pour une Communauté respectable qu'on sembloit rendre responsable de la faute d'une particulière,

Il donne à S. Brieuc des retraites chez les Filles de la Croix.

Ann. 1707.

il fut pour elle une occasion de faire paroître sa vertu. L'humilité, le silence, avec lequel ces dignes Religieuses reçurent la réprimande du Missionnaire effaçant entièrement de son esprit toutes les idées peu avantageuses qu'eût pu y laisser la réception qu'on lui faisoit. Mille autres exemples de vertu qu'il y vit constamment pratiqués le pénétrèrent dans la suite d'estime pour une Congrégation utile & respectable, qui reconnoît le bienheureux Evêque de Genève, pour son Fondateur & qui suit exactement ses premières constitutions telles qu'il les avoit d'abord dressées, avant qu'il eût consenti que les Religieuses de la Visitation gardassent la clôture. Les sœurs de leur côté lui rendirent toute la justice qu'il méritoit; & le regardèrent, ainsi que toute la ville de Saint-Brieuc, comme un homme extraordinaire, que Dieu, dans sa miséricorde, avoit suscité pour la conversion des pécheurs.

*Sa manière de
vie à S.
Brieuc.*

Rien en effet de plus extraordinaire & de plus admirable que la conduite qu'il tint, pendant un séjour de près de trois mois, qu'il fit dans cette ville. Outre la fatigue continuelle des retraites, de la prédication, de la confession & des autres fonctions du saint ministère, auxquelles il ne se refusoit jamais, sans cesse occupé des pauvres, il en nourrissoit régulièrement chaque jour jusqu'à deux cent; il les servoit, leur faisoit le catéchisme, & récitoit avec eux le chapelet. Il ne se contentoit pas de leur distribuer ce qu'on lui donnoit pour eux,

quoique plus pauvre qu'aucun d'eux, il se privoit des choses les plus indispensables, qu'on lui donnoit à son usage, pour leur en faire part. Les cruautés qu'il exerçoit sur son corps étoient tout à fait extraordinaires & souvent il eut besoin que l'autorité de son confesseur modérât l'excès de ses abstinences & de ses macérations. Son union actuelle avec Dieu n'étoit presque point interrompue; & cependant il donnoit & le jour & la nuit un temps considérable à l'exercice de l'oraison; c'étoit souvent des lieux, non seulement écartés, mais insupportables pour la nature, qu'il choisissoit pour cela. On l'a vû plus d'une fois sur un fumier infect, absorbé dans une profonde contemplation; & une fois, qu'on le pressoit d'abréger son oraison, afin de renvoyer de bonne heure les personnes qui devoient ce jour là sortir de retraite, il fit une réponse admirable, qui devoit être gravée dans l'esprit de tous ceux qui sont employés aux fonctions du saint ministère. *Laissez-moi, dit-il; comment serois je bon pour les autres, si je ne le suis pas pour moi-même?*

En menant une vie si sainte, il n'est pas étonnant qu'il fit tant de fruits dans les ames. Il ne parloit jamais en public sans tirer les larmes des yeux de ses auditeurs & sans opérer en eux de grands changemens, soit pour les retirer du vice, soit pour les porter à une plus haute perfection. Parmi les conversions qu'il opéra

*Fruits de
ses tra-
vaux.*

AN. 1707.

dans ce temps là , on peut compter celles de deux jeunes Demoiselles , qui assisterent à une de ses retraites. Elles avoient toutes deux une telle averfion pour l'état Religieux , qu'elles ne vouloient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avoient embrassé , de peur qu'en les voyant il ne leur prit envie de les imiter. La premiere fois que M. de Montfort les vit , éclairé d'en-haut , il les appella par leur nom , sans les avoir jamais connues en aucune maniere. Il les recommanda aux prieres de la retraite , & dit qu'elles seroient *la conquête de Jesus & de Marie*. En effet peu temps après , il les conduisit toutes les deux au Couvent des Ursulines , où elles prirent l'habit & firent profession.

*Impres-
sion que ses
paroles fai-
soient sur
les ames.*

Les conversations particulieres de l'homme de Dieu n'étoient gueres moins salutaires , que ses sermons. Vingt ans après le temps dont nous parlons , & près de douze après la mort du Missionnaire , les Sœurs de la Croix , dans un écrit authentique qu'elles firent pour rendre compte des traits de sainteté qu'elles avoient remarqués en lui , tandis qu'il travailloit dans leur maison , témoignèrent que les avis qu'il leur avoit ainsi donnés faisoient encore sur elles la plus vive impression , & produisoient des fruits merveilleux dans celles à qui il les avoit dites ; elles disent entre autres choses , en parlant du soin qu'il prenoit de leur insinuer l'estime & l'affection qu'il avoit lui-même pour les

états humilians, que quand il rencontroit quelqu'une d'entre elles dans la pratique de quelque exercice abject & pénible, *il lui disoit alors dans son agréable sérieux, comme si Jesus lui-même eut parlé par sa bouche; votre état est-il vil & bas, réjouissez vous ma bien aimée, votre état si conforme au mien est un signe de l'amour que je vous porte.*

Les Filles de la Croix ne furent pas les seules à profiter des instructions du saint Prêtre; beaucoup d'autres maisons eurent le même avantage, & particulièrement celle des Ursulines, dont on a parlé. Il faisoit un très-grand cas de cette maison, qu'il disoit être *très-agréable à Jesus & à Marie*; & un jour qu'il y étoit au parloir, il engagea la Mere de la Riviere à entreprendre l'établissement des Ursulines de Quintin, en lui prédisant qu'elle réussiroit dans son entreprise; mais qu'il y avoit bien des contradictions à souffrir. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Mais, quelque saintes que fussent ses occupations à Saint-Brieuc, il étoit temps que l'homme Apostolique reprit le cours de ses Missions. Il se rendit à la suite des autres Missionnaires à Moncontour, où la Mission étoit indiquée. Un trait de zèle le fit d'abord reconnoître. C'étoit un Dimanche, qu'il y arriva; & tout le peuple attroupé dans la place publique y dançoit au son des instrumens. Quelle vûe pour un homme aussi zélé qu'il l'étoit pour la sanctification des jours consacrés au

Fruit de zèle ou commencement de la Mission de Moncontour.

AN. 1707.

Seigneur. Transporté d'une sainte colere; il perce la foule, arrache les instrumens des mains de ceux qui en jouoient, & se met à genoux au milieu de ceux qui dansoient, en s'écriant *que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine Majesté.* Aussi tôt, tout le peuple frappé d'étonnement & d'une crainte Religieuse, obéit à la voix du Missionnaire; tous se mettent à genoux & demandent miséricorde. Pour prévenir un pareil désordre dans la suite, l'homme de Dieu va de là chez le Maire, & l'engage à prendre pour cela les mesures les plus efficaces. De cette maniere il réussit à abolir, presque en un moment, un usage contre lequel on s'élevoit inutilement depuis des temps infinis.

Il fait sentir par une correction paternelle l'horreur qu'on doit avoir des parades mondaines.

Quelques jours après, lorsque la Mission étoit déjà bien commencée, il fit aussi voir d'une maniere moins bruyante, mais non moins efficace, ni moins singuliere, ce qu'il pensoit, ce qu'on devoit penser des parades mondaines. Après sa Messe qu'il avoit dite dans l'Eglise de l'Hôpital, ayant tiré le Crucifix, auquel le Saint Pere avoit attaché des Indulgences, & l'yant donné à baiser au peuple, il ne voulut point accorder cette faveur aux personnes dont la parure se ressentoit trop de la vanité du siecle. Ce qui surprit encore davantage, fut de voir qu'il la refusoit également aux Demoiselles de l'Hôpital,

qui, n'ayant rien dans leur habillement, qui ne fut très-conforme aux regles de la modestie chrétienne, ne croyoient certainement pas être dans le cas d'un refus: la raison qu'il en apporta fut qu'il y avoit chez elles de jeunes Demoiselles, qu'elles élévoient dans le goût des vaines parures du monde. Quelques Ecclésiastiques du pays, témoins de cette singularité, qui choquoit fort les personnes intéressées, furent d'abord tentées de s'en divertir aux dépens du bon Missionnaire; mais s'étant approchés de plus près, & ayant entendu les paroles de feu, dont il accompagnoit cette pieuse cérémonie, ils en furent tellement attendris, qu'ils mêlerent leurs larmes à celles de toute l'assemblée.

Ce fut dans cette Mission, autant qu'on peut le conjecturer, que M. de Montfort encoutut la disgrâce du chef des Missionnaires. M. Luduger avoit fait un sermon très-pathétique sur le soin qu'on doit avoir de soulager les ames du Purgatoire. Tout l'auditoire étoit emu. Le moment parut favorable à M. de Montfort, pour procurer un grand nombre de Messes aux fideles trépassés. Il fit une quête à cet effet, & cette quête déplut extrêmement aux Missionnaires & à leur Chef, par ce qu'elle étoit contraire à leurs réglemens, & qu'ils faisoient profession de ne rien demander, & de ne rien recevoir que ce qu'on leur apportoit de plein gré pour leur entretien pendant la Mission. M. Lu-

AN. 1707.

Il est exclus de la compagnie de M. Luduger.

AN. 1797.

duger ne se contenta pas d'en faire une sévère réprimande à l'homme de Dieu ; il lui déclara qu'il ne vouloit plus désormais travailler avec lui. C'étoit en vérité punir bien sévèrement une faute, que bien des circonstances, que l'inadvertence, que le zele même rendoit excusable. Quand elle ne l'eut pas été, ou qu'elle l'eut été beaucoup moins, étoit-il de son avantage & de celui des peuples de se priver d'un Coopérateur, dont le Seigneur bénissoit les travaux d'une manière si particulière ? Mais c'est ainsi que Dieu permet que ses meilleurs serviteurs soient traités ; & l'exemple de Paul & de Barnabé nous apprend qu'il peut y avoir des contestations entre les Saints. Peut-être aussi se glissoit-il quelque chose de trop humain dans cette conduite. Ceux qui travaillent avec le plus d'ardeur à détruire en autrui le royaume du péché ne sont pas toujours exempts des retours de l'amour-propre. Il pouvoit se faire que ceux ci vissent avec quelque peine un nouveau venu faire des prodiges de zele & de charité, qui fixoient sur lui toute l'admiration. Ce qu'on peut assurer avec certitude, c'est que le respectable Chef se repentit dans la suite de ce qu'il avoit fait ; & que voulant se donner un successeur, & ne voyant personne plus en état d'être à la tête de ses Missions que M. de Montfort ; il lui en écrivit ; mais celui-ci se trouvant pour lors, engagé dans une autre carrière, ne crut pas devoir

devoir s'écarter de la route que l'Esprit ^{AN. 1707.}
Saint lui avoit tracée.

Quant au temps dont il s'agit ; M. de <sup>Lieu où
il se retire
alors & où
il fait sa
demeure or-
dinaire.</sup>
Montfort se voyant exclus de la com-
pagnie des autres Missionnaires, se re-
tira pour consulter le Seigneur, & pour
attendre de lui ses ordres, dans sa so-
litude de Saint Lazare. C'étoit une petite
demeure, qu'il s'étoit procurée dans un
Prieuré de ce nom, dès le premier voya-
ge qu'il avoit fait à Montfort-la-Canne,
& dont nous avons parlé. La maison, qui
n'est qu'à un quart de lieue de cette ville,
n'étoit point alors habitée, & il avoit ob-
tenu la permission de s'y loger avec le
Frere Mathurin, & un autre Frere nom-
mé Jean, qui s'étoit joint à eux. Il se re-
tiroit dans cette espece d'hermitage, dans
l'intervalle de ses Missions ; il y recevoit
les lettres de ceux qui le consultoient ;
& c'étoit de là que, comme un autre Elie,
ou un autre Jean-Baptiste, après s'être
lui-même fortifié de la manne céleste, il
alloit la répandre dans les lieux circon-
voisins. Souvent aussi, le peuple, & sur-
tout les pauvres, y venoient en foule re-
cevoir ses instructions. En entrant dans
cet hermitage, il en avoit trouvé la cha-
pelle en ruine, & il l'avoit fait réparer,
d'une maniere tout-à-fait décente, & di-
gne de la piété d'un homme, qui, dans sa
confiance à la Providence, trouvoit tou-
jours des ressources assurées. Rien ne man-
quoit à la décoration de l'Autel. Dans le

H

AN. 1707. haut, il avoit fait mettre un grand Saint-Esprit, & un saint Nom de Jesus. Plus bas sur l'Autel étoit placée une très-belle image de la Sainte Vierge, à laquelle il donna le nom de *Notre-Dame de la Sagesse*. Elle avoit sous les pieds un croissant, autour duquel étoient des rayons en or & en argent. Cette pieuse chapelle est à présent très-fréquentée, & dans le milieu est un prié-Dieu, auquel est attaché par une chaîne de fer, un Rosaire dont les grains de bois étranger sont de la grosseur d'un pouce. Les pèlerins le disent par dévotion pour la mémoire du serviteur de Dieu, qui s'en est servi lui-même.

*Il renou-
velle le vœu
qu'il avoit
déjà fait de
ne vivre
que d'au-
mônes.*

M. de Montfort, pour s'attacher de plus en plus au Seigneur, renouvela dans cet endroit, le vœu qu'il avoit déjà fait de ne plus vivre que d'aumônes; & bientôt il eut occasion de le pratiquer d'une manière bien remarquable. Ses parens ayant su qu'il devoit faire une Mission dans le lieu de sa naissance, s'y rendirent. Leur intention étoit non seulement de pourvoir à sa subsistance, mais encore à celle de tous les ouvriers Evangeliques, qu'il associeroit à son travail. Mais le Missionnaire, qui vouloit tout devoir à la Providence, les remercia de leur bonne volonté, & ne voulut rien du tout recevoir d'eux, ni pour lui, ni pour ses Coopérateurs. Sa confiance ne fut point trompée. Les secours qu'il recevoit chaque jour, étoient si abondans, qu'ils suffisoient pour nourrir une multitude

de pauvres, qui accouroient à lui de tous les pays circonvoisins.

Cette Mission ne fut pas moins fructueuse que toutes les autres. Notre Seigneur voulut, en faveur de son serviteur, qu'il y eut en cette rencontre, une exception à la règle générale, que personne n'est Prophete dans sa patrie. Il y fit des miracles de conversion. Il n'avoit pas même besoin d'ouvrir la bouche pour toucher les cœurs. C'est ce qui parut, sur-tout d'une manière bien sensible, une fois qu'il devoit prêcher dans l'Eglise de Saint Jean. L'heure du sermon étoit sonnée, tout le monde attendoit en silence dans l'Eglise. M. de Montfort monte en Chaire, tire son Crucifix le tient en ses mains, & fixe sur lui ses regards. Cette vûe attentive fait couler avec abondance les larmes de ses yeux; & la grace agissant en même temps sur le cœur de l'Auditoire, on n'entend plus de tous côtés que les soupirs & les sanglots de personnes qui pleuroient leurs péchés & demandoient miséricorde. Le Prédicateur comprit que Notre-Seigneur avoit opéré par lui-même tout le fruit qu'il eût pu désirer du sermon le plus touchant. Il descend de Chaire, sans dire un seul mot, & va se prosterner au pied de l'Autel, pour conjurer le Seigneur de rendre efficaces & permanens les sentimens de douleur & de contrition qu'il venoit d'imprimer par sa grace dans l'ame des fideles.

AN. 1787.

*Il descend
une fois de
Chaire,
sans avoir
dit une pa-
role.*

AN. 1707.

On s'op-
po-
se à l'érec-
tion d'un
Calvaire,
qu'il vou-
loit faire à
Montfort.

Le Missionnaire avoit dessein de cou-
ronner cette Mission par l'érection d'un
Calvaire, qui, en rappelant à leur souve-
nir les graces qu'il y avoient reçues, servoit
à graver de plus en plus dans leur cœur,
l'amour d'un Dieu crucifié. Ses concitoyens
étoient entrés dans ses pieux desseins, &
chacun d'eux se faisoit une joie d'y contri-
buer selon son pouvoir. L'homme de Dieu,
avoit fait choix, pour planter la Croix,
d'une éminence, qui lui parut très-propre
pour cela, parce que la Croix y eut été
apperçue de très-loin. La chapelle du châ-
teau en eut été très-proche, & de distan-
ce en distance il avoit conçu le projet de
faire bâtir des chapelles, où les images de
la passion devoient être représentées. Déjà
le sommet de la butte étoit aplani, & l'on
avoit creusé tout autour des fossés pour
en défendre l'approche aux animaux, quand
il survint un ordre du Duc de la Tremoille,
Seigneur de Montfort, qui défendoit de
poursuivre une entreprise, qui non seule-
ment eût réveillé la piété dans l'esprit des
habitans de la ville, mais encore eût con-
tribué à embellir la ville elle-même, & à
la rendre plus florissante, par le concours
des pelerins qu'elle y auroit amenés.

Il est in-
terdit &
presqu'een
même ins-
tantrétabli
dans ses
fanctions
par son

Des personnes, qui voyoient de mau-
vais œil les grands succès de l'homme Apos-
tolique, lui avoient attiré cette mortifica-
tion, qui dut lui être sensible, parce qu'on
s'attaquoit bien plus à son divin Maître
qu'à lui-même. Cela ne diminua point son

tele. Il continua à l'exercer dans sa retraite de saint Lazare où il faisoit des biens infinis. Souvent même on le voyoit sous les halles, & dans les places publiques de la ville prêcher à une foule immense de peuple que les plus vastes Eglises ne pouvoient contenir. Nouvelle matiere de mortifications pour lui. L'Evêque Diocésain, M. Desmarests (a), étant venu sur les entrefaites à Montfort, on lui peignit le Missionnaire, comme un homme tout-à-fait singulier. Il l'étoit en effet. Mais on fut donner des couleurs si noires, à des actions peu communes, il est vrai, mais qui tendoient toutes à la destruction de l'empire du péché, & sur lesquelles Dieu répandoit visiblement ses bénédictions. On le représenta lui-même, d'une maniere si peu favorable, comme s'il n'eut eu en vue que de se distinguer par orgueil, & comme si par les secours abondans, qu'il distribuoit aux pauvres gens, il les eût entretenus dans la fainéantise & eût par là troublé l'ordre public; que le Prélat jugea qu'il étoit à propos de l'interdire de la prédication & des Missions. Il le fit donc venir. Sa Grandeur étoit à table, avec ses curés & son Grand-Vicaire, quand le Missionnaire se

AN. 1707.

Evêque

Diocésain

(a) Vincent-François Desmarests, Evêque de Saint-Malo depuis 1702 jusqu'en 1739, eut le malheur, pendant un temps, de se laisser entraîner aux nouvelles opinions; mais il eut dans la suite le courage de réparer cette faute par l'humble & sincere confession qu'il en fit dans une lettre adressée au Saint-Siège.

AN. 1707.

présenta devant elle. Par respect il se tint sur le seuil de la porte, chapeau bas, & dans la posture d'un suppliant, ou plutôt d'un criminel. Le Prélat, après l'avoir repris fortement, de ce qu'il ne se comportoit pas, comme il le devoit faire; dans son Diocèse, lui défendit absolument d'y prêcher & d'y entendre les confessions. Le serviteur de Dieu reçut cet ordre sans répliquer. Le triomphe de l'envie paroissoit complet; mais, au même instant, le Recteur de Breal, M. Hindré, Ecclésiastique respectable pour son zèle & ses vertus, entre dans la salle. Sans savoir ce dont il s'agissoit, il s'approche de l'Evêque, & le prie de lui accorder M. de Montfort, pour faire une Mission dans sa paroisse. L'Evêque qui se repentoit sans doute déjà de l'action précipitée qu'il venoit de faire, lui accorde aussitôt ce qu'il demande. Il fait plus, M. de Montfort s'étant alors approché pour supplier sa Grandeur, qu'elle étendoit cette faveur à tous ceux dont il pourroit être demandé, elle y consentit & par là rétablit le Missionnaire dans les pouvoirs, qu'elle venoit à l'instant même de lui ôter.

Mission de Breal. Il y courut plusieurs de la vie.

La Mission de Breal fut commencée vers la fête de la Toussaint de cette année 1707. Le talent de l'homme Apostolique pour gagner les âmes à Dieu y parut d'une manière toute extraordinaire. Petits & grands, artisans, soldats, tous ressentirent l'efficacité de ses paroles. Les derniers sur-

tout se signalèrent par leur assiduité à se rendre à ses instructions, & par la docilité qu'ils y apportèrent. Il fit de ces soldats, autant de héros Chrétiens, & les enrôla tous dans sa confratrie, *des soldats de saint Michel*, à qui il donna à peu près les mêmes réglemens, qu'aux Pénitens blancs, dont nous parlerons dans la suite. Mais tandis qu'il travailloit avec tant de fruit, au salut du prochain, lui-même courut risque de la vie. Un soir qu'il retournoit au Presbytere, entendant beaucoup de bruit dans une maison, il y monta. C'étoit un homme qui maltraitoit cruellement sa femme. Cet homme, outré de ce que lui dit le Missionnaire, prit une hache, & dans la fureur où il étoit contre lui, leva les bras de toute sa force, pour lui fendre la tête; le saint homme se mit à genoux pour recevoir le coup; mais les bras de ce furieux furent à l'instant engourdis, & la hache lui tomba des mains, sans faire aucun mal. Toutefois, ni cet accident, qu'on peut regarder comme miraculeux, ni les avis charitables, que M. de Montfort lui donna plusieurs fois, ne corrigerent cet homme, & ne lui firent changer de vie, de sorte qu'à la fin le Missionnaire le chargea de malédiction, & lui prédit qu'il mourroit pauvre & dans la misere. La chose ne manqua pas d'arriver. *J'ai connu cet homme*, dit M. Dousséau, Curé de Pipriac & de Saint Quantou; il s'appelloit *Salmon*, c'étoit un très-

Ann. 1707. méchant homme, & sa maison étoit une maison de scandale. La prédiction de M. de Montfort sur lui fut accomplie à la lettre. Il perdit tout son bien, qui ne laissoit pas d'être assez considérable. On l'a vu les dernières années de sa vie mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois, c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers Sacramens, je l'ai vu expirer couché sur un peu de paille, dans une maison, où on le logeoit par charité.

Soins qu'il
prend étoit
dans sa re-
traite de
S. Lazare.

Après la Mission de Breal, le zèle de de l'homme Apostolique ne resta point oisif. Retiré dans la solitude, dès qu'il avoit quelque loisir, il s'appliquoit tout entier à sa propre perfection, & passoit les jours & les nuits dans l'exercice de la priere & de la pénitence. Mais le plus souvent, il la quittoit, pour coopérer au zèle des Pasteurs qui desiroient ses services; ou bien il veilloit lui-même à ce qui pouvoit contribuer à perpétuer le fruit de ses Missions. C'est ce qu'on voit par une lettre qu'il écrivit, le 17 Février 1708, au Recteur de Breal qui l'avoit prié de venir prêcher à son peuple, pendant les trois jours qui précèdent le Mercredi des cendres. Après s'en être excusé, sur ce qu'il avoit pris d'autres pieux engagements pour ces trois jours, il lui promet de lui envoyer le mardi, le Frere Mathurin pour réciter publiquement le Rosaire, chanter des Cantiques, & lui porter de petites croix de saint Michel, qu'il le prie de

distribuer à ses soldats. Dès le Dimanche, vous les avertirez, dit-il, de s'assembler pour cela le mardi; ce qui ne servira pas peu à les retirer des excès, qui sont si fréquens en ce jour. Sauvez-les tous de ma part, & dites-leur que je les prie instamment d'être fideles à garder leurs regles, particulièrement lundi prochain, & que je les irai voir un des Dimanches de Carême. On voit dans cette lettre les soins industrieux d'un pere, qui cherche à éloigner ce qui peut nuire à ses enfans, qu'il aime tendrement.

La dernière Mission que M. de Montfort fit dans ces quartiers-là fut à Romillé, au mois d'Août. A son retour, l'otage qui se formoit depuis long temps contre lui éclata de nouveau. Le Clergé de Montfort plus indisposé que jamais, profita d'une visite que l'Evêque de Saint-Malo faisoit dans cette ville, pour renouveler ses plaintes. Sur quoi le Prélat défendit au Missionnaire (a) de faire des instructions ailleurs que dans les Eglises de paroisse, pas

Etant interdit de nouveau, au moins en partie, il pourvoit donna une gardienned la chapelle de saint Lazare.

(a) On sera moins étonné de cette conduite du Prélat & des Ecclésiastiques de Montfort, quand on considérera que sous M. Desmarais, presque tout le Clergé du Diocèse de St Malo fut infecté des nouvelles erreurs. La haute piété & les lumieres de son digne successeur, M. de la Bastie, ne purent l'en purger entièrement. Cette gloire toit réservée à celui, qui maintenant remplit ce Siege avec tant d'édification. En 1770, c'est-à-dire, 70 ans après le temps dont nous parlons, M. des Laurents a eu la satisfaction de voir tous ceux de ses Prêtres, qui étoient encore attachés à l'erreur, la retracter solennellement, & se soumettre sincèrement sous les décisions de l'Eglise.

N. 1707.

même dans la chapelle de saint Lazare. Dès-lors l'homme Apôstolique comprit qu'il devoit se retirer d'un lieu, où il ne pouvoit plus exercer librement les fonctions de son ministère. Mais avant d'exécuter son projet, il voulut donner une gardienne à l'image de la Vierge, qu'il avoit placée dans la chapelle de son Hermitage, & il le fit d'une manière qui parut tenir de l'inspiration. Après une Retraite qu'il avoit donnée aux filles dans l'Eglise de sa paroisse, les ayant de là conduites en procession à saint Nicolas pour honorer Notre-Dame du Rosaire, il leur fit une exhortation en cet endroit, à la fin de laquelle il leur demanda quelle étoit celle d'entre elles qui se destinoit pour être la gardienne de *Notre-Dame de la sagesse* à saint Lazare. Comme personne ne se proposoit pour cet emploi, il fit un tour dans l'Eglise, & montrant une personne au doigt: *C'est vous, ma fille*, lui dit-il, *c'est vous qui serez la gardienne de notre bonne Mere à saint Lazare.* Cette bonne fille s'appelloit Guillemette Rouxel de la paroisse de Talensac, elle étoit du Tiers-Ordre de saint François, & pouvoit bien avoir alors 41 ans; elle a assuré que M. de Montfort ne la connoissoit pas, & que jusqu'alors elle ne lui avoit jamais parlé. Cependant à l'instant même elle se sentit fortement inspirée d'obéir à sa parole. En conséquence elle se rendit aussitôt à la chapelle de saint Lazare; & là prenant son lo-

gement dans une petite chambre proche la porte, elle y a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, des aumônes que la piété des fideles lui apportoit, constamment occupée à prier Dieu dans cette chapelle, & à en ouvrir la porte à ceux qui venoient y honorer l'image de Notre-Dame de la sa-
 gesse.

Rien ne retenoit plus le Missionnaire dans sa patrie. En la quittant, il déplora les malheurs, qui la menaçoient, comme un juste châtement de ce qu'elle n'avoit pas connu le jour où le Seigneur l'avoit visitée dans sa miséricorde. Il lui prédit, quoiqu'elle fut alors dans un état florissant, la désolation où elle seroit en peu réduite, & dans laquelle nous la voyons de nos jours, plus d'un tiers des maisons étant tombées en ruines & tout-à-fait désertes, & la plupart des familles un peu considérables l'ayant abandonnée, pour aller s'établir ailleurs.

Nantes fut le lieu où le conduisit son zele pour le salut des ames, ou plutôt l'Esprit de Dieu. C'étoit en cette ville, que huit ans auparavant, il avoit fait comme l'apprentissage de a vie Apostolique. Il se joignit d'abord au P. Joubert Jésuite, qui donnoit une Mission à Saint-Similien, une des plus grandes paroisses des faux-bourgs de Nantes. Le zele plein de feu qui accompagnoit par-tout M. de Montfort le distingua bientôt des autres ouvriers Evangéliques; mais ce zele lui fit plus

*En quittant
Montfort,
il lui prédit
les mal-
heurs qu'il
lui font ar-
rivés de-
puis.*

*L'homme
de Dieu
fait des
Missions
dans le
Diocèse de
Nantes.*

1708.

*Dangers
qu'il court
de sa vie.*

d'une fois courir risque de la vie dans le cours de cette Mission. De jeunes libertins, parmi lesquels il y avoit des écoliers en droit, irrités de la sainte hardiesse avec laquelle il déclamoit contre le vice, se jetterent un soir sur lui & l'auroient assommé de coups de pierres, si la populace ne l'eut retiré de leurs mains. Eux-mêmes se trouverent à leur tour dans le plus grand danger, & ils ne durent la conservation de leur vie qu'aux efforts de celui qu'ils avoient voulu priver de la sienne. *Mes chers enfans*, s'écrioit le Missionnaire, pour calmer la juste indignation de ceux qui l'avoient secouru, & qui ne croyoient pas pouvoir trop venger l'insulte faite à leur pere: *Mes chers enfans, laissez-les aller en paix, ils sont plus à plaindre que vous & moi.*

*Il est mal-
traité par
des soldats.*

Un autre jour, qu'il revenoit de la Commandé de saint Clement, lorsqu'il étoit sur une place, qui se nomme la Motte-Saint-Pierre, il y vit la populace assemblée & entendit qu'on proféroit d'horribles imprécations, mêlées de juremens & de blasphêmes. C'étoit des artisans de la ville qui se querelloient & se battoient avec des soldats. L'homme de Dieu fend aussitôt la foule, se met à genoux, baise la terre, dit un *Ave*, se leve & se jette au milieu des combattans pour les séparer. Les artisans avoient le dessus, mais touchés de cet acte héroïque de zele, ils se retirèrent. Tout paroissoit calme. Mais à quelques

pas de là, M. de Montfort apperçut une table marquée de cases noires & blanches. Il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un jeu; celui-là même qui avoit donné lieu à la querelle dont il avoit été témoin, & que chaque jour il occasionnoit de pareilles scènes. A cette réponse, le zélé Missionnaire entre dans une sainte colere, jette par terre cette malheureuse table, cause de tant de péchés, la foule aux pieds, & la brise en morceaux. Des soldats, à qui cette table appartenoit, accourent à l'instant. Dans la rage, que leur cause cette perte, & l'affront qu'ils s'imaginoient avoir reçu, ils se jettent sur le Missionnaire, l'accablent d'injures & de coups, lui arrachent les cheveux, & mettent son manteau en pieces. Quelques-uns même tirent leurs épées & le menacent de les lui passer à travers du corps, s'il ne leur rend pas les cinquante francs, que cette table leur avoit coûté. *Ah ! repliqua le Missionnaire, je donnerois bien volontiers cinquante mille livres d'or, si je les avois, & tout le sang de mes veines, pour exterminer tous les jeux de hazard, tels que celui-là.* Cette réponse ne devoit pas calmer l'esprit des furieux; mais la crainte les retint. Ils jugerent plus à propos de conduire au château celui dont ils vouloient se venger, dans l'espérance que le Lieutenant de Roi le feroit punir & leur rendroit justice. Ils le firent donc marcher devant eux; il alloit, non comme un criminel qu'on escortoit.

AN. 1708.

te, mais comme un vainqueur, à qui l'on rend les hommages du triomphe. La joie étoit peinte sur son visage. Il se réjouissoit de ce qu'il avoit été jugé digne de souffrir quelque opprobre pour la cause de Jesus-Christ, & récitoit à haute voix son chapelet, qu'il tenoit à la main. La moindre de ses espérances étoit la prison & les fers. Mais un homme de considération l'ayant rencontré près de la Cathédrale, le dégagea des mains des solrats, & ne lui laissa que le regret d'un sort, qu'il disoit être beaucoup trop honorable pour lui.

Succès, & traits de Providence qui sembloient autoriser la conduite extraordinaire de M. de Montfort.

De pareils traits ne doivent point étonner dans la vie de M. de Montfort. Ils entroient comme nécessairement dans l'économie de la grace, sur un homme, en qui devoit paroître avec éclat la sainte folie de la Croix. Ce n'étoit point un obstacle aux succès de ses travaux; ou plutôt Dieu, par ces succès qui tenoient du prodige, sembloit en quelque sorte les autoriser. Il suffisoit presque d'entendre le Missionnaire, non-seulement pour être attendri jusqu'aux larmes, quelque effort qu'on fit pour s'en défendre, mais encore pour se résoudre à changer de vie; & cet empire qu'il avoit sur les cœurs, il le faisoit servir au soulagement des misérables. Quelquefois aussi, quand les moyens humains manquoient, le Seigneur secondoit par sa puissance les dispositions de son serviteur, & récompensoit la foi des peuples, qui venoient en foule pour l'en-

tendre. C'est ce que plusieurs ont déposé être arrivé à la Mission de Saint Similien, & le trait suivant peut servir à le faire croire (a). Mademoiselle Guihanenc, fille d'une admirable candeur, qui étoit Supérieure de l'Hôpital de Saint Jean à Guerande en 1766, avoit été pour entendre M. de Montfort, à Saint Similien; comme elle n'avoit pris aucune provision, elle se trouva dans l'après-midi prête à tomber en foiblesse. Cependant elle ne témoigna son besoin à personne; & dans l'intervalle d'un exercice, elle s'assit sur une pierre hors de l'Eglise. Alors une femme modestement vêtue, & d'un aspect tout-à-fait vénérable, vint à elle, & lui présentant un morceau de pain, lui dit, *Prenez, ma fille, & mangez ce pain.* A l'instant même cette femme disparut, & la Demoiselle assurée, que jamais elle n'avoit goûté de pain si délicieux.

La mission de Saint Similien fut bientôt suivie de celle de la Valette, paroisse à cinq lieues de la ville épiscopale. Ce qui s'y passa de plus remarquable fut la punition d'un malheureux, le seul de la paroisse, qui n'avoit pas voulu profiter des fruits de la Mission. Dieu fit voir en cette occasion qu'il punit quelquefois sur le champ le mépris qu'on fait de sa parole, & de ceux qui l'annoncent de sa part.

(a) Celui dont nous tenons la plupart des Mémoires de M. de Montfort, nous assure le tenir de la personne même, à qui la chose est arrivée.

Mission de la Valette. Punition d'un malheureux qui, par mépris, avoit refusé d'y assister.

AN. 1708.

Tout le monde étoit assemblé dans l'Eglise, un des derniers jours de la Mission; & le saint Prêtre exhortoit le peuple à se préparer à l'absolution générale par la douleur la plus parfaite de ses péchés. Un tonnerre affreux qui se fit alors entendre servit à imprimer de plus en plus dans leurs cœurs les sentimens de crainte & de terreur, qu'il s'efforçoit de leur inspirer. Il n'y avoit personne qui ne fondit en larmes, & qui ne demandât miséricorde. Cet homme seul, dont on a parlé, se tenoit tranquillement au coin de son foyer, se moquant sans doute en lui-même de la simplicité de ce peuple; mais la foudre tombant tout à coup sur lui, ne lui laissa pas même un instant pour se reconnoître.

*Fidélité
qu'il exige
pour les
saintes pra-
tiques qu'il
avoit éta-
blies.*

C'est ici le lieu de rapporter ce qui arriva quelques années après, à la paroisse de la Valette, au sujet de la pratique, que M. de Montfort y avoit alors établie, de réciter publiquement le Rosaire, moyen qu'il regardoit comme très-propre à conserver le fruit de ses Missions. Cette pratique, après s'être soutenue plusieurs années, fut enfin tout à fait négligée. Cette négligence, dont le Missionnaire fut averti, ne lui fut pas insensible, & voici comme il en marqua son ressentiment. En 1713, après la Mission de Rouffay, il s'en retournoit à Nantes. Son chemin étoit de passer par la Valette. Les habitans de Rouffay qui l'accompagnoient, le pressoient de le faire. Une femme de la Valette, qui vit à

dessus son éloignement, se jette même à ses pieds pour l'en conjurer. Rien ne put le fléchir: *Non, non*, répondit-il d'un ton qui témoignoit son mécontentement, *je ne passerai point par la Valette; ils ont quitté mon chapelet.* Cette correction paternelle mortifia sensiblement les habitans de ce bourg; mais elle eut tout l'effet, que pouvoit en attendre l'homme de Dieu. La récitation publique du Rosaire fut rétablie, & subsistoit encore quinze ans après, lorsque M. Mulot, successeur de M. de Montfort, vint en 1729 donner une nouvelle Mission à Valette.

Pour revenir au temps dont nous parlons, l'homme Apostolique n'avoit pas un instant de repos. A peine y avoit-il le moindre intervalle entre la fin d'une Mission & le commencement d'une autre. M. Barin, Grand-Vicaire de Nantes, homme de beaucoup d'esprit, & d'un très-grand zèle, avoit conçu la plus haute estime pour M. de Montfort, depuis qu'il l'avoit entendu prêcher à la Mission de S. Similien, & il eut voulu le donner pour Apôtre à toutes les paroisses du Diocèse, sur-tout à celles qu'il savoit être plus dépourvues de secours spirituels. Celle de la Chevroliere étoit du nombre. Le Pastent de ce lieu s'opposa, tant qu'il put, aux intentions de son Supérieur, mais enfin il fallut céder à l'autorité. De pareilles dispositions n'annonçoient rien de favorable au Missionnaire; le Curé n'omit rien pour détour-

AN. 1708

Mission de
la Chevroliere. L'opposition du
Pasteur ne
l'empêcha
pas de s'y
faire.

AN. 1708. ner les paroissiens des exercices de la Mission ; les soins ayant été inutiles , & le grand nombre des habitans étant fort exacts à faire les exercices , un matin , tandis que M. de Montfort étoit encore en Chaire , il parut tout-à-coup au milieu du grand Autel , revêtu d'un surplis & d'une étole , pour exhorter le peuple à son tour. Il prit pour texte ces paroles de Notre-Seigneur : *Misereor super turbam.* J'ai compassion de ce peuple. *Mes chers paroissiens* , leur dit-il , *étant votre Pasteur* , je me crois obligé de vous avertir charitablement que c'est perdre votre temps , que de venir à cette Mission ; où l'on ne vous apprend que des bagatelles. Vous ferez beaucoup mieux de rester chez vous & d'y travailler à gagner votre vie & celle de vos enfans. C'est à quoi je vous exhorte de tout mon cœur. Il poursuivit de cette manière ; & rien ne fut épargné de ce qui pouvoit offenser le Missionnaire. Celui-ci , pendant tout le temps que dura ce discours , se tenoit à genoux , & les yeux baissés. Il ne se leva que quand le Pasteur eut achevé de parler , & descendit aussi-tôt de Chaire , sans dire une seule parole. Son premier mouvement fut d'aller d'abord remercier Dieu de la bonne croix , qu'il venoit de recevoir.

Reproches & mérites qu'on fait au Missionnaire.

Cen'est pas la seule de cette espece , dont il fut favorisé dans le cours de cette Mission. Un autre jour , en revenant de faire la Priere du soir , il rencontra le Curé , son Vicaire , & quelques autres personnes

qui l'attendoient dans le Cimetiere. Ces Messieurs le saluerent par les injures les plus atroces. Ils le traiterent d'imposteur, de séducteur, d'homme vain, qui ne cherchoit qu'à se faire suivre par une populace, trompée par ses enchantemens, & aux dépens de laquelle il cherchoit à s'enrichir. Ces reproches furent suivis des plus terribles menaces. On assura le Missionnaire, que par-tout on le poursuivroit, & cette dernière parole ne fut que trop véritable. Tous les habitans de la Paroisse étoient présens à cette scene. Une pareille conduite de la part de leur Pasteur n'étoit pas propre à les édifier; mais la maniere, dont se comporta le Missionnaire fut pour eux un exemple des vertus les plus héroïques. Après avoir entendu patiemment tout ce qu'on voulut bien lui dire, il se contenta d'y répondre ce peu de paroles; *j'en appelle, Messieurs, au Juge des vivans & des morts. Au reste je prie le Seigneur qu'il vous fasse tous des saints; & je vous demande pardon de tous les sujets de peine que j'ai eu le malheur de vous donner; Adieu, Messieurs.*

A tous ces contre-temps, se joignit une maladie des plus fâcheuses. Le Missionnaire fut attaqué de coliques violentes & d'une grosse fièvre continue. Il ne discontinua pas pour cela ses travaux; il les redoubla même, & par un effet singulier de la Providence, il trouvoit du soulagement à ses maux dans ce qui devoit naturel-

Une fièvre violente ne l'empêche pas de continuer ses travaux.

AN. 1708.

lement servir à les augmenter. On le voyoit monter en Chaire dans les accès d'une fièvre brûlante, ou dans les souffrances les plus aiguës, & lorsqu'il en descendoit, ou bien lorsqu'il sortoit du Confessionnal, après y avoir passé des temps considérables, il se trouvoit toujours mieux qu'il ne l'étoit auparavant. Une Mission si traversée, comme il le disoit lui-même, ne pouvoit manquer d'être fructueuse. Elle le fut en effet. Il s'y fit des conversions sans nombre. Celle qui consolait le plus l'homme de Dieu fut celle d'un Ecclésiastique, qui, touché de l'héroïsme de ses vertus, plus encore que de la force de ses discours, de son persécuteur devint un de ses coopérateurs, & fut constamment dans la suite un de ses plus zélés partisans.

Le dernier jour de cette Mission fut aussi le plus pénible. Il s'agissoit de planter une Croix, & de la porter à l'endroit destiné pour cela. Cet endroit étoit éloigné; le temps étoit rude & des pluies continuelles avoient gâté tout le chemin. Néanmoins M. de Montfort voulut que par respect, ceux qui porteroient la Croix le fissent nus pieds. Lui-même, quoique malade se mit le premier en cet état, afin de donner l'exemple. Aussi-tôt plus de deux cent personnes firent la même chose pour avoir l'honneur de porter la Croix avec lui. Arrivé au terme, tout accablé qu'il étoit de fatigue, il bénit solennellement la Croix, & prêcha avec

*Comment
il en est en-
tèrement
guéri.*

une force étonnante. Cet acte extraordinaire de zèle fut ce qui le guérit entièrement. Depuis ce moment, il ne ressentit aucune atteinte de ses maux.

AN. 1708.

Cependant les menaces intentées contre l'homme de Dieu ne devoient pas rester sans effet. Une fille de Balial, fut suscitée pour le charger de toutes sortes d'horreurs. Elle le dénonça aux supérieurs Ecclésiastiques comme un hypocrite, comme un infâme, qui, sous une apparence de la piété la plus austère, cachoit une vie scandaleuse, & le libertinage le plus effréné. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle assuroit que M. de Montfort l'avoit sollicitée au crime dans le Tribunal de la pénitence. Ce sont là de ces accusations, dont les personnes les plus saintes ne peuvent se garantir, & qu'une noire malice peut avancer d'autant plus hardiment, que l'accusé ne peut pas même ouvrir la bouche pour se disculper. Dieu ne permit pas que celle-ci nuisit le moins du monde à son fidele serviteur. Cette méchante fille fut traitée par l'Evêque & par son Grand-Vicaire avec tout le mépris qu'elle méritoit; & sa calomnie ne les empêcha pas de se servir d'un ouvrier, dont le zèle étoit infatigable, & la pureté de mœurs reconnue de ceux même qui lui étoient le plus contraires.

Calomnie intentée contre lui.

M. de Montfort fut envoyé par eux pour donner la Mission à Verton. C'est une Paroisse considérable à deux lieues

Mission de Verton.

AN. 1708.

de Nantes, où beaucoup de personnes, ont des maisons de campagne. La facilité qu'on a d'y transporter toutes les choses nécessaires à la vie, par le moyen de la riviere qui y passe, & qui se jette dans la Loire, fait même que plusieurs personnes y demeurent pendant l'hiver. A la fin de la Mission, l'homme de Dieu fit allumer un grand feu, & y jetta publiquement beaucoup de mauvais livres; qu'on lui avoit apportés. Chacun en fit autant. Une Demoiselle de condition qui avoit été touchée des discours du Missionnaire & qui se nommoit Mlle de Marques, s'approcha, comme les autres, du bûcher. Elle n'avoit point de mauvais livres à y jeter; mais, au lieu de livres, sous les yeux de ses parens & de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes des parures qu'elle avoit jusqu'alors trop aimées, & depuis ce temps, elle y renonça pour toujours.

Guérison
subite d'un
de ses affo-
cités.

Une guérison subite qu'opéra M. de Montfort dans le cours de cette Mission dans la personne d'un Laïque qui l'accompagnoit, & qui se nommoit le Frere Pierre, dût sans doute donner plus de poids à ses paroles. Voici la chose, telle que l'a rapportée un digne Prêtre, qui en fut témoin oculaire. » Ce pauvre Frere, » dit-il, étoit si malade, qu'il ne pouvoit » pas même changer de situation, sans » l'aide de quelqu'un. A peine pouvoit-il » parler, & il y avoit déjà plus de douze

» jours, qu'il étoit alité. M. de Mont-
 » fort & moi nous fûmes un matin, le
 » soir. Je le crus alors si fort en danger,
 » que je dis à M. de Montfort, qu'on
 » tardoit bien à lui donner l'Extrême-
 » Onction. Il ne me dit rien, mais il
 » parla ainsi au malade : *Pierre, où est*
 » *votre mal? Par-tout le corps.*
 » *Donnez moi votre main . . . Je ne le puis.*
 » *Tournez vous de mon côté . . . Cela m'est*
 » *impossible. Avez-vous de la foi? . . . hélas!*
 » *mon cher frere Je voudrois bien en*
 » *avoir plus que je n'en ai. Voulez vous m'o-*
 » *béir? De tout mon cœur.* Il lui mit
 » la main sur la tête, en lui disant : *Je*
 » *vous commande de vous lever en une heure*
 » *d'ici, & de venir nous servir à table.* Nous
 » le quittâmes, & nous fûmes à l'Eglise
 » à nos fonctions ordinaires. A onze
 » heures & demie, comme nous allions
 » dîner, je trouvai Frere Pierre, qui
 » montoit à la chambre, où nous prenions
 » nos repas. Je lui demandai, comment
 » il se portoit; il me repondit en riant,
 » que le Seigneur l'avoit guéri.

De Verton, le zélé Missionnaire se
 rendit à Saint-Fiacre, paroisse à trois
 lieues de Nantes, & dans le cours de
 Décembre, il y commença une Mission,
 où, selon l'ordinaire, il eut bien des tra-
 vaux à supporter, & bien des injures à
 souffrir, mais sur laquelle Dieu versa les
 plus amples bénédictions. Etant ensuite
 retourné à Nantes, les rigueurs de l'hiver,

*Suite des
 travaux de
 M. de
 Montfort*

AN. 1709.

qui furent excessives cette année de 1709, ne l'empêcherent pas de s'y employer à beaucoup de œuvres. Une des plus considérables & des plus fructueuses fut la retraite qu'il donna à la maison des Pénitentes. Dans cette nombreuse Communauté, composée alors de près de quarante Religieuses, & de près de quatre-vingt filles ou femmes, qui y sont retirées, il n'y eut pas une seule personne, qui n'en tirât de très-grands fruits, & qui ne prit de nouveau les plus fermes résolutions de se donner entièrement à Dieu jusqu'à la mort.

*Mission de
Cambon.
Réparatiō
de l'Eglise.*

Ce fut peu de temps après cette Re-
traite, & vers le commencement du Ca-
rême, que le serviteur de Dieu fut don-
ner une Mission à Cambon. Il y avoit en
cet endroit divers usages peu conformes
à la sévérité de l'Evangile, les danfes y
étoient très-fréquentes, & les assem-
blées, trop peu réglées de l'un & de l'au-
tre sexe, ouvroient la porte à bien des dé-
sordres. Le fervent Missionnaire montra
si fortement le danger de tous ces usa-
ges, qu'ils furent dès lors abolis; mais
ce qui fit voir sur-tout la grande auto-
rité qu'il s'étoit acquise par ses discours
& l'ascendant qu'il avoit sur les esprits,
ce fut la réparation de l'Eglise de Cam-
bon. Cette Eglise étoit grande, mais d'une
extrême malpropreté. Il n'y avoit pas un
seul carreau qui fut dans sa place, ou mê-
me qui ne fut brisé; & là on auroit dit,
que

que jamais les murailles n'en avoient été blanchies, tant elles étoient noires & couvertes de poussière. Dévoré, comme il l'étoit, du zèle de la maison du Seigneur, le saint Homme n'avoit pû voir cette Eglise dans un si triste état, sans concevoir, dès le commencement de la Mission, le projet de la réparer. Voici comme il l'exécuta. Un jour, après le sermon du matin, il fit sortir les femmes & les filles de l'Eglise, disant qu'il avoit quelque chose d'important à communiquer aux hommes. Les personnes du sexe étant sorties, il fit en peu de paroles à ceux-ci un discours touchant sur la décoration des Temples, & quand il les vit bien disposés, il leur demanda s'ils ne vouloient pas, chacun selon son pouvoir, contribuer à la réparation de leur Eglise. Tous répondirent, qu'ils le desiroient de tout leur cœur. *Eh bien, mes chers enfans,* leur dit-il, *mettez-vous huit sur chaque tombe; quatre sur celles qui sont moins pesantes, & deux sur chaque pavé.* Cet ordre ayant été exécuté, il leur dit de porter ces pierres, avec ordre, dans le cimetière, & dans moins d'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de pierres dans l'Eglise y fut transporté. Le lendemain, les femmes & filles étant sorties, comme le jour d'avant, il exhorta les hommes à venir le jour suivant, munis de tout ce qui seroit nécessaire pour paver l'Eglise, d'amener des maçons, des tailleurs de pierres, & d'apporter de la chaux,

AN. 1709. du sable, & tous les outils dont ils auroient besoin. Tout fut exécuté, comme il l'avoit dit, & avec tant d'ordre & d'ardeur, que, dans un jour & demi, tout l'ouvrage fut achevé. Il fit ensuite crépir & blanchir tout l'intérieur de l'Eglise. Cette dernière opération n'avoit pu se faire sans toucher au ceintre, où se trouvoient les armes de la maison de Coislin. Le Sénéchal de Pont-Château, dont Cambon est une dépendance, prit fait & cause là-dessus. Le droit sans doute étoit pour lui; mais la manière dont il se comporta, fut trop violente. Il accabla l'homme de Dieu des reproches les plus sanglans, & le menaça de l'entreprendre en justice. Celui-ci n'en fut nullement intimidé. Il écouta paisiblement toutes les injures qui lui furent dites; & il ne parut pas se repentir de ce qu'il avoit fait, uniquement dans la vue de la gloire de Dieu, d'autant plus que l'inconvénient, qui s'en étoit résulté, étoit, à ses yeux, très foible & très-facile à réparer. L'affaire n'eut pas de suite, M. le Cardinal de Coislin, Seigneur de Cambon, n'ayant pas voulu qu'on la poursuivît.

*On veut
assassiner le
Mission-
naire.*

Un danger plus grand encore l'attendoit à la fin de cette Mission, dont il fut pareillement préservé: grace, qu'il dut en partie aux prières de plus de deux cens pauvres, qu'il avoit entretenus dans le cours de sa Mission, dans un temps où la disette étoit extrême. On avoit entendu dire qu'il devoit aller de Cambon à Pont-Château.

Cinq malheureux résolurent de l'attendre sur le chemin, & de lui casser la tête à coups de pistolets. Pour ne point le manquer, ils mirent chacun à leurs pistolets des pierres neuves. Heureusement une femme de Cambon, sans qu'ils l'apperçussent, les entendit qui tramaient ce complot, en faisant d'horribles imprécations contre le Missionnaire. Elle en avertit M. de Montfort & lui donna les plus fortes preuves de la vérité de ce qu'elle lui disoit. Il n'en fut cependant pas ébranlé; quoiqu'un Prêtre, qui devoit l'accompagner l'eut assuré qu'il n'en feroit rien. Il persistoit toujours à dire que ce n'étoit qu'une ruse de l'enfer pour empêcher une Mission, dont il redoutoit les fruits, & qu'une vaine crainte ne devoit pas nous empêcher d'exécuter des desseins pris pour la gloire de Dieu. Mais soit inspiration, soit pressentiment, il ne partit point, & resta quelques jours à Cambon, après le temps qu'il avoit déterminé pour son départ. On a su depuis que ces gens déterminés avoient effectivement été l'attendre sur le chemin, où il devoit passer, & qu'ils y étoient demeurés depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir.

Crossac, paroisse à trois lieues de Cambon, avoit alors un très-grand besoin de secours spirituels, étant privée de Pasteur: M. de Montfort y fut donner la Mission. Il y fit toutes sortes de biens, comme partout ailleurs, il éteignit des inimitiés,

*Mission de
Crossac. M.
de Mont-
fort abolit
l'usage où
l'on étoit de
se faire en-
terrer dans
l'Eglise.*

AN. 1709.

accommoda des procès, fit faire des restitutions, & rendit à la maison-du Seigneur sa beauté, dont un ancien abus l'avoit depuis long-temps tout-à-fait déstituée. On a déjà vu les choses singulieres, que le zélé Missionnaire avoit fait ailleurs en ce genre; ce qu'il fit ici ne paroitra pas moins étonnant. Tout le monde, sans distinction, prétendoit avoir droit de faire enterrer dans l'Eglise; en conséquence de ce droit, dont les habitans étoient extrêmement jaloux, la Nef demouroit sans être pavée; & les inégalités, qui s'y voyoient par-tout, la rendoient plus semblable à un Cimetiere, qu'à l'intérieur d'une Eglise. C'étoit évidemment un abus. Mais on avoit envain depuis long-temps pris tous les moyens imaginables pour l'abolir. L'autorité de l'Evêque & de ses Grands-Vicaires, les exhortations les plus pathétiques avoient été sans effet. La menace des censures Ecclésiastiques, & d'un interdit jeté sur leur Eglise n'avoit pas davantage ébranlé les esprits. Enfin on avoit procédé contre eux devant le Tribunal séculier, & un Arrêt du Parlement de Rennes, rendu en faveur des habitans, les avoit confirmés dans la possession immémoriale, où ils étoient de se faire enterrer dans l'Eglise. Les choses en étoient là, lorsque M. de Montfort vint à Croffac. Il n'eût pas été de la prudence d'appuyer sur ce point au commencement de la Mission; mais, quand il se vit le

Maitre des cœurs, alors il tonna contre un abus si contraire à la décoration du lieu Saint. Il ne pouvoit représenter là-dessus aux habitans, que ce qu'ils avoient entendu cent fois, sans en être émus; mais il le fit avec tant de force & d'onction, que sur le champ même, ils lui promirent de se desister de leurs prétentions. Après le Sermon les principaux d'entr'eux s'étant assemblés dans la Sacristie, signerent un acte dressé pardevant Notaire, par lequel ils renonçoient, au nom de toute la paroisse, à l'Arrêt qu'ils avoient obtenu, & promettoient de se choisir dans le Cimetiere un lieu pour y être ensevelis. Après quoi M. de Montfort fit travailler à paver l'Eglise, à la blanchir & à y faire les autres réparations nécessaires.

Cette Mission s'étoit faite sans beaucoup de contradictions; elle fut suivie de celle de Pont-Château, si fameuse par l'érection du Calvaire, que le Missionnaire y voulut faire, & par les grandes humiliations que ce Calvaire lui procura. Cet événement mérite d'être raconté dans le plus grand détail. Pont-Château est une petite ville à dix lieues de Nantes, dont les habitans sont fort polis & très-portés à la piété. Ils s'affectionnerent au Missionnaire & profiterent beaucoup de ses instructions. Celui-ci, pour reconnoître leur zele & leur piété, songea à mettre en exécution dans le pays, l'idée que depuis long-temps

Mission de Pont-Château. Projet d'un magnifique Calvaire.

AN. 1709. il s'étoit formée d'un Calvaire, & qu'il n'avoit pu réaliser dans sa propre Patrie. Une lande du voisinage, d'environ une lieue & demie, & dont la surface va toujours en s'élevant doucement jusqu'au centre, à peu-près comme la tête d'un champignon, lui parut très-propre pour cet effet. Un jour, après l'exhortation, il communiqua son dessein à ses coopérateurs & au peuple rassemblé. Tous le goûterent, & le premier jour il les conduisit à la lande qu'il avoit proposée; désigna l'emplacement de la Croix, & donna lui-même le premier coup de bêche pour creuser un fossé, qui put empêcher les animaux d'en approcher. C'étoit là d'abord que se bernoient ses vues; mais, l'ardeur, avec laquelle il vit qu'on se portoit au travail, lui fit naître une idée bien plus magnifique. Ce fut de créer en quelque sorte une montagne en cet endroit où il n'y avoit qu'une pente douce & facile, afin de mieux représenter par là le véritable Calvaire. Rien ne lui paroissoit impossible de ce qui pouvoit tendre à la gloire de Dieu. Il traça donc d'abord un circuit de quatre cent pieds; c'étoit là l'étendue qu'il vouloit donner à sa montagne, dont le diamettre en tout sens devoit être d'environ cent-trente-trois pieds. Il traça ensuite un autre circuit de cinq cent pieds: entre les deux circuits il devoit y avoir des douves de quinze pieds de largeur, & c'étoit au moyen des terres, qu'on en ti-

seroit, que la montagne devoit être formée. AN. 1709.
 L'entreprise étoit de longue haleine. Elle ne put qu'être foiblement ébauchée dans le reste du temps que dura la Mission de Pont-Château. Mais, ni le Missionnaire, ni les habitans des environs ne furent rebutés par la longueur & la difficulté de l'ouvrage. Pendant près de quinze mois, qu'il dura, c'est-à-dire, pendant les six derniers mois de 1709, & pendant plus de huit mois de l'année suivante, M. de Montfort fit un grand nombre de Missions, dans les paroisses de Dandemon, Saint Sauveur, la Boissière, la Remaudière, Besué, Missiliac, Herbignac, Camoi, Assiarac, Saint Donatien, Mione & Bouguais; lorsque les lieux n'étoient pas fort éloignés de Pont-Château, il venoit assister aux travaux du Calvaire, & y participer tous les jours qu'il avoit de libres; autrement il se contentoit de les visiter dans l'intervalle de ses Missions. Les peuples de leur côté travailloient avec un courage invincible. On comptoit quelquefois au travail jusqu'à cinq cent personnes. Tout le monde travailloit sans distinction, Messieurs, Dames, Prêtres. Il y avoit des ouvriers, qui y venoient même d'assez loin, apportant avec eux les provisions, & tous les outils qui leur étoient nécessaires; la piété, qui seule les portoit au travail, sembloit augmenter leurs forces naturelles & leur faisoit faire des choses, dont ils se seroient crus incapables en toute

Avec quelle ardeur on y travailloit.

AN. 1709.

autre occasion. On voyoit même de jeunes filles se charger dans des hottes de fardeaux qui paroïssent tout-à-fait au-dessus de leurs forces. Parmi tant de travaux, & dans une si grande multitude de personnes, il n'y avoit pas la moindre confusion; & tout s'y faisoit avec le plus grand ordre, comme s'il y eut eu grand nombre de personnes préposées pour commander aux autres & pour diriger les travaux. Le silence n'étoit guere interrompu que par le chant des Cantiques; c'étoit comme une musique céleste qui se faisoit continuellement entendre, & qui ravissoit ceux qui l'entendoient. Après les fatigues de la journée, les bonnes gens se croyoient bien recompensés, lorsqu'à la lueur d'une lampe, il leur étoit permis de voir, dans une grotte qu'on avoit pratiqué à cet effet, les figures dont le Calvaire devoit être embelli.

*Descriptio
du Calvaire.*

Quand la montagne fut tout-à-fait achevée, M. de Montfort fit construire sur la cime une muraille de quatre-vingt pieds de circuit & de cinq pieds de haut. C'est dans cette enceinte qu'il fit placer la Croix de Notre-Seigneur. Elle étoit d'une grosseur prodigieuse, & haute de cinquante pieds. Il avoit fallu douze couples de bœufs pour la traîner jusqu'au Calvaire. Au haut de cette Croix, qui fut peinte en rouge, & à laquelle fut attaché un Christ de sept à huit pieds, on mit un Saint-Esprit. Au bas furent placées les figures de Notre-

Dame de douleur, de saint Jean & de la Madeleine. Des deux côtés, étoient les deux Croix du bon & du mauvais Larron. Elles n'étoient pas si hautes que la Croix principale, la première étoit peinte en verd, la seconde en noir. Au-dessus de la porte de ce circuit, étoit une figure qui représentoit le serpent d'airain; à côté étoit un *Ecce Homo*. De cette porte, il y avoit un chemin, en forme de coquille de limaçon, par où l'on descendoit à l'unique entrée de la montagne, qui étoit en face du Crucifix, & qui avoit de côté & d'autre un jardin, chacun de quinze pieds en quarré, & qui représentoient l'un le paradis terrestre & l'autre le Jardin des Olives. Dans un monument de cette nature, le saint Missionnaire n'avoit eu garde d'oublier sa dévotion favorite, celle du Rosaire. Autour de la muraille, qui formoit l'enceinte de quatre cent pieds, il avoit fait planter cent cinquante Sapins. & de distance en distance un Cypres pour distinguer les dixaines; de sorte qu'en faisant le tour du mont, on pouvoit en marchant reciter le Rosaire entier, & se régler par les arbres, qu'on y avoit plantés. En outre, dans l'intervalle des deux murs, il y avoit trois chapelles, & à chacune d'elles un petit jardin; & ces chapelles étoient destinées à représenter les mystères joyeux, les mystères douloureux, & les mystères glorieux qui composent le Rosaire. Enfin, sur le mur du dernier circuit, étoient des piliers,

AN. 1710.

qui soutenoient un Rosaire , dont les grains étoient à-peu-près de la grosseur d'un boulet de moyen calibre.

M. de Montfort a défense de procéder à la bénédiction de Calvaire.

Après des travaux immenses , cet ouvrage qui n'auroit pu se faire sans des frais extraordinaires , mais que la piété seule avoit imaginé & dont elle étoit venue à bout , quoique dans un temps où la disette avoit comme épuisé toutes les ressources , cet ouvrage , dis-je , étoit enfin au point où on le desiroit , & faisoit l'admiration de tout le pays. On le voyoit de sept à huit lieues. M. de Montfort , pour donner plus d'éclat à la bénédiction solennelle , qu'il en devoit faire après en avoir obtenu la permission de M. l'Evêque , avoit choisi pour cela le 4 de Septembre , fête de l'exaltation de la sainte Croix. On étoit déjà venu de fort loin à cette pieuse cérémonie ; les bourgades voisines suffisoient à peine , pour loger tous les pèlerins , la joie étoit universelle , & la dévotion pénétoit tous les cœurs ; lorsque la veille du jour marqué , à quatre heure du soir , un Prêtre dépêché par M. l'Evêque de Nantes apporta à M. de Montfort la défense de bénir le Calvaire. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue dans tout le peuple y jetta la plus grande consternation. Le Missionnaire fut celui qui la reçut avec le plus de tranquillité. Il se mit aussitôt en marche pour Nantes , où il ne put arriver que le lendemain matin. Le Prélat fut inexorable ; ainsi , sans avoir pu rien obtenir ,

il revint joindre le peuple, qui dans son absence avoit passé la journée dans tous les exercices d'une tendre piété. A l'exception de la bénédiction du Calvaire, tout s'étoit passé de la manière qu'on l'avoit projeté. Le retour & la présence de M. de Montfort reveillerent encore la ferveur dans les cœurs, & il fit ce qu'il put pour calmer la peine que leur faisoit la suppression d'une cérémonie à laquelle on s'étoit attendu, & qui avoit réuni dans ce lieu, outre tous les habitans du voisinage, plusieurs milliers de pèlerins.

Une autre mortification suivit de près celle-ci. En quittant Pont-Château, l'homme Apostolique étoit venu donner une Mission à Saint-Molf, paroisse qui en est éloignée de quatre lieues. Il n'y avoit encore que quatre jours qu'elle étoit commencée, lorsqu'un interdit lui fut signifié de la part de l'Evêque; & pour que rien ne manquât à la mortification, il lui fut signifié par un homme, dont quelque temps avant il s'étoit séparé, & avec qui il n'avoit pas crû devoir travailler. Non-seulement il vit cet homme lui annoncer cette nouvelle d'un air qui témoignoit la satisfaction qu'il en avoit; mais il le vit substituer à sa place, de sorte que rien ne manquoit à son triomphe. Cela toutefois ne tira pas de sa bouche la plainte la plus légère; il obéit avec la même tranquillité, que s'il se fut agi de la chose du monde qui lui eût été la plus agréable. Il

Il est interdit dans le cours d'une Mission.

AN. 1710.

ne restoit plus qu'un coup de plus à frapper pour assommer la victime, & pour rendre son ignominie complète, c'étoit la destruction de ce Calvaire qui avoit fait tant de bruit; & elle ne manqua pas d'arriver; il y eut ordre bientôt de détruire cet ouvrage, qui depuis tant de temps, occupoit le Missionnaire & les travaux d'une multitude immense de personnes.

Il vient un ordre de détruire le Calvaire, & il est exécuté.

L'enfer n'avoit pû voir qu'avec des transports de rage le glorieux trophée qu'on avoit érigé à la Croix; il cherchoit tous les moyens de le renverser & de faire sentir sa vengeance à un homme qu'il regardoit, comme un de ses plus grands ennemis. Un de ces gens qui semblent n'être occupés qu'à seconder ses desseins, & traverser tous ceux qui peuvent tendre à la gloire du Seigneur, avoit dès le commencement, fait des tentatives auprès de la personne de qui dépendoit la lande, où le Calvaire étoit situé, pour qu'il mit opposition à la bonne œuvre. Cette tentative n'ayant point eu le succès qu'il en avoit attendu, il en écrivit à M. le Maréchal de Château-Renault, alors Commandant en Bretagne; la lettre étoit pleine de faussetés. On y parloit du Missionnaire, comme d'un homme ambitieux qui traînoit à sa suite des millions de personnes, & du Calvaire, comme d'une forteresse, environnée de douves & de souterrains, où les ennemis pourroient se cantonner en cas de descente. En conséquence l'af-

faire fut portée en Cour, & après quelques informations faites par des personnes, ou mal instruites, ou mal intentionnées, il vint un ordre exprès de démolir le Calvaire. Le Commandant de la milice du canton fut chargé de veiller à son exécution. Quatre à cinq cent travailleurs, rassemblés des paroisses voisines, eurent ordre de se rendre au Calvaire avec tous leurs outils. On leur avoit caché quel devoit être l'objet de leurs travaux. Quand ils virent que c'étoit pour détruire le Calvaire, toute leur force parut les abandonner. Ils se mirent tous à genoux, & les larmes aux yeux, ils sembloient faire réparation à la croix, de l'outrage qu'on alloit lui faire. Il fallut se mettre au travail; mais ces mêmes hommes, dont les bras avoient été de fer, quand il s'étoit agi d'élever le Calvaire, n'avoient plus, pour ainsi dire, que des bras de laine pour le détruire. Il y avoit déjà deux jours qu'on y travailloit, l'ouvrage n'avançoit point, lorsque l'Officier s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il ordonna qu'on sciât la croix. A l'instant, ces bonnes gens qui craignirent que le Christ ne se brisât en tombant, s'offrirent à l'envi pour le détacher de la croix. Jamais représentation ne fut plus vive de ce qui se passa sur le Calvaire, lorsqu'on y descendit de la croix le corps même de l'Homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faisoient l'office de Joseph & de Nicodème, tout le reste

AN. 1710

du peuple étoit à genoux & témoignoit sa douleur par ses larmes & ses sanglots. On descendit aussi les figures du bon & du mauvais larron. Toutes les figures furent déposées d'abord dans une maison de Pont-Château ; & quatre ans après, M. de Montfort les étant venu chercher, & les ayant fait conduire à Nantes avec des peines infinies, il les fit mettre dans une chapelle de la sainte Vierge, à qui on donne le nom de Notre-Dame du Calvaire. Pour ce qui est de la démolition du Calvaire, après trois mois de travail, la moitié de la montagne étant détruite, une partie des douves étant comblée, on discontinua l'ouvrage. Le Seigneur vouloit qu'il restât toujours des marques du zèle de son serviteur ; mais ce ne fut que bien long-temps après sa mort, que le Calvaire, qui lui avoit coûté tant de peines, devoit être rétabli. Ce fut un effet de l'insigne piété de Louis-Marie de Bourbon, Duc de Penthièvre, qui en obtint la permission de Sa Majesté. Toutes les puissances qui s'étoient réunies pour abattre le Calvaire d'un pauvre Missionnaire concoururent alors pour le relever. Le Christ & les autres figures furent tirées de la chapelle dont on a parlé, par ordre de l'Evêque de Nantes, M. de la Musanchère, & furent ensuite replacées sur le Calvaire de Pont-Château, au grand applaudissement de tous les gens de bien.

On peut croire que ce jour fut dans le Ciel un jour particulier de triomphe, pour le serviteur de Dieu ; mais tandis qu'il étoit encore sur la terre, il devoit être comme son divin Maître, un homme de douleur. La démolition de son Calvaire le couvroit d'une confusion publique & le rendoit la fable du monde ; il en apprit la nouvelle sans rien perdre de sa tranquillité. Au premier avis qu'on lui donna du coup qu'on méditoit, *Dieu soit béni*, dit-il, *je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu ; j'espère en recevoir la même récompense, que si j'avois réussi.* Et quand l'ordre lui en fut notifié, la paix de son ame & la sérénité de son visage n'en furent pas davantage altérés. Il se retira chez les Jésuites de Nantes, pour y faire une retraite de huit jours. Le Pere de Préfontaine, un des Directeurs de cette maison, l'y reçut & ne soupçonna pas même à son air qu'il eût quelque sujet de chagrin. Ayant ensuite appris par la voix publique ce qui s'étoit passé par rapport au Calvaire de Pont-Château, il en parla à M. de Montfort, qui lui confirma cette nouvelle ; mais sans qu'il lui échappât la moindre plainte contre ceux qu'il avoit lieu de soupçonner de lui avoir attiré cette mortification. *Ce que j'avois vu*, dit ce Pere, *ce que j'avois su de lui me l'avoient fait jusqu'alors regarder comme un grand homme de bien : mais cette patience, cette soumission à la divine Providence, dans une occasion*

AN. 1710.

Les senti-

mens du

Mission-

naire dans

cette occa-

sion.

AN. 1710. *fi délicate; la sérénité, la joye même, qui paroïssoit sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint; & m'inspirerent des sentimens de respect & de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis, & que je conserverai jusqu'à la mort.*

Sa conduite dans le temps qu'il resta à Nantes.

Ces sentimens, que fit voir alors le saint homme, il les conserva toujours, parce qu'ils étoient profondément gravés dans son cœur, & toute sa conduite y fut parfaitement conforme. Toutes sortes de raisons humaines l'engageoient à quitter une ville où il ne pouvoit guere s'attendre qu'à des humiliations & des désagrémens de toute espèce, & où d'ailleurs il ne pouvoit plus remplir les fonctions de zele, que le Seigneur demandoit de lui, ayant été d'une maniere éclatante, & dans le cours même d'une Mission, qu'il donnoit, destitué du pouvoir nécessaire pour les exercer. Ses ennemis triomphoient, & ceux-ci étoient en grand nombre. On comptoit parmi eux sur-tout des Ecclésiastiques, dont le crédit étoit grand auprès du Prélat. Quelques - uns ne pouvoient lui pardonner d'avoir refusé de travailler avec eux; d'autres ne goûtoient nullement ses manieres, & pouvoient encore moins lui faire goûter les leurs. Il y en avoit, aux yeux de qui, sa perfection même étoit un crime, parce que n'ayant pas le courage de l'imiter, ils n'étoient pas assez humbles pour l'approuver.

Plusieurs enfin s'étoient ouvertement déclarés contre les bonnes œuvres, & ne se consoloient point des bénédictions extraordinaires que Dieu se plaisoit à répandre par-tout sur ses travaux. Le monde, toujours ennemi de Jesus-Christ, & de ceux qui l'annoncent, se vangeoit par ses railleries d'un homme, dont les succès éclatans avoient forcé son admiration, ou du moins l'avoient pendant quelque temps contraint au silence. La multitude même des gens, qui veulent le bien, mais qui le veulent foiblement, toujours prête à juger favorablement ou défavorablement des hommes & de leurs actions, selon que le succès en décide, se déclaroit contre le Missionnaire; elle oublioit tout ce qu'elle avoit vû de plus saint en lui, tous les discours publics dont elle avoit été si vivement touchée; tous les applaudissemens qu'elle-même avoit si souvent donnés à son zele, pour ne penser qu'à l'état humiliant dans lequel elle le voyoit, & pour en conclure, que puisque les Supérieurs le traitoient de cette maniere, & qu'ils le jugeoient indigne des fonctions du saint Ministère, il falloit que sa conduite fut bien blâmable & bien indiserete, & que ce qu'on avoit pris pour zele héroïque, n'étoit qu'un enthousiasme & qu'un fanatisme méprisables. Dans le petit nombre de ceux qui l'estimoient encore, & qui ne se laissoient pas gouverner par les préjugés publics, la plupart

AN. 1710.

n'osoient découvrir leurs sentimens , & même le fuyoient , de peur de partager ses opprobres ; & il y en avoit bien peu qui eussent assez de courage & de vertu , pour prendre hautement son parti. Enfin , on peut dire que M. de Montfort , après avoir eu part pendant un temps à l'éclat de la vie publique & miraculeuse de son divin maître , participoit alors , & cela dans le lieu même de ses plus brillans succès , & devant ceux qui en avoient été témoins , aux opprobres de sa vie souffrante. Il le voyoit , il l'éprouvoit par les humiliations qu'il recevoit chaque jour de toutes parts ; mais il étoit trop amateur de la Croix pour la fuir , il resta à Nantes pour boire à longs traits & jusqu'à la lie , le Calice d'amertume qui lui étoit présenté ; & ce qu'il y a d'étonnant , c'est que pendant ce temps là même il ne cessa pas de faire le bien , auquel il pouvoit encore s'appliquer , & qu'il réussit même dans plusieurs bonnes œuvres qu'il entreprit.

Diverses
Bonnes
Œuvres qu'il
Y fait

Une Dame de piété de cette ville , lui avoit donné un petit hospice , où il résidoit ordinairement , & qu'il nommoit la Providence , nom que ce lieu conserve encore aujourd'hui. Il n'y eut pas été long-temps , qu'il y fit une petite chapelle , c'est cette même chapelle , dont on a parlé , dans laquelle ont été déposées depuis les figures du Calvaire. Il obtint permission d'y dire la Messe , & depuis ce temps , on y continue de la dire , & les Diman-

ches & Fêtes on y récite publiquement le AN. 1716.
 saint Rofaire, ce qui y attire un grand
 concours de peuple. Près de ce même en-
 droit ayant trouvé le moyen d'acheter une
 autre petite maison, il y retira des pauvres
 incurables, hors d'état de mendier leur
 pain, les confia aux soins de deux per-
 sonnes charitables, & par là jeta les fon-
 demens d'un Hôpital, qui manquoit à la
 ville de Nantes, & qui cependant y étoit
 tout-à-fait nécessaire (a) Il aida beau-
 coup aussi M^{me} Chapelain par ses conseils,
 & par les encouragemens, qu'il lui don-
 na en homme vraiment inspiré, dans l'é-
 tablissement qu'elle fit de la maison des
 convalescens. (b) Il établit aussi lui-mê-
 me dans le Fauxbourg Saint Similien une
 pieuse association, composée d'ames fer-
 ventes, sous le nom d'*Amis de la Croix*;
 il leur donna des Réglemens, pleins de
 sagesse, & leur écrivit une lettre circu-
 laire, pour les encourager à soutenir le
 nom qu'ils portoient, & leur en montrer
 les obligations. L'un & l'autre de ces petits
 écrits ont été rendus publics, & l'on y

(a) Cet Hôpital, après être passé en différentes
 mains, fut confié à la Sœur St Jean, qu'on fit venir
 exprès de la maison des Filles de la Providence de
 Saumur. Il est actuellement situé proche le pont de
 Vertais.

(b) Cet établissement subsista, sous la conduite de
 deux charitables Demoiselles, dans la cour du bon
 Pasteur, place de Bretagne. Les convalescens y entrent
 avec un billet de la Supérieure de l'Hôtel-Dieu.

AN. 1710. découvre le zèle & l'esprit tout de feu; dont l'Auteur étoit animé.

*Il se fait
recevoir du
Tiers-Or-
dre de S.
Domini-
que.*

Au milieu de ces bonnes œuvres, capables d'occuper tout autre que lui, M. de Montfort en comparant sa situation actuelle avec ses travaux précédens, la regardoit comme une sorte de délassement, que Dieu lui procuroit, afin qu'il vaquât davantage au soin de son intérieur & aux exercices de la vie contemplative. C'est aussi le profit qu'il en tira : étant moins occupé, qu'auparavant, des œuvres extérieures de zèle, il donna plus d'heures, chaque jour, à l'oraison, & s'appliqua à composer des cantiques spirituels; de plus, pour se lier avec un plus grand nombre de saintes âmes, & pour témoigner plus particulièrement sa dévotion pour le bienheureux Patriarche saint Dominique, premier promoteur du saint Rosaire & lui appartenir d'une manière plus intime, il desira être admis dans l'ordre de la pénitence, autrement le Tiers-Ordre, qui est sous son invocation, & il y fit profession selon les formes ordinaires, le 10 de Novembre, dans le couvent des Freres Prêcheurs à Nantes, en présence du Pere Joseph le Gault, Maître & Prieur, & de plusieurs autres Freres & Sœurs dudit Ordre de la Pénitence.

*Il porte,
au péril de
sa vie du
secours aux*

C'est ainsi que M. de Montfort fut employé, en secret, à sa propre perfection, les derniers mois de mil sept cent dix. Le

commencement de l'année suivante lui fournit une occasion, où son courage & sa charité brillèrent aux yeux de tout le monde, d'une manière bien éclatante. Les bords de la Loire sont sujets à ses débordemens. Mais celui qui se fit alors, fut tout-à-fait extraordinaire, à cause de la grande abondance des pluyes & des neiges, qui étoient tombées pendant cet hiver. Les campagnes voisines du fleuve furent inondées; Nantes sur-tout éprouva tout ce que ses ravages ont de plus funeste. L'eau avoit pénétré dans plusieurs quartiers de la Ville; & un de ses Fauxbourgs, nommé Bieffe, paroïssoit entièrement submergé. Il n'y avoit presque que les toits des maisons, qui se fissent appercevoir. Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart, qui n'avoient pas eu la précaution de se retirer à temps, ne s'étoient sauvés qu'en montant dans leurs greniers; mais, échappés à la fureur du fleuve, ils coururent risque de périr victimes de la faim. La chose sembloit inévitable, tant il y avoit peu d'apparence qu'on put leur donner aucun secours. On se contentoit de gémir sur leur sort, ou de former pour eux des vœux impuissans. La Loire étoit devenue comme une Mer impétueuse, dont on n'apperçoit plus les bords, & dont l'aspect seul inspiroit la terreur aux matelots les plus déterminés. C'étoit, de tous côtés, des courants opposés les uns aux autres, qui présageoient une

 AN. 1710.

*habitans
d'un faux-
bourg que
la Loire
avoit in-
ondé.*

AN. 1710.

mort certaine à ceux qui auroient la hardiesse de les affronter. Rien de tout cela ne fut capable d'arrêter l'homme de Dieu. Ses entrailles étoient émues à la vue de tant de misérables, qui alloient infailliblement périr faute de secours. Il résolut de leur porter lui-même ceux qui leur étoient plus nécessaires; & il espéra que s'il falloit pour cela que Dieu fit des miracles, il ne refuseroit pas d'en faire en cette occasion par une suite de cette même bonté dont il avoit déjà tant de fois éprouvé les effets, dans des occasions beaucoup moins pressantes. Il eut bientôt ramassé toutes les provisions nécessaires. Ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de plus difficile. Il falloit qu'il engageât plusieurs bateliers à le séconder dans son projet. Aucun d'eux ne vouloit exposer sa vie à ce qu'il leur sembloit à pure perte. Ce ne fut pas à force d'argent qu'il en vint à bout, il n'en avoit point à leur promettre. Il ne fit que leur parler, mais avec cette force & cette éloquence divine, qui subjugoit tous les esprits; il leur représenta combien il leur seroit glorieux de hazarder leur vie pour leurs freres, en vue de Dieu, & que, quand même ils la perdroient ainsi, ce seroit pour en trouver une autre infiniment plus précieuse; *mais non*, leur dit-il, *mettez en Dieu votre confiance, vous ne la perdrez point; suivez-moi.* Il se jette ensuite dans un des bateaux. Les Bateliers animés par son exem-

ple & rassurés par la confiance, se déterminent à le suivre. Ils osent tout entreprendre l'ayant à leur tête. Le bateau, qui porte le Missionnaire, fend le premier les flots. Plusieurs autres rament à sa suite. Il n'y a personne sur le rivage qui ne tremble en voyant le danger éminent auquel cette petite flotte est exposée. Néanmoins elle arrive, sous les auspices & sous la conduite du saint homme, à l'endroit où sont les misérables; elle leur porte les choses nécessaires à la vie, & revient, sans aucun mal, au lieu d'où elle étoit partie, au grand étonnement de toute la ville, qui ne put s'empêcher de reconnoître en cela une protection toute miraculeuse de la divine Providence, à l'égard d'un homme qui s'abandonnoit entièrement à elle.

Un événement de cette nature étoit bien suffisant pour faire revenir tous les esprits en sa faveur, & pour donner aux hommes, même les plus prévenus, la plus haute idée de sa sainteté. Des traits de cette espèce sont d'ordinaire extrêmement exaltés, ils volent de bouche en bouche, tous les papiers publics en font mention, nos Rois même se font gloire de les récompenser. (a) Mais Dieu, jaloux

*M. de
Montfort
quatrième qu'il re
Nantes.*

(a) En 1770. le feu Roi Louis XV. accorda une récompense à deux Curés pour un trait de courage & de charité assez semblable. Et plus récemment encore, en 1778, son petit-fils, Louis XVI, & toute sa Cour, ont fait un accueil honorable à N. . . . de Dieppe, pour avoir retiré des eaux, plusieurs personnes qui y seroient infailliblement péries.

AN. 1710.

d'être seul la récompense de ses Saints ; permet qu'on oublie bientôt les plus grands services qu'ils rendent à la patrie, & qu'on en fasse peu de cas. On perdit bientôt de vue l'action généreuse de M. de Montfort ; son Calvaire resta démoli, lui-même ne fut pas rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, comme un Fauxbourg entier de la Ville ne pouvoit manquer de le considérer comme son libérateur, il crut qu'il étoit temps pour lui de se retirer.

Fin du troisieme Livre.



LA